

Raková, Zuzana

Théories, approches et modèles de la traduction au XXe siècle

In: Raková, Zuzana. *Les théories de la traduction*. 1. vyd. Brno: Masarykova univerzita, 2014, pp. 57-142

ISBN 978-80-210-6890-2; ISBN 978-80-210-6893-3 (online : Mobipocket)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/130682>

Access Date: 27. 03. 2025

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

B. Théories, approches et modèles de la traduction au XX^e siècle

À côté des approches qui désignent une orientation générale des études à partir d'un point de vue disciplinaire particulier (linguistique, sémiotique, pragmatique, communicationnel...), on trouve un certain nombre de théories spécifiques à la traduction. Les théories de la traduction sont des constructions conceptuelles qui servent à décrire, à expliquer ou à modéliser le texte traduit ou le processus de traduction. Même si elles peuvent s'inspirer des cadres conceptuels existants, elles présentent la particularité d'être exclusives, c'est-à-dire de proposer une réflexion centrée uniquement sur la traduction. Tandis que les approches de la traduction tendent à rattacher la traduction à des disciplines instituées, ces théories veulent renforcer l'autonomie et l'indépendance de la traductologie. La nature même de la traduction fait de la traductologie le champ des études interdisciplinaires. (Guidère, 2010 : 41-77)

Introduction aux théories contemporaines

À partir de l'après-guerre (1945) naît la traductologie moderne qui recueille les informations et les formulations théoriques sur la traduction. Considérée comme art, travail, discipline relevant des sciences humaines ou objet d'une observation scientifique, la traduction est étudiée, dans la deuxième moitié du XX^e siècle, de manière plus systématique. Cela est dû aussi au fait que le progrès de la mondialisation met les langues en contact beaucoup plus intensif qu'avant, ce qui rend nécessaire une didactique de la traduction et donc aussi la réflexion théorique systématique et collective. Au cours des dernières décennies, la traductologie devient objet privilégié de la recherche académique et les instituts privés et publics, facultés et centres universitaires pour l'enseignement de la traduction sont fondés. Notamment à partir des années quatre-vingts, les études sur la traduction deviennent assez populaires et de nombreux essais qui jusque-là appartenaient à la philosophie, à l'histoire ou à la littérature, sont affiliés au champ de la traductologie (voir p. ex. les essais de W. Benjamin).

La deuxième moitié du XX^e siècle a vu s'alterner (et dans une certaine mesure s'opposer) deux écoles et deux branches théoriques principales : la traductologie linguistique et la traductologie littéraire.

La traductologie linguistique fut la première à s'être libérée du caractère peu systématique des études précédentes. Dès les années cinquante, la traductologie linguistique donna naissance à toute une série de réflexions théoriques sur la nature du

processus de la traduction et à une série d'études pratiques sur les rapports entre les langues existantes (voir la « stylistique comparée » de Vinay et Darbelnet). Ces réflexions et ces études ont nourri un espoir optimiste en la possibilité de forger des modèles linguistiques qui fixent toutes les modalités et mêmes les « règles » de la traduction. À l'époque des premiers expérimentés réussis en matière de la traduction automatique, il semblait possible d'envisager la traduction comme un simple transcodage linguistique.

À partir des années cinquante jusqu'au début des années soixante, l'horizon de la traduction fut occupée presque entièrement par des chercheurs qui voulaient fonder l'étude « scientifique » du processus de la traduction sur l'analyse du transcodage linguistique, ce qui fut notamment le cas des théoriciens allemands qui fondaient la *Übersetzungswissenschaft* (Otto Kade, Albrecht Neubert et Gert Jäger de l'École de Leipzig, et ensuite Werner Koller et Wolfram Wills). Jusqu'à la fin des années soixante, la prérogative de la *Übersetzungswissenschaft* fut l'exclusion des faits extralinguistiques de la description du processus de la traduction. Mais finalement, ces chercheurs ont dû admettre que l'on ne pouvait pas ignorer le contexte extralinguistique et l'exclure du champ de la traductologie. Et donc c'était précisément en Allemagne, et dans le cadre des études linguistiques, qu'ont vu le jour, à la fin des années soixante, les essais sur la taxonomie/typologie textuelle et sur la traductologie fonctionnelle qui constituent encore aujourd'hui une base théorique solide pour les praticiens et chercheurs dans le domaine de la traduction.

À l'époque de la traductologie linguistique dominante, dans les années cinquante et soixante, les chercheurs littéraires, lorsqu'ils s'intéressaient à la traduction, se dédiaient d'une part aux observations empiriques des et formelles différences sémantiques entre les textes originaux et traduits, et d'autre part, ils se consacraient aux indications didactiques de nature stylistique et éthique. C'était une vision subjective de l'acte de la traduction qui réagissait à la prétendue « scientificité » de la *Übersetzungswissenschaft*.

Au cours des années soixante-dix, précisément dans le cadre des études littéraires comparées, naît une nouvelle école, dite ensuite des *Translations Studies*, qui se met dès le début en opposition critique vis-à-vis de la traductologie linguistique et aussi vis-à-vis de la traductologie littéraire précédente. Les chercheurs de cette école (qui se développait au début en Grande Bretagne, au Pays Bas et en Israël) se proposaient d'observer le mode en lequel le contexte social, idéologique, politique et culturel conditionne ce passage d'un texte à l'autre et d'une langue à l'autre, qui est communément défini comme « traduction ». On pourrait (selon Massimiliano Morini) comparer la perspective des *Translations*

Studies avec celle du déconstructionnisme philosophique de Jacques Derrida : dans les deux cas, nous avons que faire avec les disciplines qui ne se préoccupent pas tellement de définir les méthodes et les principes, mais plutôt de remonter aux origines des méthodes et des principes qui avaient été définis par d'autres. L'influence théorique et pratique des *Translations Studies* (en tant qu'école traductologique particulière) est aujourd'hui telle que ce terme coïncide selon certains chercheurs avec la traductologie tout court, notamment dans le monde anglophone. (Morini, 2007 : 18-95)

B.I. Théories linguistiques - les années 1950 et 1960

La « stylistique comparée » : Jean Darbelnet, Jean-Paul Vinay

Jean Darbelnet (1904-1990) Professeur émérite de l'Université Laval, Docteur honoris causa de l'Université d'Ottawa, Jean Darbelnet a consacré sa vie à l'étude comparée du français et de l'anglais. Auteur de plusieurs ouvrages et de très nombreux articles dans ce domaine, co-auteur de la célèbre *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, il a jeté les bases d'un champ de recherches et de réflexions théoriques et pratiques utiles à tous les traducteurs.

Jean-Paul Vinay (1910-1999) Phonéticien, linguiste, polyglotte, pédagogue, dessinateur, musicien et aussi traducteur, Jean-Paul Vinay est très connu dans le monde universitaire de la traduction. Il a dirigé pendant de nombreuses années la section de linguistique, puis le département de linguistique de l'Université de Montréal où il a mis en place, outre un programme de formation en linguistique, des cours de traduction et d'interprétation. Ses préoccupations théoriques et pratiques en linguistique et en traduction l'ont tout naturellement amené à vouloir mieux structurer l'enseignement, à promouvoir la formation permanente et à participer à l'organisation de la profession de traducteur au Canada. En 1958, paraît chez Didier à Paris et chez Beauchemin à Montréal, la *Stylistique comparée du français et de l'anglais. Méthode de traduction* de Jean-Paul Vinay et de Jean Darbelnet. Ce livre, bien connu dans tous les pays (l'ouvrage est traduit en anglais en 1995), est encore utilisé de nos jours. Il a connu plusieurs rééditions et révisions et a servi souvent de manuel de base à des générations d'étudiants en linguistique et en traduction. Inspiré des travaux de Charles Bally et d'Albert Malblanc, ce manuel a mis en valeur la nécessité de passer de « l'art » à la « systématisation » dans l'enseignement de la traduction. Ce manuel a beaucoup

contribué à la progression de la réflexion dans ce domaine que l'on appelle de nos jours la traductologie (*Übersetzungswissenschaft*).

En octobre 1955, paraît à Montréal le premier numéro du bulletin de l'*Association canadienne des traducteurs diplômés*, the *Canadian Association of Certified Translators*, ayant comme titre *Journal des Traducteurs/Translators' Journal*. Dès le numéro 5 du premier volume, en octobre 1956, Jean-Paul Vinay, pour promouvoir les études de traduction et donner aussi au bulletin la stabilité voulue, en assure la direction pendant plus de dix ans. La revue a pris le nom de *META* en 1966. En septembre 1966, Jean-Paul Vinay a abandonné la direction de la revue ; il a cependant, jusqu'à la veille de sa mort, gardé le contact et a joué le rôle de membre correspondant.

Dans les années cinquante, dans la suite de la stylistique moderne fondée par Charles Bally au début du XX^e siècle, est née la « stylistique comparée », ou l'étude comparée de deux ou de plusieurs systèmes linguistiques aux objectifs de traduction. Les deux auteurs canadiens de la *Stylistique comparée du français et de l'anglais* (1958), **Jean-Paul Vinay** (1910-1999) et **Jean Darbelnet** (1904-1990), se déclaraient persuadés qu'une confrontation des deux stylistiques (la française et l'anglaise) permettra de distinguer les lignes générales et dans certains cas même les lignes précises dont l'application puisse porter à l'automatisation partielle de la traduction. Les deux auteurs notaient que le passage d'une langue à l'autre se fait soit par traduction directe, soit par traduction oblique. Ils définissaient trois procédés techniques de traduction directe (l'emprunt, le calque, la traduction littérale) et quatre procédés relevant de la traduction oblique (la transposition, la modulation, l'équivalence, l'adaptation). (Morini, 2007 : 63-67)

Unité de traduction

En traduction, on considérait longtemps comme unité fondamentale le mot. Selon les deux linguistes canadiens Vinay et Darbelnet, le mot, malgré son apparente commodité, n'est pas une unité satisfaisante de traduction. « Mais nous ne pouvons pas nous en passer tout à fait, parce qu'un énoncé se divise en mots séparés par des espaces blancs et parce que nous retrouvons dans les dictionnaires les éléments ainsi délimités. Mais même dans la langue écrite les limites ne sont pas toujours très nettes : p. ex. on écrit « face à face », en trois mots graphiques, mais « vis-à-vis », « porte-monnaie », « portefeuille », en un mot graphique ; ou « tout à fait », mais « sur-le-champ ». On observe les irrégularités concernant l'emploi du trait d'union aussi en anglais et en d'autres langues.

Si nous passons à la langue parlée, nous constatons qu'en français tout au moins les frontières entre les mots disparaissent, les unités que perçoit l'oreille étant les syllabes et les groupes de marques phonologiques permettant de délimiter les mots entre eux.

Le problème des unités existe donc et il avait déjà préoccupé Saussure : « La langue présente ce caractère étrange et frappant de ne pas offrir d'entités perceptibles de prime abord, sans qu'on puisse douter cependant qu'elles existent et que c'est leur jeu qui la constitue » (Cours de linguistique général, p. 149).

Ce qui nous gêne pour adopter le mot comme unité, c'est qu'avec lui on ne voit plus clairement la structure double du signe, et que le signifiant prend une place exagérée par rapport au signifié. Or, le traducteur part du sens et effectue toutes ses opérations de transfert à l'intérieur du domaine sémantique. Il lui faut donc une unité qui ne soit pas exclusivement formelle, puisqu'il ne travaille sur la forme qu'aux deux extrémités de son raisonnement. Dans ces conditions, l'unité à dégager est l'unité de pensée, conformément au principe que le traducteur doit traduire des idées et des sentiments et non des mots.

J.-P. Vinay, Jean Darbelnet considèrent comme équivalents les termes : unités de pensées, unités lexicologiques et unités de traduction. Pour eux, ces termes expriment la même réalité considérée d'un point de vue différent. Leurs unités de traduction sont des unités lexicologiques dans lesquelles les éléments du lexique concourent à l'expression d'un seul élément de pensée. L'unité de traduction est pour eux « le plus petit segment de l'énoncé dont la cohésion des signes est telle qu'ils ne doivent pas être traduits séparément ».

À partir de cette définition, ils distinguent quatre types d'unités de traduction selon le rôle particulier qu'elles jouent dans le message : 1) les unités fonctionnelles, dont les éléments participent à la même fonction grammaticale dans les deux langues ; 2) les unités sémantiques, qui présentent une unité de sens ; 3) les unités dialectiques, qui articulent un même raisonnement ; 4) les unités prosodiques, dont les éléments participent à une même intonation de l'énoncé. » (Vinay-Darbelnet, 1958 : 34-37)

- **les unités fonctionnelles**:

Il habite/ Saint-Sauveur/ à deux pas/ en meublé/ chez ses parents.

- **les unités sémantiques** :

sur-le-champ : immediately (cf. on the spot)

avoir lieu : to happen (cf. to take place)

- **les unités dialectiques** :

en effet, or, puisqu'aussi bien

- **les unités prosodiques** : « You dont say! : Ça alors! »

(Vinay-Darbelnet, 1958 : 35-36)

En fait, seulement les trois dernières catégories constituent les unités de traductions de Vinay-Darbelnet. Les unités fonctionnelles ne sont pas nécessairement limitées à une seule unité de pensée.

Si nous considérons la correspondance entre les unités de traduction et les mots du texte, trois cas peuvent se présenter :

- **unités simples** : chacune d'elle correspond à un seul mot. C'est évidemment le cas le plus simple et le plus fréquent. Dans la phrase : « il gagne cinq mille dollars », il y a autant d'unités que de mots et on peut remplacer chaque mot séparément sans changer la contexture de la phrase. Ex. « Elle reçoit trois cent francs ».

- **unités diluées** : elles s'étendent sur plusieurs mots qui forment une unité lexicologique du fait qu'ils se partagent l'expression d'une seule idée.

au fur et à mesure que : *as*

dans la mesure où : *in so far as*

- **unités fractionnaires** : l'unité n'est alors qu'une partie d'un mot, ce qui veut dire que la composition du mot est encore sentie par le sujet parlant.

« relever quelque chose qui est tombé », mais non « relever une erreur » ; « récréation », mais non « récréation » (Vinay-Darbelnet, 1958 : 34-37)

Vinay et Darbelnet innovent en définissant comme objet d'analyse de ces procédés la notion d'*unité de traduction*, qui comprend trois volets : le lexique, l'agencement et le message. Mais la nature et la portée de ces *unités* vont susciter de nombreuses critiques. Robert Larose (1989) critique sur le plan méthodologique ces unités de traduction : seulement les unités 2, 3 et 4 sont des unités véritables au sens que leur attribuent Vinay et Darbelnet, c'est-à-dire des syntagmes qui fonctionnent comme des lexèmes autonomes. Les unités fonctionnelles semblent plutôt correspondre au découpage syntagmatique traditionnel en grammaire structurale. Il est étonnant qu'un élément linguistique puisse appartenir à plus d'une catégorie à la fois. Les conjonctions constitueraient par exemple des unités fonctionnelles aussi bien que des unités dialectiques. Malgré ces critiques, Larose reconnaît l'importance de l'unité de traduction en tant que concept opératoire en traductologie : « bien que la traduction se ramène rarement au mot à mot, il est nécessaire de reconnaître les micro-unités textuelles (mot ? phrase ?), et les macro-unités qui serviront d'éléments de mesure des textes traduits. Dans la pratique, il est plutôt question de traduction « phrase à phrase » dont l'objectif est de parvenir, à une traduction « texte à texte ». En général, on peut dire que plus l'unité de traduction est grande, plus la traduction tend à être « libre », tandis que lorsque les micro-unités sont traduites pour elles-mêmes, la traduction est « littérale ». Pour pallier les lacunes de cette approche, Larose (1989 : 26) propose le sémiotème comme unité de traduction : « On ne traduit pas des unités d'une langue par des unités d'une autre langue mais, comme le fait remarquer Jacobson (1963 : 80), des messages d'une langue en des messages d'une

autre langue. ... Et bien qu'au niveau lexical l'analyse componentielle permette de résoudre de nombreux problèmes, c'est plutôt vers la découverte d'unités sémiotiques, de « sémiotèmes » pourrait-on dire, qu'il faudrait se tourner». (Guidère, 2010 : 44-45)

Les procédés techniques de la traduction

« Une fois posés les principes théoriques sur lesquels repose la stylistique comparée, il convient d'indiquer quels sont les procédés techniques auxquels se ramène la démarche du traducteur.

Rappelons qu'au moment de traduire, le traducteur rapproche deux systèmes linguistiques, dont l'un est exprimé et figé, l'autre est encore potentiel et adaptable. Le traducteur a devant ses yeux un point de départ et élabore dans son esprit un point d'arrivée ; il va probablement explorer tout d'abord son texte : évaluer le contenu descriptif, affectif, intellectuel des unités de traduction qu'il a découpées ; peser et évaluer les effets stylistiques, etc. Mais il ne peut en rester là : bientôt son esprit s'arrête à une solution – dans certains cas, il y arrive si rapidement qu'il a l'impression d'un jaillissement simultané, la lecture de langue de départ appelant presque automatiquement le message en langue d'arrivée ; il ne lui reste qu'à contrôler encore une fois son texte pour s'assurer qu'aucun des éléments de la langue de départ n'a été oublié, et le processus est terminé.

C'est précisément ce processus qu'il nous reste à préciser. Ses voies, ses procédés peuvent être ramenés à sept, correspondant à des difficultés d'ordre croissant, et qui peuvent s'employer isolément ou à l'état combiné.

Il y a, grosso modo, deux directions dans lesquelles le traducteur peut s'engager : la **traduction directe ou littérale**, et la **traduction oblique**.

En effet, il peut arriver que le message en langue de départ se laisse parfaitement transposer dans le message en langue d'arrivée, parce qu'il repose soit sur des catégories parallèles (parallélisme structural), soit sur des conceptions parallèles (parallélisme métalinguistique). Mais il se peut aussi que le traducteur constate dans la langue d'arrivée des lacunes qu'il faudra combler par des moyens équivalents, l'impression globale devant être la même pour les deux messages. Il se peut aussi que par la suite de divergences d'ordre structural ou métalinguistique certains effets stylistiques ne se laissent pas transposer en langue d'arrivée sans un bouleversement plus ou moins grand de l'agencement ou même du lexique. Dans ce cas, il faut avoir recours à des procédés beaucoup plus détournés, qui à première vue peuvent surprendre : ce sont des procédés de traduction oblique (4-7). Les procédés 1, 2 et 3 sont directs. » (Vinay-Darbelnet, 1958 : 46-47)

L'emprunt

« Trahissant une lacune, généralement une lacune métalinguistique (technique nouvelle, concept inconnu), l'emprunt est le plus simple de tous les procédés de traduction. Le traducteur a parfois besoin d'y recourir pour créer un effet stylistique. Par exemple pour introduire une couleur locale, on se servira de termes étrangers, on parlera de « verstes » en Russie, de « dollars » et de « party » en Amérique, de « tequila » et de « tortillas » au Mexique, etc. Une phrase telle que : « the coroner spoke » se traduit mieux par un emprunt : « le coroner prit la parole », que par la recherche plus ou moins heureuse d'un titre équivalent parmi les magistrats français.

Il y a des emprunts anciens, qui n'en sont plus pour nous, puisqu'ils sont rentrés dans le lexique : « alcool », « redingote », « acajou », etc. Ce qui intéresse le traducteur, ce sont les emprunts nouveaux et même les emprunts personnels. Il est à remarquer que souvent les emprunts entrent dans une langue par le biais d'une traduction, ainsi que les faux-amis et les emprunts sémantiques (néologie de sens : p. ex. un mot existant dans la langue prend d'autres sens sous l'influence d'une langue étrangère, comme l'anglais *to realize* qui a enrichi le verbe français *réaliser* d'un nouveau sens : « se rendre compte de »). La question de la couleur locale évoquée à l'aide d'emprunts intéresse les effets de style et par conséquent le message. » (Vinay-Darbelnet, 1958 : 47)

Le calque

« Le calque est un emprunt d'un genre particulier : on emprunte à la langue étrangère le syntagme, mais on traduit littéralement les éléments qui le composent. On aboutit, soit à un calque d'expression, qui respecte les structures syntaxiques de la langue-cible, en introduisant un mode expressif nouveau, soit à un calque de structure, qui introduit dans la langue-cible une construction nouvelle.

De même que pour les emprunts, il existe des calques anciens, figés, qui peuvent, comme les emprunts, avoir subi une évolution sémantique qui en font des faux-amis. Plus intéressants pour le traducteur seront les calques nouveaux, qui veulent éviter un emprunt tout en comblant une lacune (cf. économiquement faible, calqué sur l'allemand) ; Vinay-Darbelnet recommandent dans des cas pareils recourir à la création lexicologique à partir du fonds gréco-latin, ce qui éviterait des calques pénibles, tels que : « Thérapie occupationnelle » (Occupational Therapy), « Banque pour le commerce et le Développement », « les quatre Grands », ou « le Premier français ». » (Vinay-Darbelnet, 1958 : 47-48)

La traduction littérale

« La traduction littérale ou le mot à mot désigne le passage de la langue-source à la langue-cible aboutissant à un texte à la fois correct et idiomatique : « Where are you ? » « Où êtes-vous ? »

On trouve les exemples les plus nombreux de la traduction littérale dans les traductions effectuées entre langues de même famille (français-italien) et surtout de même culture. On peut constater un certain nombre de cas de traduction littérale entre le français et l'anglais, qui peuvent être expliqués par des coexistences physiques des ressortissants des deux nations pendant des périodes de bilinguisme, avec l'imitation consciente ou inconsciente qui s'attache à un certain prestige intellectuel ou politique de l'une ou de l'autre langue. On peut aussi les expliquer par une certaine convergence des pensées et parfois des structures, que l'on observe bien dans les langues de l'Europe (cf. la création de l'article défini, le concept de culture et de civilisation, etc.).

Si la traduction littérale est reconnue inacceptable par le traducteur, il faut recourir à une traduction oblique. Le message « inacceptable » résultant de la traduction littérale, soit donnerait un autre sens, soit n'aurait pas de sens, soit serait impossible pour des raisons structurales, soit ne correspondrait pas au même registre de langue.

Si nous considérons les deux phrases suivantes : (1) « He looked at the map » (2) « He looked the picture of health », nous pourrions traduire la première en appliquant les règles de la traduction littérale: « il regarda la carte », mais nous ne pouvons pas traduire ainsi la seconde: « il paraissait l'image de la santé », à moins de le faire pour des raisons expressives (cas du personnage anglais qui parle mal français dans un dialogue). Si le traducteur aboutit à une phrase telle que celle-ci : « Il se portait comme un charme », c'est qu'il reconnaît une équivalence de messages. L'équivalence de messages s'appuie elle-même, en dernier ressort, sur une identité de situation, qui seule permet de dire que la langue d'arrivée retient de la réalité certaines caractéristiques que la langue de départ ne connaît pas.

Si nous avons des dictionnaires de significés, il suffirait de chercher notre traduction à l'article correspondant à la situation identifiée par le message en langue de départ. Comme il n'en existe pratiquement pas, nous partons des mots ou unités de traduction, et nous devons les soumettre à des procédés particuliers pour aboutir au message désiré. Le sens d'un mot étant fonction de la place qu'il occupe dans l'énoncé, il arrive que la solution aboutisse à un groupement de mots tellement éloigné de notre point de départ qu'aucun dictionnaire n'en fait mention. Étant donné les combinaisons infinies des signifiants entre eux, on comprend pourquoi le traducteur ne saurait trouver dans les dictionnaires des solutions toute faites à ses problèmes. Car lui seul possède la totalité du

message pour l'éclairer dans son choix, et c'est le message seul, reflet de la situation, qui permet en dernière analyse de se prononcer sur le parallélisme de deux textes. » (Vinay-Darbelnet, 1958 : 48-50)

La transposition

« Nous appelons ainsi le procédé qui consiste à remplacer une partie du discours par une autre, sans changer le sens du message. Ce procédé peut aussi bien s'appliquer à l'intérieur d'une langue qu'à la traduction interlinguale. « Il a annoncé qu'il reviendrait » devient par transposition du verbe subordonné en substantif: « Il a annoncé son retour ». Cette seconde tournure sera appelée tournure transposée, par opposition à la première, qui est tournure de base. Dans le domaine de la traduction, on distingue la transposition obligatoire et la transposition facultative. Par exemple « dès son lever », doit être obligatoirement transposé en « As soon as he gets up », l'anglais n'ayant dans ce cas que la tournure de base. Mais en sens inverse, nous avons le choix entre le calque et la transposition, puisque le français possède les deux tournures.

Au contraire, les deux phrases équivalentes « après qu'il sera revenu : after he comes back » peuvent être toutes les deux rendues par une transposition : « après son retour : after his return ».

La tournure de base et la tournure transposée ne sont pas nécessairement équivalentes au point de vue de la stylistique. Le traducteur doit être prêt à opérer la transposition si la tournure ainsi obtenue s'insère mieux dans la phrase ou permet de rétablir une nuance de style. La tournure transposée a généralement un caractère plus littéraire. Un cas particulièrement fréquent de transposition est le chassé-croisé (une sorte spéciale de transposition double). » (Vinay-Darbelnet, 1958 : 50)

La modulation

« La modulation est une variation dans le message, obtenue en changeant de point de vue, d'éclairage. Elle se justifie quand on s'aperçoit que la traduction littérale ou même transposée aboutit à un énoncé grammaticalement correct, mais qui se heurte au génie de la langue d'arrivée.

De même que pour la transposition, nous distinguerons des modulations libres ou facultatives et des modulations figées ou obligatoires. Un exemple classique de la modulation obligatoire est la phrase : « The time when... », qui doit se rendre obligatoirement par : « le moment où ... »; au contraire, la modulation qui consiste à présenter positivement ce que la langue de départ présentait négativement est le plus souvent facultative: « It is not difficult to show... : Il est facile de démontrer... ».

La différence entre une modulation figée et une modulation libre est la question de degré. Dans le cas de la modulation figée, le degré de fréquence dans l'emploi, l'acceptation totale par l'usage, la fixation due à l'inscription au dictionnaire (ou la grammaire) font que toute personne possédant parfaitement les deux langues ne peut hésiter un instant sur le recours à la modulation figée.

Dans le cas de la modulation libre, il n'y a pas eu de fixation, et le processus est à refaire chaque fois. Cependant, cette modulation n'est pas pour cela tout à fait facultative. Elle doit, si elle est bien conduite, aboutir à une solution qui fait s'exclamer le lecteur : oui, c'est bien comme cela que l'on s'exprimerait en français. Une modulation libre peut devenir une modulation figée dès qu'elle devient tellement fréquente qu'elle est sentie comme la solution unique. L'évolution d'une modulation libre vers une modulation figée arrive à son terme lorsque le fait en question s'inscrit dans les dictionnaires et les grammaires et devient matière enseignée. À partir de cet instant, la non-modulation est une faute d'usage. » (Vinay-Darbelnet, 1958 : 51)

L'équivalence

« Il est possible que deux textes rendent compte d'une même situation en mettant en oeuvre des moyens stylistiques et structuraux entièrement différents. Il s'agit alors d'une équivalence. Elle est le plus souvent de nature syntagmatique et intéresse la totalité du message. La plupart des équivalences sont donc figées et font partie d'un répertoire phraséologique d'idiotismes, de clichés, de proverbes, de locutions substantivales ou adjectivales, etc. Les proverbes offrent en général de parfaites illustrations de l'équivalence : « Like a bull in a china shop » : « Comme un chien dans un jeu de quilles » ; « Too many cooks spoil the broth » : « Deux patrons font chavirer la barque ». Il en va de même pour les idiotismes ; il ne faut pas les calquer ; et pourtant, c'est ce qu'on observe chez les populations bilingues, qui sont en contact permanent de deux langues. Il se peut d'ailleurs que certains de ces calques finissent par être acceptés par l'autre langue, surtout si la situation qu'ils évoquent est neuve et susceptible de s'acclimater à l'étranger. Mais le traducteur devrait être conscient de la responsabilité que représente l'introduction de ces calques dans une langue parfaitement organisée. » (Vinay-Darbelnet, 1958 : 52)

L'adaptation

« Avec ce septième procédé, nous arrivons à la limite extrême de la traduction ; il s'applique à des cas où la situation à laquelle le message se réfère n'existe pas dans la langue d'arrivée, et doit être créée par rapport à une autre situation, que l'on juge équivalente. C'est donc ici un cas particulier de l'équivalence, une équivalence de situations. Pour prendre un exemple, on peut citer le fait pour un père anglais d'embrasser sa fille sur

la bouche comme une donnée culturelle qui ne passerait par telle quelle dans le texte français. Traduire : « he kissed his daughter on the mouth » par « il embrassa sa fille sur la bouche », alors qu'il s'agit simplement d'un bon père de famille rentrant chez lui après un long voyage, serait introduire dans le message en langue d'arrivée un élément qui n'existe pas dans le texte de départ; c'est une sorte particulière de surtraduction. On pourrait résoudre la situation comme suit : « il serra tendrement sa fille dans ses bras ».

Enfin, il est bien entendu que l'on peut, dans une même phrase, recourir à plusieurs de ces procédés, et que certaines traductions ressortissent parfois à tout un complexe technique qu'il est difficile de définir; par exemple la traduction de « private » par « défence d'entrer » est à la fois une transposition, une modulation et une équivalence. C'est une transposition parce que l'adjectif « private » se rend par une locution nominale; une modulation, parce qu'on passe d'une constatation à un avertissement (cf. « wet paint » et « prenez garde à la peinture »); enfin, c'est une équivalence puisque la traduction est obtenue en remontant à la situation sans passer par la structure. » (Vinay- Darbelnet, 1958 : 52-53)

Les deux chercheurs distinguaient ainsi entre les cas où ce sont les langues elles-mêmes qui dictent les règles de la traduction (dans le cas de la traduction littérale, les mots changent mais la syntaxe et le sens restent identiques) et entre les situations plus complexes, dans lesquelles c'est le traducteur qui doit opérer les modifications lexicales, syntaxique et culturelles. Selon Vinay et Darbelnet, pour certaines unités de traduction, il est possible de trouver une correspondance entre langue de départ et langue d'arrivée ; pour d'autres, il faut opérer des modifications qui font diminuer la distance entre les deux systèmes linguistiques. (Morini, 2007 : 63-65)

Les apports et les points faibles de la « stylistique comparée » des auteurs canadiens :

On doit reconnaître que la « stylistique comparée » a apporté plusieurs éléments positifs dans la traductologie:

1) C'était avant tout l'effort de donner un caractère scientifique à l'étude de la traduction, de trouver un modèle théorique capable d'expliquer le résultat et le processus de la traduction. Ce point est commun aussi aux autres approches et théories linguistiques de l'époque.

2) L'avantage de l'étude contrastive des deux langues consiste aussi dans le fait que le traducteur (ou l'apprenti traducteur) se rend ainsi compte des différences structurelles entre ses deux langues de travail ; ceci peut contribuer à améliorer les connaissances linguistiques des étudiants en traductologie, mais uniquement au niveau de la *langue* (au niveau du système linguistique), pas au niveau de la *parole* (au niveau du texte, qu'il soit écrit ou oral).

3) L'étude comparée constituait aussi un apport utile pour la linguistique générale dont l'intérêt concernait à l'époque avant tout la description et l'étude structurale d'un système linguistique donné. Cette réorientation vers l'étude de plusieurs couples de langues pouvait enrichir aussi la linguistique générale, notamment la recherche sur les *universaux* du langage.

4) La « stylistique comparée » a aussi fourni un métalangage permettant de formuler les réflexions théoriques sur la traduction, ce qui est utile pour l'autoréflexion des traducteurs et des apprentis traducteurs sur leur propre travail et ses résultats. Le métalangage est nécessaire non seulement pour le développement de la discipline théorique, mais aussi pour la communication mutuelle entre les traducteurs praticiens et les traductologues (théoriciens), et entre les traductologues et étudiants en traductologie.

5) Les sept procédés techniques de traduction s'avèrent fort utiles pour la description rétrospective du résultat de la traduction (de la traduction comme produit final). La connaissance passive des sept procédés par le traducteur augmente sa propre capacité de les employer dans son activité traduisante (le traducteur qui est capable d'observer et de nommer explicitement ces procédés techniques dans un texte traduit sera probablement plus enclin à s'en servir dans la pratique par rapport au traducteur qui ignorerait l'existence de ceux-ci). L'utilité de ces procédés (l'emprunt, le calque, la traduction littérale, la transposition, la modulation, l'équivalence et l'adaptation) est ainsi de nos jours notamment propédeutique.

6) Pourtant, la connaissance des procédés techniques de traduction ne peut pas empêcher la faute. On pourrait reprocher aux auteurs canadiens Vinay et Darbelnet qu'ils ne s'occupent pas de la problématique de la faute dans leur théorie et ils n'abordent pas non plus la question de la non-traduction (ou de la traduction zéro, de l'équivalence zéro).

7) Leur « stylistique comparée » se concentre sur la comparaison des deux langues en tant que systèmes, plutôt que sur des textes rédigés en ces langues et issus des deux cultures différentes.

8) Un des défauts de la « stylistique comparée » consiste dans le fait qu'elle est orientée sur un équivalent préféré, elle accentue une solution au détriment d'autres qui seraient envisageables en d'autres contextes, si le texte était destiné à un autre public.

9) La « stylistique comparée » a tendance à accentuer l'étude de langues au détriment des cultures, même si la spécificité culturelle est parfois prise également en considération, mais de façon plutôt marginale.

En ce qui concerne le vieux débat entre la *traduction fidèle et libre*, entre la *traduction exotisante* et *traduction ethnocentrique*, ou encore entre la *traduction étrangéisante* et la

traduction naturalisante, Vinay et Darbelnet considèrent (implicitement, ils ne le disent pas de manière explicite) comme traduction réussie plutôt la traduction qui adapte la civilisation étrangère au public d'arrivée, même s'ils ne refusent pas non plus la traduction littérale de proverbes et dictons (mais ils recommandent à la fois l'équivalence et l'adaptation comme procédés applicables dans ces cas). (Moya, 2010 : 20-36)

La *Stylistique comparée du français et de l'anglais* (1958) de **Jean-Paul Vinay** (1910-1999) et **Jean Darbelnet** (1904-1990) est l'un des ouvrages qui « a le plus marqué les études de traduction » (selon Robert Larose, *Théories contemporaines de la traduction*, Québec, 1989). Dans cet ouvrage, les auteurs canadiens revendiquent le rattachement de la traductologie à la linguistique, mais en même temps ils complètent leur approche de la traduction en faisant appel à d'autres disciplines telles que la stylistique, la rhétorique ou la psychologie.

À l'époque, l'approche comparative constitue une innovation majeure dans le domaine des études traductologiques, parce qu'elle propose des principes généraux pour traduire ; il s'agit d'une véritable « méthode de traduction ».

L'objectif des auteurs est de dégager « une théorie de la traduction reposant à la fois sur la structure linguistique et sur la psychologie des sujets parlants » (Vinay et Darbelnet, 1958 : 26). Ils s'efforcent alors de « reconnaître les voies que suit l'esprit, consciemment ou inconsciemment, quand il passe d'une langue à l'autre ». À partir d'exemples, ils procèdent à l'étude des attitudes mentales, sociales et culturelles qui donnent lieu à des procédés de traduction.

Les sept procédés de traduction définis par Vinay et Darbelnet ont connu leur heure de gloire, mais ils ont également fait l'objet de nombreuses critiques. Par exemple, pour ce qui est des procédés obliques, Ladmiral (1979) fait remarquer que « l'équivalence n'est autre chose qu'une modulation lexicalisée », que « le concept d'équivalence a une validité extrêmement générale et qu'il tend à désigner toute opération de traduction », et enfin que « l'adaptation n'est plus une traduction ». (Guidère, 2010 : 45)

Traductologie linguistique théorique - Georges Mounin

Dans *Les Problèmes théoriques de la traduction* (1963), **Georges Mounin** (1910-1993) consacre la linguistique comme cadre conceptuel de référence pour l'étude de la traduction. Le point de départ de sa réflexion est que la traduction est « un contact de langues, un fait de bilinguisme ». Son souci premier est la scientificité de la discipline, ce qui le conduit à poser une question obsédante à l'époque : « L'étude scientifique de l'opération traduisante doit-elle être une branche de la linguistique ? » Mounin lui-même précise dans sa thèse de doctorat (soutenue en 1963) qu'il étudie les problèmes

généraux de la traduction dans le cadre de la linguistique générale contemporaine, essentiellement structuraliste. Cela se comprend facilement si l'on se rend compte qu'à l'époque, la linguistique était une science dominante parmi les sciences humaines. Mounin était persuadé que les questions concernant la possibilité ou l'impossibilité de l'opération traduisante ne pouvaient être éclairées que dans le cadre de la science linguistique.

L'objectif de Mounin était en réalité de faire accéder la traductologie au rang de « science », et comme il ne voyait pas d'autre possibilité que de passer par la linguistique, il revendiquait pour l'étude scientifique de la traduction le droit de devenir une branche de la linguistique.

Dans cette optique, son ouvrage *Les Problèmes théoriques de la traduction* est structuré suivant des distinctions binaires qui relèvent de la linguistique théorique : 1) linguistique et traduction, 2) les obstacles linguistiques, 3) lexicale et traduction, 4) visions du monde et traduction, 5) civilisations multiples et traduction, 6) syntaxe et traduction. Ce qui est assez intéressant dans cette optique, c'est la mise en relief de la segmentation différente de la réalité extralinguistique par les langues naturelles (un découpage différents des champs sémantiques) qui pose pas mal de difficultés au traducteur. Mounin évoque dans ce contexte, parmi d'autres exemples abondants, les différentes paroles utilisées en français ou en italien pour désigner le pain et qui ne trouvent pas forcément l'équivalent dans d'autres langues. Mounin rejoint par cela l'hypothèse humboldtienne et les idées formulées par deux auteurs américains, Edward Sapir et Benjamin Lee Whorf, connues sous la dénomination de « relativisme linguistique ». La question de l'intraduisible, liée étroitement au relativisme linguistique, occupait une place importante dans la réflexion de Mounin, mais sa réponse était nuancée. Selon lui, « la traduction n'est pas toujours possible ... Elle ne l'est que dans une certaine mesure et dans certaines limites, mais au lieu de poser cette mesure comme éternelle et absolue, il faut dans chaque cas déterminer cette mesure, décrire exactement ces limites. » (Mounin, 1963, cité par Guidère, 2010 : 46)

Dans une autre oeuvre (*Linguistique et traduction*, 1976), Mounin passait en revue les principales théories linguistiques de l'époque (Saussure, Bloomfield, Harris, Hjelmslev) pour affirmer la légitimité d'une étude scientifique de la traduction. (Guidère, 2010 : 46)

Traductologie linguistique appliquée - John Catford

La linguistique appliquée est une branche de la linguistique qui s'intéresse davantage aux applications pratiques de la langue qu'aux théories générales sur le langage. Pendant longtemps, la traduction a été perçue comme un champ d'investigation privilégié de la linguistique appliquée. L'exemple de cette approche est le livre de **John Catford (1917-2009)** intitulé *A Linguistic Theory of Translation* (1965), portant le sous-titre : *Essay in Applied Linguistics* (essai de linguistique appliquée). Catford affirme son intention de se concentrer sur « l'analyse de ce que la traduction est » afin de mettre en place une théorie qui soit suffisamment générale pour être applicable à tous les types de traduction. Catford veut étudier les « processus de traduction » en ayant recours à la linguistique appliquée, mais en même temps il estime que la traductologie doit être rattachée à la linguistique comparée, puisque la théorie de la traduction s'intéresse à des relations entre les langues. (Guidère, 2010 : 47) Catford était sans aucun doute inspiré par plusieurs idées de la linguistique comparée, puisque quelques années après la première parution de la *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, John C. Catford a repris, avec une terminologie différente, les idées des deux linguistes canadiens, en distinguant entre la *correspondance formelle* et l'*équivalence textuelle*. La correspondance formelle est un fait relevant plutôt du système entier que des unités de traduction particulières et elle appartient au niveau de la *langue* (au sens saussurien) plutôt qu'à celui de la *parole*. Le correspondant formel peut être n'importe quelle catégorie de la langue d'arrivée (unité, classe, structure). Pour Catford, l'équivalence textuelle n'est presque jamais réalisée par la correspondance formelle de mot à mot ou de structure à structure. Cela provient des différences de découpage de la réalité selon les langues soit sur un plan lexical, soit sur un plan syntaxique. (Oseki-Dépré, 2011 : 58-59 ; Morini, 2007 : 63-65)

L'orientation linguistique de Catford se manifeste aussi par le fait qu'il envisage la traduction comme une opération linguistique, comme un cas particulier de la théorie générale du langage. (Guidère, 2010 : 47) « La traduction peut se définir comme suit : le remplacement des éléments textuels dans une langue par des éléments équivalents dans une autre langue ». (Catford, 1965, cité d'après Nord, 2008 : 18).

Traductologie linguistique communicationnelle - Cary, Jacobson, Nida

Dans les années 1950 et 1960, à une époque où naissait la réflexion universitaire sur la traduction préparant le développement de la traductologie dans les années 1970, la pensée française en la matière fut très fortement marquée par un auteur d'origine russe, **Edmond Cary (1912-1966)**, de son vrai nom **Cyrille Znosko Borowsky**, un interprète militant, mort dans un accident d'avion en 1966. Edmond Cary fut, juste après Valéry

Larbaud, qu'il admirait, le fondateur de la discipline qu'on allait appeler l'histoire de la traduction. Et Stelling-Michaud, l'historien administrateur de l'École de Genève, lui ouvrit les portes des publications de l'Université de Genève. Ainsi, Cary publia *La traduction dans le monde moderne* (1956), puis *Les grands traducteurs français* (1963). Au-delà de la réflexion historique, Cary propose une théorie complète de la traduction. Rompant avec les théories linguistiques dominantes, pour ne pas dire seules existantes à l'époque, Cary fonde une théorie que l'on qualifiera plus tard de « théorie communicative axée sur le produit ». Pour lui, la traduction est une discipline de communication, un art, et non une science ; il oppose donc la traduction à la « science » des linguistes. (Bocquet, 2008 : 77)

Cary proposait une typologie des textes, des messages et des exigences attachées au travail du traducteur, ainsi que plusieurs questions importantes qui invitaient les traducteurs à réfléchir sur leur activité : « Que traduisez-vous ? Où et quand traduisez-vous ? Pour qui traduisez-vous ? » Cary voulait ainsi amener le traducteur à la conclusion qu'on ne traduit pas de la même façon un roman classique et un roman policier. « Chaque pays, chaque culture n'a pas la même attitude en face des divers mots, des parties du discours, de la syntaxe. Si le traducteur est appelé à faire une édition critique à l'usage des spécialistes, il travaillera dans un tout autre esprit que pour une édition commerciale. » (Bocquet, 2008 : 77-78)

Dans *Comment faut-il traduire ?*, un ouvrage dont l'origine était une série d'émissions radiophoniques et qui fut édité par Michel Ballard en 1985, il dit : « La traduction ne se réduit pas à une opération linguistique, [...] chaque genre possède ses règles propres. Si les critères linguistiques dominaient tous les genres [...], la traduction dans une langue donnée d'un texte d'une autre langue dépendrait par-dessus tout des rapports existant entre ces deux langues. » (Cary, 1985 : 49)

On comprend facilement la filiation entre la pensée de Cary, dont la théorie était axée sur les produits de la traduction, et l'option de l'École de Genève, dirigée vers les traductions spécialisées. La méthode d'enseignement de la traduction de l'École de Genève consistait essentiellement à amener l'apprenant à s'imprégner du discours spécialisé de sa langue-cible (sa langue maternelle), à la fois comme du bagage cognitif créant la structure d'accueil du message étranger et fournissant les instruments de sa réexpression. (Bocquet, 2008 : 77-78)

Roman Jakobson (1896-1982) est un penseur russe qui devint l'un des linguistes les plus influents du XX^e siècle en posant les premières bases du développement de l'analyse structurelle du langage, de la poésie et de l'art.

Il naît en Russie dans une famille juive. Pendant ses études déjà, il devient un membre éminent du Cercle linguistique de Moscou et participe à la vie de l'avant-garde artistique et poétique. La linguistique de l'époque est essentiellement celle des néogrammairiens et affirme que la seule manière scientifique d'étudier le langage est d'étudier l'histoire et l'évolution diachronique des mots. Jakobson, qui a eu connaissance des travaux de Ferdinand de Saussure, développe une approche qui se concentre sur la manière par laquelle la structure du langage elle-même permet de communiquer.

En 1920, Jakobson part pour Prague (suite aux bouleversements politiques en Russie) afin de poursuivre son doctorat. En 1926, il fonde ensemble avec Nikolai Troubetzkoï, Vilém Mathésius, Jan Mukařovský et quelques autres, l'École de Prague (le Cercle linguistique de Prague). Ses nombreux travaux sur la phonétique l'aident à poursuivre ses développements sur la structure et la fonction du langage.

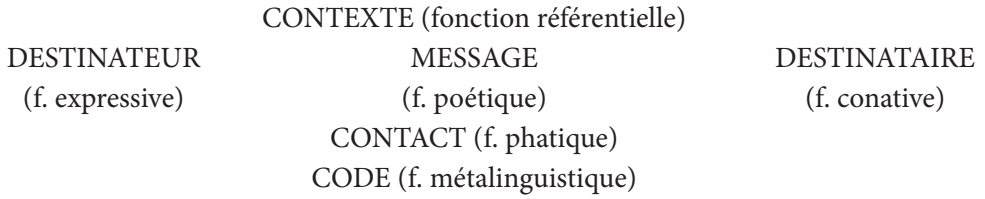
Jakobson quitte Prague au début de la Seconde guerre mondiale pour les pays scandinaves. Avec la suite de la guerre, il fuit à New York et s'intègre à la communauté déjà large des intellectuels ayant fui l'Europe en guerre. Dès le mois d'août 1940, il s'engage dans un comité de soutien de la France libre. À l'École libre des hautes études, une sorte d'« université francophone des exilés », il rencontre Claude-Lévi Strauss qui deviendra un soutien important au structuralisme. Il fait aussi la connaissance de plusieurs linguistes et anthropologues américains comme Leonard Bloomfield.

En 1949, Jakobson s'installe à l'université Harvard, où il enseigne jusqu'à la fin de sa vie. Au début des années 1960, Jakobson élargit ses travaux en une vue plus générale du langage et commence à publier sur l'ensemble des sciences de la communication. Il développe entre autre un modèle des fonctions linguistiques, le fameux « schéma de Jakobson ». Jakobson part du modèle du psychologue allemand **Karl Bühler** dont l'oeuvre *Sprachtheorie* (1934) fait partie de la philosophie moderne du langage jusqu'à nos jours. Bühler, inspiré par la philosophie phénoménologique, établit un schéma comportant trois fonctions du signe linguistique dont chacune découle du rapport actif du signe linguistique à l'une des instances présentes lors de la communication : il reconnaît la fonction représentative (référentielle chez Jakobson), expressive et appellative. Le signe linguistique fonctionne comme représentation par rapport à la réalité qu'il incarne, comme expression par rapport au locuteur et comme appel par rapport au sujet qui le perçoit (Mukařovský, 2007 : 76). C'est le théoricien littéraire et professeur de l'esthétique Jan Mukařovský qui a ajouté la fonction esthétique (voir son essai *Básnická pojmenování a estetická funkce jazyka*, 1936). **Jan Mukařovský (1891-1975)**, ayant étudié la philologie tchèque et française et l'esthétique à l'université de Prague (1910-1915), était membre du Cercle linguistique de Prague de 1926, maître

de conférences habilité de l'esthétique littéraire à l'Université J. A. Komenský de Bratislava (1931-1937) et professeur de l'esthétique à l'Université Charles de Prague (depuis 1938-1969 ; entre 1948-1953, il fut le recteur de l'Université Charles de Prague). Il développa dans ses essais l'analyse structurelle des traits formels et sémantiques des oeuvres d'art (littéraires notamment). Il partit de la tradition de l'esthétique tchèque (Josef Durdík, Otakar Zich, Otakar Hostinský, F. X. Šalda), mais était influencé aussi par la philosophie phénoménologique et le formalisme russe (courant influent dans la théorie littéraire dans les premières trois décennies du XX^e siècle). Mukařovský mettait l'accent sur la spécificité de l'oeuvre d'art qu'il voyait dans sa capacité de provoquer un effet esthétique. Une oeuvre devient l'oeuvre d'art lorsque la fonction esthétique domine sur les autres fonctions que l'oeuvre contient. La fonction esthétique est celle qui attire l'attention du récepteur sur le signe (linguistique) lui-même et sa construction. Le point problématique dans la conception de Mukařovský est son postulat que la fonction esthétique est opposée aux trois autres fonctions (dénommées fonctions pratiques par ce théoricien) présentes dans la situation communicationnelle. Mukařovský a présenté ces idées au colloque linguistique international de Copenhague en 1936 (l'article était publié en français dans les *Actes* du colloque), dans l'intervention qui s'efforçait d'établir un rapport entre la théorie générale des fonctions et entre la théorie des fonctions du signe linguistique de Bühler. Mukařovský comprend une oeuvre d'art comme une structure dynamique dont toutes les parties participent à la constitution du contenu et de l'effet esthétique global. Mukařovský réfléchit aussi sur le rapport entre une oeuvre d'art (oeuvre littéraire) et d'autres sphères de l'activité humaine. Il lance les termes de « norme esthétique » et de « fonction esthétique ». La norme est selon Mukařovský l'unité de base des structures d'ordre supérieur présentes dans la conscience collective, la norme esthétique est la réorganisation des autres normes (langagières, thématiques, éthiques), leur réévaluation. Chaque oeuvre d'art met partiellement en cause les normes valables, ce qui permet l'évolution interne des oeuvres d'art. Nous pouvons considérer Jan Mukařovský comme l'un des précurseurs des traductologues descriptivistes structuralistes (voir plus loin la théorie du polysystème).

Le schéma jacobsonien des six fonctions du signe linguistique dérivées à partir de six facteurs qui entrent dans la situation de communication est le développement du schéma de Karl Bühler et de l'idée de Jan Mukařovský sur la fonction esthétique du signe linguistique (devenu fonction poétique chez Jacobson). (Mukařovský, 2007 : 74-81, 569).

Schéma de la communication verbale de Jakobson



Ce schéma de la communication verbale comporte six facteurs. Le destinataire envoie un message au destinataire. Pour que le message puisse être compris, il faut un contexte que Jakobson appelle également référent. Ce contexte doit être verbal ou capable d'être verbalisé et compréhensible pour le destinataire. Le message nécessite également un code commun au destinataire et au destinataire et, enfin, un contact, c'est-à-dire un canal physique et une connexion psychologique pour permettre au destinataire et au destinataire de commencer et de

maintenir la communication. Jakobson attribue une **fonction linguistique** à chacun de ces facteurs :

1. la fonction référentielle ou dénotative est sans doute la principale fonction du langage, consistant à communiquer un message ou une information ;
2. la fonction expressive est orientée vers le destinataire, qui exprime ses sentiments ou ses émotions ;
3. la fonction conative ou appellative est centrée sur le destinataire. On utilise cette fonction du langage pour amener le destinataire à adopter un certain comportement ;
4. la fonction phatique vise à établir et à maintenir le contact physique ou psychologique dans le processus de la communication verbale ;
5. la fonction poétique, qui ne se limite pas seulement à la poésie et à la littérature, est orientée vers le message aussi bien dans sa forme que dans son sens ;
6. la fonction métalinguistique utilise le langage comme moyen d'analyse ou d'explication du code (grammaires, dictionnaires, lexiques spécialisés par exemple).

Mais Jakobson reconnaît qu' « il serait difficile de trouver un message qui remplisse une seule fonction ». (Jacobson, 1963 : 213-214). La fonction poétique, par exemple, n'est pas la seule fonction de la poésie. Dominante en poésie, cette fonction devient secondaire dans d'autres actes verbaux (Jacobson, 1963 : 212-220, chapitre *La poétique*).

Cette approche fonctionnelle du langage a donné, à son tour, naissance à des théories fonctionnelles et culturelles en traductologie comme celles basées sur les types de textes,

la théorie du skopos, les approches basées sur l'analyse du discours, des registres et des genres.

Dans son essai « Aspects linguistiques de la traduction » (In R. A. Brower : *On Translation*, 1959, pp. 232-239, traduction française publiée en 1963, rééditée en 2003), Jacobson spécifie trois formes possibles de traduction :

- 1/ la traduction *intra*linguale ou *reformulation* qui « consiste en l'interprétation des signes linguistiques au moyen des signes de la même langue »,
- 2/ la traduction *inter*linguale ou *traduction proprement dite* qui « consiste en l'interprétation des signes linguistiques au moyen des signes d'une autre langue »,
et

- 3/ la traduction *intersémiotique* ou *transmutation* qui « consiste en l'interprétation des signes linguistiques au moyen de systèmes de signes non linguistiques ». (Jacobson, 2003 : 79) La traduction est vue de la manière suivante par le linguiste russe : « En traduisant d'une langue à l'autre, on substitue des messages dans l'une des langues, non à des unités séparées, mais à des messages entiers de l'autre langue. Cette traduction est une forme de discours indirect ; le traducteur recode et retransmet un message reçu d'une autre source. Ainsi la traduction implique deux messages équivalents dans deux codes différents ». (Oseki-Dépré, 2011 : 60)

La pensée de Jacobson s'inscrit ainsi dans le cadre de la linguistique fonctionnelle (École de Prague) et de la théorie de la communication qui se développait dans les années 1950-1960.

Roman Jakobson écrit plus loin dans le même essai que « les langues diffèrent essentiellement par ce qu'elles *doivent* exprimer, et non pas par ce qu'elles *peuvent* exprimer » (Jacobson, 2003 : 84). Un exemple en est la multitude de mots signifiant la « neige » en langue esquimau, le nombre élevé de mots signifiant « chameau » en arabe. (Nergaard, 1995 : 19-21)

La science de la traduction – Eugene Nida (1914-2011)

Deux théories grammaticales élaborées simultanément ont modifié de manière significative l'évolution de la traduction en tant que discipline, et influencent toujours la traduction d'une façon importante. Ces théories ont atteint leur comble avec les *Syntactic Structures* (1957) et les *Aspects of the Theory of Syntax* (1965) de Noam Chomsky, le *Message and Mission* (1960) et le *Toward a Science of Translating* (1964) d'Eugene Nida. La grammaire générative - transformationnelle, légitimée par la linguistique, donna la crédibilité et l'autorité à la science de la traduction de Nida, dont l'expérience se fondait sur la traduction de la Bible et dont les premières idées théoriques parurent dans

les articles publiés au cours des années cinquante et ensuite dans le livre *Message and Mission* (1960). Malgré que Chomsky ait publié une version provisoire de sa théorie dans l'oeuvre *Syntactic Structures* au Pays-Bas en 1957, Nida proclamait que sa propre théorie de la traduction était déjà développée avant que Chomsky n'ait donné son titre à la rédaction. Dans un article intitulé *A Framework for the Analysis and Evaluation of Theories of Translation* (1976), Nida écrit : « Avant la formulation de la grammaire générative - transformationnelle par Chomsky, Nida avait déjà adoptée une approche fondée sur une structure profonde pour affronter certains problèmes d'exégèse. Dans un article intitulé *A New Methodology in Biblical Exegesis* (1952), il avait propagé la transformation des structures superficielles complexes pour les reporter à un niveau inférieur, dont les éléments de base sont objets, événements, abstractions et termes relationnels. » Pourtant, Nida fut sans aucun doute influencé par les *Syntactic Structures* de Chomsky, et sa théorie fut consolidée grâce aux règles transformationnelles et grâce à la terminologie de Chomsky. (Gentzler, 2010 : 52)

La théorie de Chomsky consiste en trois niveaux de conceptualisation :

- 1) une composante de base constituée des « règles pour la structure de la phrase »
- 2) une structure profonde, qui est modifiée par l'intermédiaire des règles de transformation
- 3) une structure superficielle.

Nida prit le modèle de Chomsky, pour donner un caractère scientifique à sa propre méthode de traduction, mais le simplifia en adoptant seulement les deux dernières étapes. (Gentzler, 2010 : 54)

Les deux théories se développaient parallèlement, avec des motivations différentes, mais avaient plusieurs points communs : les deux supposaient l'existence d'une entité profonde, cohérente et unitaire, qui existât indépendamment de ses manifestations concrètes dans une langue. Le centre, le noyau, la structure profonde, l'essence, l'esprit, ce sont les termes utilisés par Nida, dont plusieurs sont inspirés par Chomsky. Tandis que la linguistique de Chomsky sondait les structures de l'esprit, Nida mettait en valeur les structures profondes communes à toutes les langues et trouvait des moyens pour transformer ces entités en langues diverses.

L'influence de la science de traduction de Nida fut grande, parce que sa méthode était enseignée dans les cours universitaires de traduction en Allemagne et aux États-Unis. En Allemagne, la science de la traduction est devenue la méthodologie qui caractérise l'enseignement de la traduction, tant au niveau théorique que pratique. (Gentzler, 2010 : 55)

Nida, conscient de la nécessité pour les traducteurs de disposer des meilleurs textes de base à partir desquels travailler, il dirige des projets importants concernant le Nouveau

Testament grec et l'Ancien Testament hébreu. Ceux-ci donneront naissance au *Greek New Testament* de l'Alliance biblique universelle, principale édition du texte grec désormais utilisée par les biblistes et les traducteurs, et au *Hebrew Old Testament Textual Project*. Empruntant des concepts à la linguistique, aux études culturelles, aux sciences de la communication et à la psychologie, Eugene Nida développe alors une approche pratique de la traduction qu'il a appelée « équivalence dynamique », dont l'objectif était de rendre la traduction claire et compréhensible autant que possible.

Nida est l'auteur qui a exercé une influence déterminante sur la discipline de traductologie (Translation Studies). Il est connu notamment en tant que traducteur de la Bible et linguiste s'occupant de problèmes pratiques liés à la traduction de la Bible dans les langues même très éloignées typologiquement et culturellement de l'hébreu et du grec. Dans son essai *Toward a Science of Translating* (1964) et *Linguistics and Ethnology in Translation-Problems* (1964), il aborde notamment les problèmes linguistiques que l'on peut rencontrer en traduisant la Bible, mais ces difficultés sont souvent liées aux différents contextes extralinguistiques (aux faits culturels différents) dans la société proche-orientale de la Bible et dans les sociétés africains contemporains p. ex au Cameroun ou au Congo. Mais il s'avère difficile de pouvoir généraliser p. ex. l'idée exprimée par Nida « qu'il y a des cas dans lesquels le traducteur doit expliciter les informations qui sont seulement implicites dans le message original. »

Dans son essai fondamental sur la traduction biblique *Toward a Science of Translating* (1964), Nida introduit deux concepts fondamentaux, ceux d'*équivalence formelle* et d'*équivalence dynamique*. Il est évident qu'il attribue une valeur primordiale au sens communicatif, donc l'objectif est de créer un message claire et intelligible en n'importe quelle langue. « Traduire signifie produire en langue d'arrivée l'équivalence naturelle la plus proche du message de la langue de départ, d'abord en signifié, ensuite en style ». (1964 : 121, cité par Nergaard, 1995 : 29)

Comme nous avons vu, le travail de Nida se développait dans le cadre de la traduction biblique et était orienté au début plutôt vers la pratique que vers la théorie. Même si l'oeuvre *Toward a Science of Translating* de Nida appartenait à la branche de la théologie, la « missiologie », et était considérée dans ce cadre comme un manuel pratique, grâce au nombre élevé d'exemplaires, elle exerçait une grande influence dans un autre champ, celui de la traduction. L'oeuvre *Toward a Science of Translating* est ainsi devenue la Bible non seulement pour la traduction de la Bible, mais pour la théorie de la traduction en général. (Gentzler, 2010 : 53)

La traduction de la Bible a produit plus de données en plus de langues que n'importe quel autre type de traduction ; elle a donc une histoire plus longue, a touché un public

plus vaste appartenant à des cultures les plus éloignées et a employé plus de traducteurs d'origines les plus diverses que n'importe quelle autre activité de traduction. La traduction biblique est intéressante aussi du point de vue littéraire et linguistique, parce qu'à l'intérieur du texte se trouvent les passages en poésie et en prose, les parties narratives et les dialogues, les paraboles et les lois. La quantité d'exemples et le nombre élevé de possibilités qu'elle offre au traducteur en ont fait la composante essentielle de toutes les études sur la traduction. (Gentler, 2010 : 52-55) L'élaboration d'une science de la traduction par Nida fut déterminée par une aversion personnelle envers l'approche de la traduction typique pour des classiques britanniques du XIX^e siècle. Ceux-ci mettaient en relief la précision technique, la forme et la reproduction littérale du signifié. Selon Nida, le représentant principal de cette tendance en langue anglaise était Matthew Arnold, dont la méthode de traduction était considéré par Nida comme trop académique, pédante, exigeante vis-à-vis du lecteur, auquel elle demandait de se documenter sur la culture originale. Selon Nida, la littéralité d'Arnold avait influencé négativement la traduction de la Bible au début du XX^e siècle. Nida en cite comme exemple l'*American Standard Version* qui, tout en étant appréciée par des théologiens, n'avait jamais effectué l'influence sur le vaste public. Il ajoute que « les paroles de cette version de la Bible sont probablement anglaises, mais la grammaire ne l'est pas, et le sens manque complètement » (1964, 20-21, cité d'après Gentzler, 2010 : 52). Les arguments de Nida contre la méthode d'Arnold sont dictés par les goûts personnels de Nida, par l'opinion du public et par la finalité du projet de Nida qui vise la conversion des peuples au christianisme. Cette finalité, fondée sur la foi selon laquelle la parole de Dieu doit être accessible à tous, orientait l'approche de Nida en matière de la traduction de la Bible. (Gentzler, 2010 : 52)

À cause de l'importance théorique énorme du message original en n'importe quelle traduction de la Bible, le principe fondamental de la théorie de Nida fut aussi prédéterminé : la communication de l'esprit du message originaire au-delà des cultures. La forme dans laquelle le message est formulé est négligeable, secondaire, à condition que le signifié, le message soit clair. (Gentzler, 2010 : 54)

Le traducteur biblique a une tâche exégétique et non herméneutique, selon Nida ; son rôle n'est pas de transmettre la culture biblique au lecteur contemporain, mais la valeur du message pour le monde actuel. Cela veut dire que la parole de Dieu doit devenir accessible à tout le monde. En quoi il est opposé à Henri Meschonnic qui n'est pas d'accord avec la division de Nida entre le « style » et le « signifié », qui ne sont pas deux entités d'un texte que l'on puisse dissocier, mais bien une seule entité qui doit être traduite en tant que telle. (Nergaard, Siri, 1995 : 30)

Henri Meschonnic (1973, Poétique) oppose deux pratiques de la traduction, le *décentrement* et l'*annexion*. « Le *décentrement* est un rapport textuel entre deux textes en deux langues-cultures jusqu'à la structure linguistique de la langue, et cette structure linguistique est une valeur dans le système du texte. L'*annexion* en revanche est l'annulation d'un tel rapport, l'illusion du naturel, comme si le texte de la langue de départ était écrit en langue d'arrivée, sans rendre compte des différences de la culture, de l'époque, de structure linguistique. » Le principe de l'annexion serait basé sur une « illusion de transparence ». Cette même annexion est définie par Antoine Berman (1984) comme traduction ethnocentrique (Nergaard, 1995 : 31)

Les apports de Nida:

Eugene Nida a mis en relief le sens, la fonction, le lecteur (récepteur) et sa réaction au texte traduit. Les notions clés de la théorie de Nida sont : la communication, la fonction, la situation communicationnelle, l'inter-culturalité, la situation pragmatique du texte. Pour toutes ces raisons, Nida a eu une influence sur la naissance de la traductologie allemande (*Übersetzungswissenschaft*) et sur ses représentants (Otto Kade, Albrecht Neubert, Gert Jäger, Wolfram Wills, Katharina Reiss, Werner Koller et d'autres).

Eugene Nida et Charles Taber (1969) admettent la possibilité de plusieurs traductions correctes d'un seul texte.

Nida s'oriente sur le lecteur moyen ; il veut que le lecteur moyen saisisse le sens de la traduction (x comparer avec Schleiermacher). Ce qui est primordial dans sa conception, ce que la traduction doit « fonctionner » : la traduction doit produire un effet identique sur son lecteur qu'a produit le texte original sur le sien. C'est la réaction du lecteur qui est un critère décisif pour l'évaluation de la traduction réussie. Le sens du texte l'emporte sur la forme (l'approche pragmatique de Nida).

De la période récente (1996) date le tournant sociologique de Nida : il met encore plus en relief la sociologie de la réception des traductions. Il se rend à la fois compte du fait que les différences culturelles peuvent poser plus d'obstacles au traducteur que les différences linguistiques, elles peuvent créer une tension plus grande. (Moya, 2010 : 67)

Nida a aussi appliqué à la traduction les idées de Noam Chomsky sur la langue.

Nida a utilisé la pratique appliquée à la traduction des textes techniques pour la traduction des Évangiles : il a voulu que tous les lecteurs / tous les croyants comprennent le message contenu dans les Évangiles. (Cela nous montre clairement que dans chaque traduction, ainsi que dans chaque théorie et stratégie de la traduction, l'idéologie est omniprésente. L'orientation sur la culture source ou cible est aussi influencée par les intérêts idéologiques des traducteurs / traductologues en question.)

Le traducteur « dynamique » peut même être, selon Nida, plus « fidèle » que le traducteur « formel », parce que grâce à des explicitations, omissions, transformations, amplifications, etc., il communique plus d'informations à ses lecteurs (c'est du point de vue de l'apport au lecteur que Nida mesure la qualité d'une traduction). (Moya, 2010 : 57)

On peut cependant reprocher un nivellement du texte en ce qui concerne les différences culturelles entre la culture source et cible, dans les traductions faites selon les prémisses théoriques de Nida. (Moya, 2010 : 66)

Traductologie sociolinguistique

La sociolinguistique étudie la langue dans son contexte social à partir du langage concret. Apparue dans les années 1960 aux États-Unis sous l'impulsion de William Labov, Gumperz et Hymes, elle a bénéficié de l'apport de la sociologie pour l'étude du langage. La traductologie sociolinguistique s'intéresse à tous les phénomènes ayant un rapport avec le personnage du traducteur et l'activité de traduction dans son contexte social : elle étudie les différences socioculturelles, les interactions, les politiques linguistiques ou l'économie de la traduction.

Dans *Les Fondements sociolinguistiques de la traduction* (1978), **Maurice Pergnier** s'interroge sur la nature de la traduction en distinguant trois acceptions du terme :

1) Traduction comme « le texte traduit, le résultat, le produit fini ». 2) Traduction comme « opération de reformulation mentale ». 3) Traduction comme « comparaison de deux idiomes ». Pour Maurice Pergnier, la traduction couvre le même champ que la linguistique et s'ouvre en même temps sur d'autres disciplines : « C'est une linguistique qui se déploie dans toutes les directions que suggère son objet, jusqu'à ses confins où elle rejoint d'une part la sociologie et l'anthropologie, et à l'autre extrême, la neurologie et la biologie ». Il constate d'une manière implicite l'insuffisance des outils conceptuels de la linguistique pour l'analyse de la traduction et éprouve le besoin de faire appel à d'autres disciplines pour concevoir le phénomène traductologique. Il arrive à la conclusion que « la traduction est la meilleure lecture qui puisse être faite d'un message ». (Guidère, 2010 : 47-48)

Traductologie linguistique sémiotique - Peirce, Barthes, Greimas, Jakobson, Eco

La sémiotique est l'étude des signes et des systèmes de signification. Elle s'intéresse aux traits généraux caractérisant ces systèmes qui peuvent être de nature verbale, picturale, plastique, musicale. Le terme *sémiotique* est considéré en français comme synonyme du terme *sémiologie*, même si le premier fait référence à la tradition anglo-saxonne issue des travaux de **Charles Sanders Peirce** (1839-1914), tandis que le deuxième se rattache

à la tradition francophone et française allant du *Cours de linguistique générale* (1916) de **Ferdinand de Saussure** (1857-1913), aux travaux de **Roland Barthes** (1915-1980, *Éléments de sémiologie*, 1965, *Système de la mode*, 1967) et **Julien Algirdas Greimas** (1917-1992, *Sémantique structurale*, 1966, *Du sens*, 1970, *Du sens II*, 1983). Le principe de base des deux traditions est qu'une comparaison des systèmes de signification peut contribuer à une meilleure compréhension du sens en général.

Roman Jakobson avait défini trois types de traduction : intralinguale, interlinguale et intersémiotique (voir plus haut). Seul le deuxième type est considéré comme de la « traduction à proprement parler ».

La sémiotique textuelle offre des outils conceptuels permettant de traiter des formes novatrices de signification. Le traducteur peut profiter notamment des distinctions suivantes:

1) La distinction entre le *texte*, le *cotexte* et le *contexte* : le premier désigne les signes verbaux à traduire ; le deuxième, l'environnement immédiat de ces signes ; le troisième, l'arrière-plan socioculturel dans lequel s'inscrit l'ensemble.

2) La distinction entre l'*histoire*, l'*intrigue* et le *discours* : le premier désigne les éléments du récit (ou fable) ; le deuxième, la chronologie et l'arrangement des séquences (ou des événements) ; le troisième, la manière d'organiser verbalement le récit et les événements.

3) La distinction entre le *genre*, le *type* et le *prototype* ; le premier désigne la catégorie générale à laquelle renvoie le texte (la traduction audiovisuelle p. ex.) ; le deuxième, la nature précise du texte à traduire (texte argumentatif, informatif, etc.) ; le troisième, le « modèle » qui sert de référence implicite au texte (Molière pour les textes de théâtre, autre genre intersémiotique).

L'approche sémiotique permet de concevoir plusieurs « mondes » avec des outils appropriés et d'élargir les perspectives de la traduction en intégrant des signes issus de systèmes variés. (Guidère, 2010 : 58-60)

Traductologie linguistique textuelle - Robert Larose

En raison de la multiplicité des points de vue et de la diversité des perspectives textuelles, plusieurs traductologues se sont orientés vers des approches discursives de la traduction. L'analyse du discours offre un cadre d'étude plus rigoureux pour aborder les problèmes de traduction. Du point de vue de la linguistique, le terme *discours* recouvre non seulement la structure et l'organisation des productions langagières, les relations et les différences entre les séquences, mais aussi l'interprétation de ces séquences et la dimension sociale des interactions.

Dans cette perspective, Delisle (1980) a proposé une méthode de traduction fondée sur l'analyse du discours, mais il s'est intéressé uniquement aux « textes pragmatiques » (pour plus de détails, voir le chapitre B. IV.)

Dans son ouvrage de synthèse intitulé *Théories contemporaines de la traduction* (1989), le linguiste canadien Robert Larose analyse les éléments constitutifs des discours sur la traduction au cours des années 1960-1980, en particulier ceux de Vinay et Darbelnet, Mounin, Nida, Catford, Steiner, Delisle, Ladmiral et Newmark.

Larose propose un modèle téléologique (axé sur la finalité du texte traduit) : « L'exactitude d'une traduction se mesure à l'adéquation entre l'intention communicative et le produit de la traduction. C'est ce que nous avons nommé la traduction téléologique. Aucun idéal de traduction n'existe hors d'un rapport de finalité ». L'objectif du modèle intégratif de Larose est de faire apparaître le profil respectif des textes en présence. Il distingue deux types de structures dans les textes source et cible :

1) La *superstructure et macrostructure* qui englobe l'organisation narrative et argumentative, les fonctions et les typologies textuelles, mais aussi l'organisation thématique du texte.

2) La *microstructure* qui se réfère à la *forme de l'expression* avec ses trois niveaux d'analyse (morphologique, lexicologique, syntaxique) et d'autre part, à la *forme du contenu* avec ses quatre niveaux d'analyse (graphémique, morphologique, lexicologique, syntaxique).

C'est par rapport à la finalité que Larose propose d'évaluer ces différents niveaux de la traduction. (Guidère, 2010 : 55-57)

B.II. Les approches tributaires des théories littéraires

Pour Edmond Cary « la traduction n'est pas une opération linguistique, c'est une opération littéraire » (Mounin, 1963 : 13) et il rajoutera que pour traduire de la poésie, il faut être poète. Aussi ces théories se réfèrent-elles uniquement à la traduction littéraire et surtout à la traduction de la poésie. Elles ont été fortement marquées par les idées des sémioticiens, comme Roland Barthes (lectures plurielles du texte) ou Umberto Eco (Struttura aperta) qui ont montré que c'est par le lecteur que le sens vient au texte, reprenant l'idée plus générale de Heidegger que c'est par la perception qu'en a l'être humain que le sens vient aux choses.

Les approches poétologiques - Baudelaire, Paul Valéry, Efim Etkind, Meschonnic

La poétique est l'étude de l'art littéraire en tant que création verbale. Ainsi, Tzvetan Todorov distingue trois grandes familles de théories de la poésie dans la tradition occidentale. Le premier courant développe une conception rhétorique qui considère la poésie comme un ornement du discours, ajouté au langage ordinaire. Le deuxième courant conçoit la poésie comme l'inverse du langage ordinaire, un moyen de communiquer ce que celui-ci ne peut pas communiquer. Le troisième met l'accent sur le jeu du langage poétique qui attire l'attention sur lui-même plus que sur le sens sémantique qu'il transmet.

Dans cette perspective, la traduction de la poésie occupe une place centrale. Ainsi, dans *Un Art en crise* (1982), **Efim Etkind (1918-1999)**, linguiste, théoricien de la littérature, écrivain et traducteur russe, exilé en France depuis 1974, il y enseigne la littérature comparée à l'Université Paris-Nanterre) exprime l'opinion que la traduction poétique passe en France par une crise profonde dont il essaie de comprendre les causes. Il les trouve notamment dans la rationalisation systématique de l'original, caractérisant l'approche française dans la traduction de la poésie, et en la défonctionnalisation due à un nombre trop élevé de traductions publiées ; les traducteurs veulent faire publier des traductions à tout prix, et ainsi, ils ne font qu'augmenter la masse des textes sans fonction sociale. Etkind regrette l'absence d'une véritable critique des traductions publiées. Il voit deux grands courants dans la traduction poétique, représentés chacun par un des poètes majeurs de la littérature française : Charles Baudelaire (1821-1867) et Paul Valéry (1871-1945). Pour Baudelaire, il n'est possible de traduire la poésie que par la prose rimée, tandis que pour Valéry, il ne suffit pas de traduire le sens, mais il faut tenter de rendre la forme, y compris la prosodie du poème original. « S'agissant de poésie, la fidélité restreinte au sens est une manière de trahison. Un poème au sens moderne doit créer l'illusion d'une composition indissoluble de sons et de sens. » Etkind défend la même position que Valéry. (Guidère, 2010 : 52-55) Etkind propose aussi une typologie des traductions de la poésie. Il trouve (en passant en revue ce que produit l'édition française contemporaine) six types de traductions poétiques, à savoir :

- La *traduction-information*, traduction en prose qui vise à transmettre seulement l'idée générale de l'original et qui est privée des prétentions esthétiques.
- La *traduction-interprétation*, qui combine la traduction avec la paraphrase et l'analyse. Selon Etkind, la traduction du « Corbeau » d'E. A. Poe par Ch. Baudelaire appartient à cette catégorie (prose accompagnée de commentaires).
- La *traduction-allusion*, traduction d'un poème qui applique la rime et le mètre appropriés seulement au début (au premier quatrain par exemple), en traduisant

le reste par le vers libre et non rimé, laissant au lecteur la possibilité d'imaginer comment était le poème original rimé tout entier.

- La *traduction-approximation*, qui sacrifie souvent la forme originale (les règles prosodiques, la rime) pour sauvegarder le sens du poème.
- La *traduction-recréation*, qui recrée l'ensemble tout en conservant la structure de l'original.
- La *traduction-imitation*, qui est réalisée parfois par les poètes qui ne cherchent pas à recréer fidèlement l'original mais s'en inspirent pour exprimer leurs propres idées. On peut rappeler Joachim du Bellay qui imitait souvent les poètes Anciens et les Italiens. (Oseki-Dépré, 2011 : 86-92)

Les approches idéologiques - Antoine Berman, Henri Meschonnic

L'idéologie est un ensemble d'idées orientées vers l'action politique. L'approche idéologique connaît un essor sous l'influence du *tournant culturel* (*Cultural turn*) dans le domaine de la traductologie, qui met les rapports de pouvoir au centre de ses recherches. Les traductologues orientés sur l'analyse des textes traduits suivant les perspectives idéologiques s'efforcent de répondre notamment aux questions suivantes : La traduction est-elle motivée idéologiquement ? Où est la différence entre *idéologie* et *culture* dans une traduction ? Comment séparer notre vision du monde de l'idéologie qui peut contaminer la traduction ? Dans les réponses à ces questions apparaissent des considérations concernant des aspects les plus variées, dont la censure, l'impérialisme culturel ou le colonialisme européen.

Antoine Berman distingue entre les traductions « ethnocentriques », qui mettent en relief les normes de la langue cible, et les traductions « hypertextuelles », qui mettent en valeur les liens implicites entre les textes des différentes cultures.

André Lefevere (1992) écrit : « Lorsque les considérations linguistiques entrent en conflit avec des considérations d'ordre idéologique ou poétologique, ces dernières ont tendance à l'emporter. » Selon Louis Kelly (1979), il est possible de réinterpréter toute l'histoire de la traduction du point de vue idéologique. L'auteur prend comme l'exemple le passage de la traduction à dominante « littérale » au Moyen Âge vers un mode de traduction plus « libre » à partir de la Renaissance, ou le fait que les traductions de l'époque romantique étaient « romantisées » et les traductions de l'époque communiste « révisées » selon les dogmes du communisme.

Les approches idéologiques elles-mêmes sont influencées par l'idéologie. Certains théoriciens occidentaux ont été même critiqués pour leur approche de la traduction qui se voulait « objective » alors qu'elle contenait une dimension idéologique. C'est le cas d'Eugene Nida, promoteur du concept d'équivalence dynamique, qui a été accusé

par Meschonnic (1986) de « pseudo-pragmatisme » et par Edwin Gentzler (1993) de « protestantisme » latent caché derrière son approche linguistique.

Henri Meschonnic se rend compte de la présence de l'idéologie dans l'étude de la traduction (*Pour la poétique II*, 1973) : « La théorie de la traduction des textes se situe dans le travail sur les rapports entre pratique empirique et pratique théorique, écriture et idéologie, science et idéologie. » « Le traducteur transpose l'idéologie dite dominante dans une pratique de l'annexion. » Il souligne que de telles pratiques de l'annexion sont un signe de l'impérialisme culturel, qui n'est pas absent de la pratique de la traduction, et se manifeste par exemple dans une traduction s'efforçant d'embellir le texte original, ou dans les traductions de seconde main : « La poétisation (ou littérisation), choix d'éléments décoratifs selon l'écriture collective d'une société donnée à un moment donné, est une des pratiques les plus courantes de cette domination esthétisante. De même la réécriture (traduction avec médiation linguistique ou traduction en deux phases : première traduction mot à mot par un traducteur qui connaît la langue de départ mais qui n'est pas poète, puis rajout de la « poésie » par un poète qui ne parle pas la langue.» (cité d'après Guidère, 2010 : 50-52)

L'approche herméneutique - Friedrich Schleiermacher, George Steiner

Le mot *herméneutique* signifie à l'origine « comprendre, expliquer » (du grec), mais il a fini par désigner un courant et une méthode d'interprétation initiée par les auteurs romantiques allemands. Le principal promoteur de cette méthode dans le domaine de la traduction est **Friedrich Schleiermacher** (1767-1834). Pour lui, la traduction est un processus de compréhension et qui doit mener à la compréhension du texte, dans lequel le traducteur *se met dans la peau de l'auteur* pour essayer de ressentir ce qu'il a senti et réfléchir comme lui. Le traducteur herméneutique est censé aborder le texte source de façon subjective et essayer d'intérioriser le point de vue de l'auteur. La véritable traduction doit se lire comme une oeuvre étrangère et elle doit faire transparaître la langue de l'oeuvre originale. Schleiermacher se fait ainsi partisan de la traduction exotisante, étrangérisante (Gromová, Rakšányiová, 2005 : 41-42).

L'herméneutique traductionnelle selon George Steiner

Dans *After Babel* (1975), George Steiner affirme que *comprendre, c'est traduire* (voir le titre du premier chapitre de son livre). Pour rendre compte de la difficulté de l'interprétation en traduction, Steiner rappelle qu'« il n'est pas deux lectures, pas deux traductions identiques » ; « le travail de traduction est toujours approximatif » ; « tout modèle de communication est en même temps un modèle de traduction ». Il refuse la

linguistique pour l'étude de la traduction à cause de « son stade d'évolution encore peu avancé pour être capable d'apporter des réponses à des questions essentielles ». Steiner propose son modèle dynamique et herméneutique en quatre phases visant la « bonne traduction ».

« 1/ Dans la première phase herméneutique, celle d'un « élan de confiance », le traducteur « se soumet » au texte source et lui « fait confiance » en se disant qu'il doit bien « signifier » quelque chose, malgré son caractère totalement « étranger » à première vue. S'il ne plaçait pas sa foi dans le texte, il ne pourrait pas le traduire ou il ferait des traductions littérales.

2/ La deuxième phase est celle de « l'agression ». Le traducteur s'attaque au texte, « fait une incursion » (envahissement, intrusion) pour extraire le sens qui l'intéresse. Il n'est plus dans une position passive mais active et conquérante.

3/ La troisième phase est celle de « l'incorporation ». Elle est encore plus agressive que la précédente, car le traducteur rentre chez lui, dans sa tribu, avec le butin conquis (= le sens qu'il a voulu emporter dans sa langue). Si le traducteur s'arrête à cette étape, il produira des « traductions assimilatrices » qui gommant toute trace de l'origine étrangère.

4/ La quatrième phase est celle de la « restitution » : le traducteur recherche la fidélité au texte. Il rétablit l'équilibre des forces entre la source et la cible. Il « restitue » ce qu'il avait volé, répare ce qu'il avait détruit, par souci éthique.

Les deux phases centrales du processus, « l'agression » et « l'incorporation » mettent en avant le caractère conquérant de la traduction et la violence qui l'accompagne. Le livre de Steiner a inspiré en partie les études idéologiques sur la traduction, notamment de la traduction comme reflet de l'impérialisme et du colonialisme. » (Guidère, 2010 : 48-50)

B.III. La première étape des Translation Studies

La naissance des Translation Studies peut être située au Pays-Bas et en Belgique, donc dans les petits pays où la traduction joue un rôle important dans l'économie, la politique et la culture. Les jeunes chercheurs des Pays-Bas (André Lefevere, James Holmes) veulent dans les années 1970 surmonter l'opposition entre l'approche littéraire et l'approche linguistique de la traduction en ouvrant la traduction aux approches interdisciplinaires. Ils poursuivent l'objectif de faire travailler ensemble les théoriciens littéraires avec les linguistes, philosophes et logiciens. Ils ne s'intéressent plus tellement à la nature du signifié, mais veulent savoir comment le signifié se transforme lors de la traduction. Les catégories qui ont occupé les traductologues jusque-là, comme la traduction correcte ou incorrecte, la traduction formelle ou dynamique, littérale ou libre, la traduction comme l'art ou la science, etc., deviennent désormais moins importantes.

La traduction comme discipline n'était plus sous-divisée en traduction littéraire et non-littéraire par ces chercheurs, elle était considérée comme un tout. On posait de nouvelles questions sur le processus de la traduction, sur les modalités de médiation, sur les modes dont le processus influence les textes originaux (textes de départ) et les résultats de l'activité traduisante (textes d'arrivée). Même la distinction entre l'écrivain de l'original et le traducteur était discutée, parce que l'objet de l'étude n'était ni un noyau de « signifié » ni une « structure linguistique » profonde, mais plutôt le texte traduit lui-même. (Gentzler, 2010 : 85-87)

L'un des objectifs des Translation Studies était de formuler une théorie générale de la traduction, comme l'a écrit André Lefevere en 1978 (dans son étude *Translation Studies: The Goal of the Discipline*, in J. S. Holmes, J. Lambert, R. Van den Broeck (éds.), *Literature and Translation: New Perspectives in Literary Studies with a Basic Bibliography of Books on Translation Studies*, Louvain) :

« L'objectif de la discipline [Translation Studies] consiste en l'élaboration d'une théorie générale qui puisse servir comme directive pour la production des traductions. ... La théorie sera dynamique ... et elle pourra aider la formulation de la théorie littéraire et linguistique ; les traductions effectuées selon les directives tirées provisoirement de la théorie pourront influencer le développement de la culture qui les reçoit. » (Gentzler, 2010 : 87)

Au lieu d'appliquer à la traduction les théories déjà existantes appartenant à la littérature et à la linguistique, Lefevere et ses collègues hollandais/ flamands proposent que les chercheurs de la nouvelle discipline s'occupent surtout des aspects spécifiques de la traduction, et qu'ils appliquent ensuite à la théorie littéraire et linguistique ce qu'ils ont découvert. Par conséquent, ils restent très ouverts à de nouvelles approches et méthodes.

Les objets des études sont les textes traduits eux-mêmes, qui par définition sont sujets aux manipulations au niveau théorique et aux normes artistiques prédominantes ; mais en même temps, comme le suggère Lefevere, les traductions peuvent à leur tour influencer les normes mêmes qui les forment. Le texte est donc considéré soit comme produit soit comme producteur. Le rôle de médiation assumé par la traduction est plus qu'un transfert synchronique du signifié entre les cultures ; il s'agit aussi d'une médiation diachronique entre traditions historiques multiples. Le travail des chercheurs flamands et hollandais introduit plusieurs problèmes concernant la théorie littéraire, dont l'interdépendance culturelle des systèmes littéraires et la nature intertextuelle non seulement de la traduction, mais de tous les textes. (Gentzler, 2010 : 88-89)

Les racines de la première phase des Translation Studies se situent dans le formalisme russe et dans le structuralisme fonctionnaliste du Cercle linguistique de Prague (1926-1948). Parmi les précurseurs de la génération des chercheurs hollandais et flamands des années 1970 et 1980 appartiennent aussi les traducteurs, chercheurs littéraires et linguistes tchécoslovaques (Jiří Levý, František Miko et Anton Popovič). Il y avait des contacts personnels entre les traductologues tchécoslovaques et leurs collègues hollandais au tournant des années 1960 et 1970. James Holmes et Frans de Haan, deux chercheurs des Pays-Bas, ont par exemple participé en mai 1968 au colloque « Translation as Art », « Překlad jako umění » qui eut lieu à Bratislava, et ont coédités, avec Anton Popovič, les Actes intitulées *The Nature of Translation. Essays on the Theory and Practice of Literary Translation* (The Hague – Paris, 1970), mais ensuite, les contacts furent interrompus, suite aux événements politiques en Tchécoslovaquie. (Gentzler, 2010 : 89, Gromová, Rakšányiová, 2005 : 62-63)

Les formalistes russes (dont l'oeuvre fut connue des traductologues tchécoslovaques) ont cherché à définir ce qu'ils appelaient la « littérarité » (le caractère littéraire d'une oeuvre). Ils ont évité les argumentations fondées sur la structure profonde, et ont examiné par contre les textes réels et les caractéristiques spécifiques de ceux-ci, orientation qu'ils partageaient avec les représentants des Translation Studies qui se distancaient des théories telles que celle de Chomsky ou Nida, concentrés sur les composantes génératives de la structure profonde plutôt que sur les caractéristiques de la structure superficielle réelle. Les formalistes russes voulaient préciser ce qui différencie les textes littéraires des autres textes ; ils étudiaient ce qui rend les textes littéraires nouveaux, créatifs, novateurs par rapports aux autres textes. Ils étudièrent les textes de manières synchronique et diachronique et cherchèrent à comprendre comment ces textes étaient liés à une tradition littéraire déterminante. Leur analyse formelle comprenait les facteurs internes et externes pour préciser la contribution d'un texte particulier à une tradition

littéraire donnée en évolution, et pour mesurer sa distance de cette tradition littéraire. (Gentzler, 2010 : 90)

Les chercheurs des Translation Studies montrent l'effet diachronique des textes traduits sur les deux traditions littéraires : celle de la culture de départ et celle de la culture d'arrivée. Ils adoptent un autre concept du formalisme russe, celui de *ostranenje*, ce qui est un néologisme pouvant être traduit en français par *étrangéisation*, ou *défamiliarisation*, qui permet de rendre compte des aspects anti-conventionnels, particuliers, étrangers et bizarres des textes littéraires. De même, les chercheurs des Translation Studies refusaient de se concentrer uniquement sur le signifié dans la détermination du contenu du texte original, ainsi que de simplifier le texte pour en faciliter la consommation dans la culture réceptrice. Ils exigeaient que l'oeuvre traduite conserve les éléments étrangéissants de l'original ; s'il n'est pas possible d'exprimer ceux-ci tels quels dans la langue d'arrivée, le traducteur doit en trouver des nouveaux. (Gentzler, 2010 : 91)

Le groupe susmentionné de traductologues tchécoslovaques, composé de Jiří Levý et des Slovaques Anton Popovič et František Miko, était en partie inspiré des idées du formalisme russe, mais a évolué par rapport à ce dernier. Les chercheurs tchécoslovaques se sont distanciés du concept de la littérature comprise comme un ensemble d'oeuvres littéraires autonomes, isolées du reste de la réalité. (Gentzler, 2010 : 92)

Jiří Levý (1926-1967) se consacrait à des recherches très élaborées sur l'histoire des méthodes tchèques de la traduction, notamment de la traduction littéraire (voir sa thèse de doctorat *České theorie překladau*, 1957, SNKLU ; 2^e éd. 1996, Ivo Železný) ; l'oeuvre comprend les réflexions de traducteurs tchèques - y compris les réflexions de Jiří Levý lui-même-, sur la traduction, ses méthodes et ses normes, à partir du XV^e siècle jusqu'en 1945. À côté de cette oeuvre diachronique, Levý développait aussi des études théoriques dans le domaine de la traductologie synchronique. Le centre de son intérêt fut constitué par la traduction de la poésie, la versologie comparée, mais aussi l'histoire littéraire anglophone. Il était inspiré par la linguistique et la théorie littéraire structurale et fonctionnaliste (des travaux du Cercle linguistique de Prague, dont les textes du linguiste d'origine russe Roman Jakobson, et du théoricien littéraire et professeur de l'esthétique Jan Mukařovský) d'un côté, et par la théorie structurale de la littérature, notamment par les travaux des formalistes russes (Propp, Tynianov), de l'autre. Il était influencé par différentes théories qui se développaient dans les années soixante (la théorie du jeu, la théorie de la communication), à l'époque où Jiří Levý rédigeait son oeuvre la plus connue, *Umění překladau*, (1963, rééditée en 1983, 1998 et 2012). C'est aussi pratiquement la seule oeuvre de Levý connue à l'étranger, grâce à la traduction allemande, *Die literarische Übersetzung* (Frankfurt a. M., 1969), qui suivit de près la publication tchèque. Levý était

connu à l'étranger aussi grâce à l'article, si souvent cité par les théoriciens du monde anglophone, *Translation as a Decision Process*, publié dans le recueil *To Honor Roman Jakobson: Essays on the Occasion of his Seventieth Birthday*, La Haye, Pays Bas, en 1966.

C'est surtout le texte de Levý *Umění překladau* [*L'art de la traduction*] qui est devenu fondamental pour le développement des Translation Studies parce qu'il étudie l'oeuvre littéraire comme une structure organisée ayant le potentiel de provoquer l'effet artistique. Levý applique les méthodes statistiques sur l'étude objective et descriptive des traductions concrètes, il développe aussi la théorie de communication et la théorie du jeu qu'il applique sur la traduction littéraire. Levý part aussi des distinctions linguistiques entre les types de traduction que Roman Jakobson exposa dans son oeuvre *On Linguistic Aspects of Translation* (1959).

Les structuralistes pragois envisageaient les textes insérés dans les systèmes sémiotiques et la langue comme un code ou complexe d'éléments linguistiques qui se combinent selon certaines règles. Chaque mot se trouve en relation avec d'autres segments du même texte (relation synchronique) et avec d'autres mots se trouvant dans les textes appartenant à la tradition littéraire (relation diachronique). (Gentzler, 2010 : 92)

Dans le modèle de Jiří Levý, c'est la conservation de la qualité littéraire de l'oeuvre d'art qui est de première importance. Pour assurer le transfert de la « littérarité » de l'oeuvre, Levý met en relief l'aspect communicatif particulier des caractéristiques formelles spécifiques du style de l'auteur original qui donnent à l'oeuvre d'art son caractère littéraire particulier. Selon Jiří Levý, on peut spécifier logiquement les aspects qui font d'un texte une oeuvre d'art. Il conçoit une oeuvre d'art comme faisant partie intégrante du système culturel et social et envisage donc l'oeuvre dans son rapport avec les récepteurs. Levý s'appuie dans cet aspect de sa théorie sur l'oeuvre d'un autre fondateur du Cercle linguistique de Prague, Vilém Mathesius, qui avait postulé déjà en 1913 que l'objectif fondamental de la traduction littéraire était de rejoindre, avec les mêmes moyens linguistiques ou avec les moyens diverses, le même effet artistique que l'original. La traduction de la poésie démontre que la correspondance d'effet artistique est plus importante que l'emploi des mêmes moyens stylistiques. Levý se concentre sur le style, les caractéristiques littéraires spécifiques du texte, qui le rendent littéraire. (Gentzler, 2010 : 93) Si une caractéristique expressive ne fonctionne pas dans la culture d'arrivée, le traducteur doit la remplacer ou même inventer une autre afin que la qualité littéraire globale soit maintenue. (Gentzler, 2010 : 98)

L'article de Jiří Levý *Translation as a Decision Process* (1967) a beaucoup influencé James Holmes qui dit que la traduction suppose l'établissement d'une hiérarchie de correspondances dépendant de certains choix initiaux qui, à leur tour, influencent les

choix (et changements) successifs. Certains choix faits au début limitent et déterminent le type de correspondances disponibles pendant la traduction du reste du texte : p. ex. si le traducteur préfère la qualité expressive au message original, la rime ou le mètre au vers libre, la fonction conative au contenu sémantique, ces choix déterminent des possibilités des choix ultérieures. (Gentzler, 2010 : 108)

František Miko est auteur de *La théorie de l'expression et la traduction* (1970). Il retient que les nuances fines de l'expression sont la clé qui permet de déterminer les qualités artistiques globales de l'oeuvre. De même Anton Popovič croit que l'élément essentiel qui permet de saisir le moyen esthétique principal d'une traduction réside en l'analyse des changements concernant ces nuances. Chez Popovič, les différences sont aussi importantes que les équivalences. Il commence l'élaboration d'une théorie de la traduction par le travail comparatif, qui consiste à trouver les analogies et les différences entre la traduction et l'original. Il explique quel rapport il y a entre les deux ; il accepte le fait que les pertes, les acquis et les modifications font partie intégrante du processus de la traduction. Les transpositions sont, selon Popovič, un indice du caractère esthétique de l'original (elles ne sont pas dues à l'inadéquation de la traduction, comme le pensaient certains critiques de la traduction de l'époque). Dans son essai *The Concept «Shift of Expression» in Translation Analysis* (1970), il met l'accent sur l'importance des transpositions, du choix des moyens esthétiques et sur l'analyse des aspects sémantiques de l'oeuvre. Il se rend compte que le rapport entre la traduction et l'original n'est pas fondé uniquement sur l'identité, mais aussi bien sur la différence qui est due aux changements nécessaires survenus lors de la traduction.

Grâce à la théorie de Popovič, le critique littéraire de la traduction peut expliquer les traces que les transpositions ont laissées dans l'oeuvre traduite, par les normes culturelles de la culture cible qui orientent le texte (voir ensuite Gideon Toury, qui développe la problématique de l'influence des normes sur l'activité de la traduction). Au lieu de proposer l'unité stylistique avec l'original comme l'objectif ultime de la traduction, Popovič accepte l'impossibilité d'obtenir un texte équivalent et propose une théorie qui soit capable d'expliquer plutôt que de critiquer l'absence d'identité. (Gentzler, 2010 : 96-99)

James Holmes, poète et traducteur américain qui enseignait au début des années 1970 à l'Université d'Amsterdam au Pays-Bas, s'intéresse au rapport entre la traduction et d'autres systèmes de signification, ce qui a des répercussions sur sa méthodologie. Sa description de textes traduits commence par l'illustration de différentes méthodologies de traductions et de leur évolution dans différentes étapes de l'histoire. Holmes définit quatre types de traduction, ayant chacun un rapport différent avec l'original et appartenant à des traditions théoriques différentes :

Le premier type maintient le plus possible la forme de l'original, l'exemple en peut être hexamètre d'Homère en anglais.

Le deuxième type tente de trouver la fonction parallèle à l'intérieur de la tradition de la langue d'arrivée, en créant des formes analogues censées produire des effets similaires, comme p. ex. la traduction d'Homère en vers libres par Robert Fitzgerald.

Le troisième type prend le signifié original et le développe dans une forme propre à la langue d'arrivée.

Le quatrième type inclut ce que Holmes définit comme « formes déviantes » qui ne sont pas dérivées d'un poème original, mais maintiennent avec lui une similarité minimale.

Holmes ne donne préférence à aucun des quatre types de traduction (qui se réfère en fait uniquement à la traduction poétique) ; il affirme que chacun, une fois choisi par le traducteur, ouvre une série déterminée de possibilités et en même temps en exclut d'autres. (Voir sur ce point les idées de Jiří Levý qui ont influencé sans aucun doute la réflexion de James Holmes).

André Lefevere dans son oeuvre *Seven Strategies and a Blueprint* (1975) révèle une approche analogue à celle de Holmes. Il tente d'adopter une méthode plus empirique et objective; il prend le texte de départ et décrit sept types diverses de traduction (poétique), qui sont à la base de méthodologies distinctes qui tendent à orienter le processus de traduction. Chaque méthode offre certaines possibilités et en exclut d'autres.

La traduction phonémique est utile pour la reproduction de l'onomatopée, mais son côté négatif est qu'elle détruit souvent le signifié.

La traduction littérale peut transférer le sens sémantique, mais souvent, elle introduit clandestinement les explications et sacrifie la valeur littéraire du texte.

La traduction métrique a l'avantage de conserver le mètre, mais détruit souvent le sens et la syntaxe.

La traduction en prose évite de détruire le sens, mais la prose enlève souvent au texte la résonance poétique.

La traduction en rime enduit souvent beaucoup de limitations, parce que les paroles prennent souvent un sens différent de celui qui a été prévu, et le résultat est parfois ennuyant ou pédant.

La traduction en vers libre atteint une plus grande précision, avec un degré élevé de littérarité, mais elle oblige aussi à des amplifications, réductions.

L'interprétation (comprenant aussi les versions et imitations) est le dernier type défini par Lefevere, interprète le sujet et rend ainsi la réception du texte plus facile. (Gentzler, 2010 : 104-106)

Les théoriciens de la première génération des Translation Studies proposent une théorie de la traduction qui soit objective et fondée sur l'étude descriptive des textes concrets (textes de départ et textes d'arrivée), et qui permette non seulement de décrire la traduction comme résultat, mais notamment la traduction comme processus. Ils aspirent à décrire le processus de la traduction et les différentes stratégies que peut prendre le traducteur durant l'action de la traduction. Ils veulent rester objectifs, c'est-à-dire ne donner la priorité à aucune des stratégies qu'ils ont repérées et décrites grâce au corpus étudié de textes.

B.IV. La théorie interprétative

La théorie du sens ou la théorie interprétative de la traduction est due aux chercheurs de l'ESIT (École supérieure d'interprète et de traducteurs, Paris, fondée en 1957). C'est autour de cette École (aujourd'hui Sorbonne Nouvelle, Université de Paris III) que la théorie interprétative commence à se développer à la fin des années soixante-dix (1970). C'est pourquoi on appelle aussi parfois cette théorie École de Paris. On doit cette théorie essentiellement à Danica Seleskovitch (1921-2001) et à Marianne Lederer, mais elle compte aujourd'hui de nombreux adeptes et promoteurs en particulier dans le monde francophone. Parmi les représentants les plus connus de cette théorie appartiennent Danica Seleskovitch (de nationalité française), Marianne Lederer et Jean Delisle (chercheurs canadiens) et la chercheuse espagnole Amparo Hurtado. (Moya, 2010 : 69)

D'un point de vue, il s'agit d'un prolongement de la théorie linguistique de la traduction, quoique la théorie interprétative se distingue de la théorie linguistique en plusieurs points : la théorie interprétative de la traduction ne se base pas sur la comparaison des langues (systèmes linguistiques) et elle ne prend pas pour unités de traduction les phrases (comme le faisaient les linguistes comparatistes) ; par contre, la théorie interprétative de la traduction insiste sur la traduction contextuelle, mettant en relief l'analyse du sens tel qu'il apparaît dans le discours (Delisle, 1984 : 50).

Les chercheurs de cette École se rendent compte que le phénomène de la traduction dépasse le cadre de la linguistique (notamment de la linguistique d'orientation formelle comme le structuralisme, la grammaire générative, etc.). Il y a des facteurs non-linguistiques qui influencent la traduction. Les chercheurs de la théorie interprétative se tournent vers la linguistique textuelle ou, comme ils l'appellent, la textologie (notamment Jean Delisle).

À l'origine de cette théorie se trouve la pratique professionnelle de Danica Seleskovitch, qui s'est appuyée sur son expérience en tant qu'interprète de conférence pour mettre

au point un modèle de traduction en trois temps : interprétation, déverbalisation, réexpression.

Ce modèle emprunte ses postulats théoriques aussi bien à la psychologie qu'aux sciences cognitives de son époque, avec un intérêt particulier pour le processus mental de la traduction.

La préoccupation centrale de la théorie interprétative est la question du «sens». Celui-ci est de nature non verbale parce qu'il concerne aussi bien ce que le locuteur a dit (l'explicite) que ce qu'il a tu (l'implicite). Pour saisir ce «sens», le traducteur doit posséder un «bagage cognitif» qui englobe la connaissance du monde, la saisie du contexte et la compréhension du vouloir-dire de l'auteur. À défaut de posséder ce bagage, le traducteur sera confronté au problème de l'ambiguïté et de la multiplicité des interprétations, ce qui risque de paralyser son élan de traduction. (Guidère, 2010 : 69-71)

Danica Seleskovitch développe le modèle du processus de la traduction en trois étapes :

1) La *compréhension* - comprendre un texte signifie saisir à la fois sa composante linguistique (signes graphiques) et extralinguistique. Le sens du texte est basé sur les compléments cognitifs de chaque lecteur particulier : il est clair que le sens dépend en grande partie de l'expérience individuelle du lecteur, de ses connaissances encyclopédiques, de son bagage culturel, bref, de sa compétence interprétative. La subjectivité dans l'interprétation du sens a ses limites, non seulement en ce qui concerne les textes pragmatiques, mais aussi les textes littéraires. (Moya, 2010 : 76-78)

2) La *déverbalisation* consiste en une isolation mentale des idées ou des concepts impliqués dans un énoncé. Si le traducteur ne déverbalise pas les paroles de l'original, il tombe dans la traduction littérale (en transcodage) et rédige un texte final qui ne dit rien ou presque rien à ses nouveaux destinataires, surtout s'il s'agit d'une traduction entre deux langues très proches où le danger des interférences est le plus grand. Durant l'étape de la déverbalisation, le sens reste dans la conscience du traducteur, tandis que les signes (mots, phrases) de l'original doivent être oubliés ; cela est relativement facile pendant l'interprétation, qu'elle soit consécutive ou simultanée, parce que les sons du discours oral apparaissent et disparaissent, mais cela devient très difficile à être appliqué dans la traduction écrite où le texte est toujours présent. (Moya, 2010 : 78-79)

3) La *reformulation / reverbalisation* du sens dans une autre langue consiste en choix, de la part du traducteur, des moyens expressifs multiples que lui offre la langue cible. Le traducteur procède par associations successives d'idées, même si cette succession d'idées peut ne pas être linéaire, et doit avoir recours à l'analogie. (Delisle, 1984) La capacité associative, déductive du traducteur, sa créativité, son intuition, son imagination sont très importants notamment pendant cette étape du processus de la traduction. (Moya, 2010 : 79-80)

Dans la lignée de Seleskovitch, Jean Delisle (1980) a formulé une autre version plus didactique de la théorie interprétative de la traduction, en ayant recours à l'analyse du discours et à la linguistique textuelle. Il a étudié en particulier l'étape de conceptualisation dans le processus de transfert inter-linguistique. Pour lui, le processus de traduction se déploie en trois phases. Il a concentré en deux phases les trois étapes de Seleskovitch, la *compréhension* (1+2) et la *reformulation* (3), mais a ajouté une quatrième étape, celle de 4) l'*analyse justificative* dont l'objectif est de vérifier l'exactitude de la traduction réalisée.

D'abord, il place la phase de *compréhension* (1+2) qui consiste à décoder le texte source en analysant les relations sémantiques entre les mots et en déterminant le contenu conceptuel par le biais du contexte.

Ensuite, la phase de *reformulation* (3), qui implique la reverbalisation des concepts du texte source dans une autre langue, en ayant recours au raisonnement et aux associations d'idées.

Enfin, la phase d'*analyse justificative (vérification)* (4), qui vise à valider les choix faits par le traducteur en procédant à une analyse qualitative des équivalents, à la manière d'une rétro-traduction. (Moya, 2010 : 80)

Approche de la linguistique textuelle (ou l'approche basée sur l'analyse du discours) :

Jean Delisle, dans son oeuvre *L'analyse du discours comme méthode de traduction : initiation à la traduction française de textes pragmatiques anglais : théorie et pratique*, Éditions de l'Université d'Ottawa (1984) a proposé une méthode de traduction fondée sur l'analyse du discours, mais il s'est intéressé uniquement aux « textes pragmatiques » qu'il définit comme les textes non-littéraires : le texte pragmatique est plus dénotatif que connotatif, renvoie à une réalité plus ou moins objective, se prête généralement à une seule interprétation possible du sens, est souvent rédigé dans une langue codifiée, est d'une utilité pratique immédiate, et est plus ou moins didactique (Moya, 2010 : 75).

À travers l'analyse du discours, Delisle vise l'autonomisation de la traduction et l'institution d'une théorie « textologique » centrée sur la dynamique traductionnelle, donc sur l'analyse du « processus cognitif de l'opération traduisante ».

Du point de vue traductologique, l'analyse du discours permet en effet de se focaliser sur le « sens » en abordant deux niveaux principaux : le niveau du *genre* (cadre d'expression linguistique et littéraire propre à une langue, p. ex. le genre lettre de motivation, roman policier, etc.), et le niveau du *texte* (des unités rhétoriques composées de séquences reliées et complémentaires : phrases, paragraphes).

C'est d'autant plus important qu'il existe des phénomènes textuels tels que l'intertextualité qui concerne les liens implicites ou explicites entre les textes, tels que

la reprise, la parodie, le pastiche ou la citation. Le traducteur doit savoir reconnaître ces liens afin de ne pas traduire prosaïquement par exemple un vers célèbre de poésie.

Il est aussi important que le traducteur ait une sensibilité sociolinguistique, en particulier en ce qui concerne les formules de politesse selon les contextes et selon les cultures.

Dans les domaines de spécialité, l'analyse du discours sert à montrer le marquage culturel de la terminologie. Aussi les métaphores apparaissent comme des marqueurs de visions culturelles différentes par excellence. (Guidère, 2010 : 69-71)

Il y a, à notre avis, des liens incontestables entre la théorie interprétative, qui se veut anti-linguistique, et les théories linguistiques de la traduction, notamment la linguistique textuelle, l'analyse du discours, la pragmatolinguistique et la sociolinguistique.

Dans *La Traduction aujourd'hui* (1994), Marianne Lederer résume ainsi les principaux acquis de la théorie interprétative de la traduction : « la théorie interprétative ... a établi que le processus de traduction consistait à comprendre le texte original, à déverbaliser sa forme linguistique et à exprimer dans une autre langue les idées comprises et les sentiments ressentis. » (Guidère, 2010 : 70)

L'originalité de la théorie interprétative réside principalement dans la seconde phase, celle de *déverbalisation* : c'est l'acte essentiel à la saisie du sens, par lequel le traducteur transcende le niveau des mots pour s'approprier le sens d'un texte, qu'il devra ensuite reverbaler dans la langue cible, en tenant compte des conditionnements du récepteur (langue, culture, etc.).

Ce modèle remet en cause les approches traditionnelles fondées sur la distinction d'une étape de *compréhension* dans la langue source, à laquelle succède une étape d'*expression* dans la langue cible. (Guidère, 2010 : 70)

Interpréter le sens d'un texte exige de préciser le niveau auquel on se situe : « Il faut faire le partage entre la langue, sa mise en phrases, et le texte ; car si l'on peut « traduire » à chacun de ces niveaux, l'opération de traduction n'est pas la même selon que l'on traduit des mots, des phrases ou des textes » (Lederer, 1994 : 13).

Cette distinction entre mots, phrases et textes, amène l'École de Paris à distinguer deux types de traduction, la *traduction linguistique* (traduction de mots et de phrases hors contexte), et la *traduction interprétative*, (traduction des textes ou traduction tout court). Pour Marianne Lederer, la véritable traduction n'est concevable que par rapport aux textes, c'est-à-dire dans le cadre d'un discours et en fonction d'un contexte : « La traduction interprétative est une traduction par équivalences, la traduction linguistique est une traduction par correspondances. La différence essentielle entre équivalences et correspondances est que les premières s'établissent entre textes, les secondes entre des éléments linguistiques » (Lederer, 1994 : 51, cité d'après Guidère, 2010 : 70).

Résumé des idées de l'ESIT:

- 1) La traduction doit refléter le vouloir-dire de l'auteur.
- 2) La traduction doit le faire de manière idiomatique.
- 3) La traduction doit produire sur ses lecteurs le même effet qu'a produit un jour le texte original sur les siens.

Or, pour les textes littéraires, le point 3) n'est pas toujours réalisable, cela supposerait que la compréhension et les sentiments soient ahistoriques.

Quant au point 2), les traducteurs optent souvent non pour l'acceptabilité du texte (sa conformité avec les règles de la langue cible), mais pour l'adéquation à l'original (cela concerne les textes littéraires mais aussi parfois les textes pragmatiques). (Moya, 2010 : 70-75, 85)

Approche critique:

L'utilité pratique de la théorie interprétative est incontestable en ce qui concerne notamment la didactique de l'interprétation (consécutive et simultanée). Cette théorie s'avère également applicable dans la traduction des textes pragmatiques, c'est-à-dire des textes dont la fonction dominante n'est pas la fonction esthétique. Par contre, en ce qui concerne les textes littéraires (avec la fonction esthétique dominante), l'application de cette théorie est plus problématique. Peter Newmark critique cette théorie, et plus concrètement Danica Seleskovitch, pour deux raisons :

- 1) traduire le sens, en oubliant avant les paroles, cela signifie simplifier trop les choses et passer par-dessus plusieurs détails et sèmes.
- 2) préférer les expressions idiomatiques, les locutions figées, les clichés, les phrases toutes faites qui ne figurent pas dans l'original, cela signifie déformer les nuances du signifié. (Moya, 2010 : 81)

Utilité de la distinction terminologique :

La distinction terminologique de la théorie du sens de l'ESIT entre *la signification* et *le sens* appartient également parmi les apports incontestables de cette école traductologique.

a) *La signification* appartient au niveau de la *langue* et dans le domaine de la traduction, c'est le *transcodage* qui y correspond. Le *transcodage* est donc une sorte de « traduction » au niveau des unités isolées de langue (le *transcodage* = l'*équivalence linguistique*). Le *transcodage* est utilisé pour la traduction de chiffres, noms propres, et beaucoup de termes scientifiques monosémiques ; il s'agit d'une « traduction » sans interprétation préalable du sens (= le *report* selon Jean Delisle, 1993, *La traduction raisonnée*).

b) Par contre, le *sens* appartient au niveau de la *parole* et c'est à ce niveau que se situe dans la plupart des cas la véritable traduction (la *traduction interprétative*). C'est la

traduction précédée de l'étape de l'interprétation de sens. Cette traduction s'applique à la plupart de mots, syntagmes, propositions, phrases en contexte (la traduction proprement dite = l'*équivalence contextuelle*).

Les mots clés de la théorie interprétative sont le sens, le discours, le message, l'information, la communication authentique.

À un sens dans une langue (ou plutôt à une acception d'un mot), plusieurs sens peuvent correspondre dans l'autre langue ; c'est pourquoi il faut toujours interpréter le sens du mot dans le contexte pour bien traduire la phrase et le texte. Parfois, il peut cependant arriver que le résultat du *transcodage* (l'équivalent trouvé dans le dictionnaire) et de la *traduction* (interprétation en contexte) coïncident ; il s'agit dans ces cas de la traduction mot à mot dont le traducteur « interprétatif » se servira rarement (ou presque jamais, selon l'ESIT).

En somme, la théorie interprétative de la traduction est cibliste en ce sens qu'elle accorde une attention particulière au lecteur cible, à l'intelligibilité de la traduction produite et à son acceptabilité dans la culture d'accueil. (Guidère, 2010 : 71, Moya, 2010 : 70-71)

B.V. La théorie du jeu

La théorie du jeu a été mise au point par le mathématicien John von Neumann pour décrire les relations d'intérêt conflictuelles qui ont un fondement rationnel. L'idée est de trouver la meilleure stratégie d'action dans une situation donnée, afin d'optimiser les gains et de minimiser les pertes : c'est la « stratégie minimax ». Cette théorie a été successivement appliquée à divers champs d'activité humaine, dont l'activité de traduction.

C'est l'idée d'optimisation qui a retenu l'attention des traductologues : comment aider le traducteur à optimiser le processus de décision sans perdre trop de temps ? Jiří Levý (1967) estime que la théorie du jeu peut y contribuer : «La théorie de la traduction a tendance à être normative : elle vise à apprendre aux traducteurs les solutions optimales. Mais le travail effectif du traducteur est pragmatique. Le traducteur a recours à la solution qui offre le maximum d'effet pour un minimum d'effort déployé. Le traducteur recourt intuitivement à la stratégie minimax. » (Guidère, 2010 : 74)

Dinda L. Gorlée (*1943) adopte la même approche mais en partant des postulats théoriques différents. S'inspirant de la notion de jeu de langage élaborée par Ludwig

Wittgenstein dans son *Tractatus Logico-Philosophicus*, elle entreprend l'étude de ce qu'elle appelle le « jeu de la traduction ». La traduction est comparée à un puzzle puis à un jeu d'échecs : « Le jeu de la traduction est un jeu de décision personnelle fondé sur des choix rationnels et réglés entre des solutions alternatives » (Gorlée, 1993). La comparaison avec le jeu se justifie, selon Gorlée, par le fait qu'un jeu a toujours pour but de trouver la solution la plus adéquate en fonction de règles instituées pour le jeu en question. Ce rapprochement permet de mettre en lumière la dimension générique de la traduction. Comme le jeu, la traduction présente une part d'imprécision qui possède à la fois des avantages et des inconvénients. Par exemple, l'analogie avec le jeu d'échecs permet de mettre en parallèle les règles qui le régissent avec celles qui déterminent le langage. Mais en traduction, il ne s'agit pas de *gagner* ni de *perdre* au jeu, mais de *réussir* ou *d'échouer* à trouver la solution optimale.

La théorie du jeu ne prend pas en considération les facteurs émotionnels, psychologiques et idéologiques qui peuvent influencer le processus de traduction. Elle ne prend pas non plus en compte les lacunes de formation du traducteur. Il s'agit d'une approche formelle et idéalisée de la traduction qui ne tient pas compte des contraintes de la réalité professionnelle. Ce qui rend également problématique l'application de la théorie du jeu à la traduction, c'est l'absence de la dimension ludique dans la traduction.

Mathieu Guidère estime que si l'objectif de la traduction selon la théorie du jeu est de rechercher systématiquement la solution optimale, il est plus pertinent de restreindre cette approche à la traduction pragmatique (soit de textes informatifs, scientifiques ou techniques). (Guidère, 2010 : 74-75)

Jiří Levý : « Translation as a Decision Process » (1967)

(Les pages suivantes sont basées sur l'article de Jiří Levý, « Translation as a Decision Process », publié originellement dans *To Honor Roman Jakobson : Essays on the Occasion of his Seventeenth Birthday*, 11 October 1966, vol. 3, II, Hague, 1967, pp. 1171-1182. Nous nous servons ici de la traduction italienne par Stefano Traini, *La traduzione come processo decisionale*, publiée dans l'anthologie des textes traductologiques contemporains, éditée par Siri Nergaard: *Teorie contemporanee della traduzione*. Strumenti Bompiani, Milano, 1995, pp. 63-83. C'est nous qui traduisons en français. Les explications ajoutées ou les passages omis par nous sont indiqués entre les crochets.)

« 1. D'un point de vue téléologique, la traduction est un processus de communication : l'objectif de l'acte de traduire est de communiquer la connaissance de l'original au lecteur étranger. Du point de vue pratique du traducteur, à chaque moment de son travail [...], l'activité de traduction est un processus décisionnel : une série d'un certain nombre

de situations consécutives – de coups, comme dans un jeu –, de situations qui imposent au traducteur la nécessité de choisir entre un certain nombre d’alternatives [...].

Un exemple banal montrera les éléments de base d’un problème décisionnel. Supposons qu’un traducteur anglais devra rendre le titre de la comédie *Der gute Mensch von Sezuan* de Bertold Brecht. Il doit décider entre deux possibilités :

Der gute Mensch von Sezuan

The Good Man of Sechuan

(*Le bon homme de Sichuan*)

The Good Woman of Sechuan

(*La bonne femme de Sichuan*)

Les éléments de base du problème décisionnel sont les suivants :

La SITUATION (donc une abstraction de la réalité qui, dans une théorie formalisée, serait exprimée à travers un modèle) : en anglais, il n’y a pas de terme qui soit équivalent quant au sens et quant à la valeur stylistique au mot allemand *Mensch* (puisque *person* appartient à un autre niveau stylistique) ; le champ sémantique est couvert par deux mots : *man* (*homme*) et *woman* (*femme*).

L’*instruction I* définit la classe des possibilités alternatives : il est nécessaire de trouver un mot anglais qui dénote la classe des êtres dits « homo sapiens ».

Le PARADIGME (donc la classe des solutions possibles ; dans notre cas, le paradigme a deux membres : *man* (*homme*) et *woman* (*femme*)).

L’*instruction II* régit le CHOIX entre les deux alternatives. L’instruction dépend du contexte ; dans notre cas, elle dépend du contexte de la comédie entière (macro-contexte). Les deux alternatives ne sont pas équivalentes ; le choix n’est pas dû au hasard, mais est lié au contexte. Chaque interprétation a la structure de la solution du problème (*problem solving*) : l’interprète doit choisir d’une classe de sens possibles du mot ou de l’idée prédominante, des conceptions différentes du personnage, du style ou de la vision philosophique de l’auteur. Le choix est plus limité (*plus simple*) si le nombre des alternatives possibles est plus petit, ou s’il est réduit par le contexte.

Une fois que le traducteur a décidé au profit d’une des alternatives, il a déjà défini, par son propre choix, le nombre de « coup » suivants : il a prédéterminé ses décisions concernant les questions techniques telles que les formes grammaticales, et aussi certains « problèmes philosophiques » tels que, dans notre exemple, l’interprétation du « héros » de la comédie et le mode complexe de sa représentation. Ce qui vaut dire que le traducteur a construit le contexte par un certain nombre de décisions successives, puisque le processus de traduction a la forme d’un JEU À INFORMATION COMPLÈTE – un jeu dans lequel chaque coup suivant est influencé par la connaissance des décisions précédentes et par la situation qui en a résulté (le jeu aux échecs donc, mais pas le jeu aux

cartes). Choisisant la première ou la seconde alternative, le traducteur a choisi de jouer un des deux jeux possibles. [...]

[...]

L'une des approches possibles à la théorie de la traduction est celle de prendre en considération toutes les décisions successives dépendant du choix donné, et de tracer l'ordre de priorité pour la solution de différents problèmes et le degré d'importance d'éléments divers dans l'oeuvre littéraire observée de ce point de vue.

Les résultats des deux jeux différents (donc des deux séries de décisions résultant des deux interprétations alternatives du titre de la comédie de Brecht) sont deux VARIANTES DE TRADUCTION différentes ; leur distance peut être mesurée à partir du nombre de décisions différentes incorporées au texte.

Nous pouvons aborder le processus de traduction en termes de problèmes décisionnels grâce au simple fait que cela est conforme à l'expérience pratique. En conséquence, il devrait être possible d'appliquer à la traduction les méthodes formels de la THÉORIE DU JEU.

[...]

2. Supposons qu'un traducteur anglais doit rendre le mot allemand « Bursche ». Il peut choisir à partir d'un groupe d'expressions plus ou moins synonymes : « boy », « fellow », « chap », « youngster », « lad », « guy », « lark », etc. Ceci est son paradigme, c.-à-d. la classe des éléments qui satisfont une certaine instruction, qui est dans ce cas sémantique ; « a young man » (« un jeune homme »). Le paradigme est qualifié et circonscrit par cette instruction que nous désignons donc comme une INSTRUCTION DE DÉFINITION (DEFINITIONAL INSTRUCTION). Une instruction de définition donne la forme au paradigme, et le paradigme est constitué par les contenus de son instruction de définition. Un paradigme n'est pourtant pas un ensemble d'éléments complètement équivalents, mais est un ensemble ordonné selon des critères différents (niveaux stylistiques, extensions connotatives du sens, etc.).

Les instructions qui régissent le choix du traducteur des alternatives disponibles peuvent être définies comme des INSTRUCTIONS SÉLECTIVES (SELECTIVE INSTRUCTIONS). Celles-ci peuvent être de toutes sortes (tout comme des instructions de définition) : sémantiques, rythmiques, stylistiques, etc.

Le choix d'une unité lexicale (et aussi des éléments d'ordre plus élevé) est régi par un tel système d'instructions, consciemment ou inconsciemment. Ces instructions sont soit objectives, dépendantes du matériel linguistique, soit subjectives, dépendantes en grande partie de la structure de la mémoire du traducteur, de ses critères esthétiques, etc. Le terme final contenu dans le texte pourrait être analysé à partir du système d'instructions

responsable de son occurrence ; il est possible de reconstruire le modèle de sa genèse, SON MODÈLE GÉNÉRATIF.

L'interprétation du lecteur des signifiés contenus dans le texte prend elle aussi la forme d'une série de « coups » : le choix d'une des interprétations possibles d'une unité sémantique peut être représentée comme une série de décisions qui vont des signifiés plus généraux aux plus spécifiques. Sur cette théorie sémantique peut se baser le RECOGNASCATIVE MODEL, c.-à-d. un modèle formalisé d'interprétation :

		to existe (exister)		
	to move (se mouvoir)		to rest (se reposer)	
to move as a whole	to move in parts	to sit	to stand	to lie
(mouvoir)	(remuer)	(s'asseoir)	(être debout)	(être couché)
to walk	to ride	to drive	to fly	
(marcher)	(monter à cheval)	(conduire)	(voler)	
	to drive (conduire)		to be driven (être conduit)	

Le traducteur, dans son système de décisions, peut faire un pas de plus ou de moins par rapport à ce que l'auteur avait fait dans l'original.

Les décisions du traducteur peuvent être nécessaires ou non-nécessaires, motivés ou immotivés. La décision est motivée si elle est prescrite par le contexte (linguistique ou extralinguistique).

[...]

3. Les modèles d'instructions ou des paradigmes correspondants dépendent de la structure du MATÉRIEL dans lequel ils sont effectués ; [...]. Il est connu que les langues diffèrent dans la densité de la segmentation lexicale d'un champ sémantique donné [...]. Plus ample est la segmentation sémantique de la langue de départ par rapport à celle de la langue d'arrivée, plus grande devient la DISPERSION DES VARIANTES DE TRADUCTION ; le processus de traduction de l'anglais de base (basic english) à l'anglais standard peut être représenté comme suit :

	produce (produire)
make (faire)	manufacture (construire)
	constitute (former)

Au contraire, plus la segmentation lexicale de la langue de départ par rapport à celle de la langue d'arrivée est restreinte, plus la DISPERSION DES VARIANTES DE TRADUCTION est limitée [...].

produce (produire)
 manufacture (construire) make (faire)
 constitute (former)
 [...]

En considérant les constructions sémantiques d'une certaine complexité, par exemple comme les personnages d'une pièce de théâtre, nous avons à faire avec les combinaisons d'un nombre d'instructions, c.-à-d. que nous entrons au champ de la SYNTAXE DES INSTRUCTIONS.

[...]

La traduction étant à la fois une interprétation et une création, les processus décisionnels qui sont opératifs dans son cadre sont de deux types :

1) le choix des éléments du paradigme sémantique du mot (ou d'une construction sémantique plus complexe) du texte de départ, c.-à-d. entre les interprétations possibles du « signifié » du texte ;

2) le choix du paradigme des termes (constructions verbales) du langage d'arrivée qui correspond plus ou moins au « signifié » choisi en 1), c.-à-d. « l'expression du signifié ».

Les processus décisionnels dans la traduction ont la structure d'un système sémiotique, avec son aspect sémantique (ce qui signifie un répertoire d'unités définies par leur relation avec leurs référents), sa syntaxe (c.-à-d. les règles pour combiner ces unités, si nous entendons par « unités » paradigmes ou instructions). Comme tous les processus sémiotiques, la traduction a aussi sa DIMENSION PRAGMATIQUE.

4. La théorie de la traduction tend à être normative, instruisant les traducteurs quant à la solution OPTIMALE ; cependant, le travail réel de traduction est pragmatique ; le traducteur décide pour une des solutions possibles qui promet d'atteindre le maximum d'effet avec le minimum d'effort. Ce qui revient à dire qu'il décide intuitivement pour la soi-disant STRATÉGIE MINIMAX (MINIMAX STRATEGY).

Par exemple, il n'y a aucun doute qu'une traduction qui préserve dans les rimes les voyelles de l'original serait préférable, du moment où les valeurs expressives des voyelles peuvent jouer un rôle important dans l'ensemble du schéma émotionnel de la poésie. Or le prix que le traducteur aurait payé à compliquer sa tâche de cette manière, serait si grand que les traducteurs modernes préfèrent y renoncer. Le même système est adopté, de manière moins évidente, par les traducteurs de la prose : ils sont contents de trouver pour leur phrase une forme qui exprime plus ou moins tous les signifiés nécessaires et toutes les valeurs stylistiques, malgré qu'il soit possible de trouver, au bout de plusieurs heures d'expérimentations et réécritures, une solution meilleure.

Les traducteurs adoptent en général une stratégie pessimiste, et sont soucieux d'accepter seulement les solutions dont la « valeur » [...] ne descende pas au-dessous d'une certaine limite minimale admissible par leurs critères linguistiques et esthétiques.

Puisque l'aspect pragmatique du travail du traducteur est basé sur une stratégie minimax, il devrait être possible d'utiliser les méthodes mathématiques correspondantes pour évaluer et calculer les préférences des traducteurs (c.-à-d. de déterminer les facteurs individuels dont est composé ce qui est d'habitude défini comme méthode des traducteurs).

[...]

Pour le traducteur, le degré d'importance d'un moyen stylistique est une valeur relative, mesurable seulement en rapport aux autres valeurs, dont en premier lieu la valeur assignée à la pureté linguistique.

[...]

Il serait intéressant de poursuivre les recherches sur les problèmes abordés par les traducteurs ; on pourrait tirer profit de l'application des stratégies minimax. [On pourrait notamment se concentrer à chercher des réponses à des questions suivantes :]

1) Quel degré d'utilité est assigné aux différents moyens stylistiques et à leur préservation dans différents genres littéraires (prose, poésie, drame, folklore, littérature pour la jeunesse, etc.) ?

2) Quelle est l'importance relative des critères linguistiques et stylistiques dans différents genres littéraires ?

3) Quelle avait été la composition quantitative présumée du public auquel les traducteurs des époques différentes et de divers types de textes ont adressé leurs traductions ? Avec les traducteurs contemporains, la réception effective de leurs textes pourrait être confrontée avec les résultats des analyses empiriques visant à découvrir les préférences actuelles du public. » (Nergaard, 1995 : 63-83)

Jiří Levý définit la traduction comme une *situation* dans laquelle le traducteur choisit parmi les *instructions*, c'est-à-dire des choix sémantiques et syntaxiques possibles afin d'atteindre la solution optimale. C'est pourquoi il est parfois associé aussi à la théorie du jeu, même si son apport au développement de la théorie traductologique est beaucoup plus grand et il ne serait pas juste de le résumer à sa seule parenté avec la théorie du jeu. Levý peut être également associé aux précurseurs des Translation Studies et des études systémiques des traductions littéraires. En fait, les chercheurs hollandais, belges et britanniques des Translation Studies (des années 1970) étaient en grande partie inspirés par les idées du formalisme russe et du structuralisme fonctionnel pragois dont l'influence se manifeste aussi dans la théorie de la traduction de Levý. La vision systémique du processus de la traduction comme d'un processus décisionnel (où une décision prise au début du texte peut influencer toute une série de décisions ultérieures) apparaît ensuite chez d'autres traductologues de l'école des Translation Studies (J. Holmes, A. Lefevere).

B.VI. La théorie de l'action

La théorie actionnelle de la traduction a été développée en Allemagne dans les années 1980 par Justa Holz-Mänttari. Holz-Mänttari est une traductrice professionnelle, traductologue et formatrice de traducteurs allemande vivant en Finlande, auteur de plusieurs livres théoriques sur la traduction, p. ex. *Translatorisches Handeln: Theorie une Methode* (Helsinki, 1984). La traduction est envisagée, dans le cadre de cette théorie, comme un processus de communication interculturelle visant à produire des textes appropriés à des situations spécifiques et à des contextes professionnels. Elle est considérée comme un simple outil d'interaction entre des experts et des clients (Guidère, 2010 : 71-72).

Pour développer cette conception pragmatique de la traduction, Holz-Mänttari s'est appuyée sur la théorie de l'action et, dans une large mesure, sur la théorie de la communication. Elle a pu ainsi mettre en évidence les difficultés culturelles que le traducteur doit surmonter dans certains contextes professionnels.

L'objectif premier de la théorie actionnelle est de promouvoir une traduction fonctionnelle permettant de réduire les obstacles culturels qui empêchent une communication efficace. Pour y parvenir, Holz-Mänttari (1984) recommande de procéder avant tout à une analyse minimale du texte source qui se limite à *la construction* et *la fonction*. Pour elle, le texte source n'est qu'un outil pour la mise en oeuvre des fonctions de la communication interculturelle. Il n'a pas de valeur intrinsèque et dépend complètement de *l'objectif communicationnel* que se fixe le traducteur. La principale préoccupation du traducteur est le *message* qui doit être transmis au client. Avant de décider de l'équivalence à employer, le traducteur doit évaluer à quel point le thème du message est acceptable dans le contexte culturel cible. (Guidère, 2010 : 71-72)

Ainsi par exemple, la théorie actionnelle de la traduction recommande de remplacer les éléments culturels du texte source par d'autres éléments plus appropriés à la culture cible, même s'ils paraissent éloignés des éléments originaux. L'essentiel est de parvenir au même but recherché dans le cadre de la communication interculturelle. C'est l'action seule qui détermine, en définitive, la nature et les modalités de la traduction.

Le traducteur apparaît comme un chaînon principal qui relie l'émetteur original du message à son récepteur final. Il est l'interlocuteur privilégié du client, envers lequel il a une responsabilité éthique majeure. Holz-Mänttari (1986) explique aussi les qualités professionnelles requises du traducteur et la formation nécessaire pour les développer. (Guidère, 2010 : 71-72)

La théorie actionnelle de la traduction est ainsi un cadre de production des textes professionnels. L'action du traducteur est définie en référence à sa fonction et à son but.

Le texte source est envisagé comme un contenant de composants communicationnels, et le produit final est évalué en référence au critère de la fonctionnalité. Un cahier de charges (*la consigne de la traduction*) définit les spécifications du produit qu'est la traduction finale : il précise le but de la communication, le mode de réalisation, la rémunération prévue, les délais imposés, etc. (Guidère, 2010 : 71-72)

La fonction détermine alors l'ensemble du travail du traducteur qui doit prendre en compte les besoins humains dans la situation de communication visée et les rôles sociaux dans la culture d'arrivée. Holz-Mänttari (1984 : 17) distingue au moins sept rôles en fonction des situations : l'initiateur de la traduction, le commanditaire, le producteur du texte source, le traducteur, l'apporteur du texte cible, le récepteur final, le diffuseur (Guidère, 2010 : 71-72).

Dans la succession de ces rôles, le traducteur est considéré comme un «transmetteur de messages» : il doit produire une communication particulière, à un moment donné et suivant un but précis. Mais il doit aussi agir en tant qu'expert en inter-culturalité en conseillant le client commanditaire et, au besoin, en négociant avec lui le meilleur moyen d'atteindre son but.

Selon Holz-Mänttari, le traducteur doit prendre toutes les mesures qu'il juge utiles pour surmonter les obstacles culturels qui empêchent d'atteindre le but recherché. De plus, il doit négocier avec le commanditaire le moment opportun ainsi que les conditions les plus favorables pour diffuser sa traduction. Bref, le traducteur est responsable du succès comme de l'échec de la communication dans la culture cible (Guidère, 2010 : 71-72).

Cette théorie un peu radicale a été critiquée par plusieurs traductologues, y compris par les tenants de l'approche fonctionnelle comme Christiane Nord (*Text Analysis in Translation*, Amsterdam/ Atlanta, 1991 : 28). Ils lui reprochent notamment de ne pas prendre en compte le fait qu'en réalité, le traducteur ne peut pas toujours décider de tout (il doit prendre de telles décisions qui soient conformes à la loyauté au client). Peter Newmark (*About Translation*, Clevedon, 1991 : 106) a reproché à Holz-Mänttari que son approche était trop orientée vers le business et les relations publiques, alors que ces domaines ne représentent qu'une partie de l'activité de traduction (Guidère, 2010 : 71-72).

Dans sa théorie et méthodologie de « l'action traductionnelle » (« translatorisches Handeln »), présentée pour la première fois en 1981, puis sous une forme détaillée en 1984, Holz-Mänttari évite même d'utiliser le mot traduction au sens strict, ce qui lui permet de s'éloigner des concepts traditionnels et des attentes liées à ce mot. Sa théorie se base sur les principes de la théorie de l'agir (von Wright 1968) ; elle est conçue pour

couvrir toutes les formes de transfert interculturel, y compris celles qui n'impliquent pas l'existence d'un texte, source ou cible. Elle préfère parler de *transmetteurs de messages*, qui consistent en du matériel textuel combiné avec d'autres médias tels que les images, les sons et les gestes (Nord, 2008 : 24-25).

Dans le modèle de Holz-Mänttari, la traduction est définie comme une «action complexe conçue pour réaliser une finalité déterminée». Le terme générique qui décrit ce phénomène est «l'action traductionnelle». La finalité de «l'action traductionnelle» est d'effectuer le transfert des messages à travers les barrières culturelles et langagières, au moyen des *transmetteurs de messages* produits par des *experts*. Les traducteurs sont des *experts* dans la production des *transmetteurs de messages* appropriés dans une *situation de communication interculturelle ou transculturelle*, ou selon la terminologie de Holz-Mänttari, ils sont *experts* dans la *co-opération communicative* : «l'action traductionnelle est le processus de production d'un transmetteur de message d'une certaine sorte, conçue pour être utilisée dans des systèmes d'action supérieurs, afin de co-ordonner la co-opération actionnelle et communicative» (1984 : 17, cité d'après Nord, 2008 : 25).

Holz-Mänttari souligne les aspects actionnels du processus de traduction, par le biais de l'analyse des rôles des participants (l'initiateur, le traducteur, l'utilisateur, le récepteur du message) ainsi que les conditions situationnelles (les aspects temporels et géographiques, le médium) dans lesquelles ont lieu leurs activités. Une des considérations les plus importantes pour Holz-Mänttari est le statut du traducteur. Sa conception de la formation professionnelle valorise le rôle du traducteur qui est considéré en tant qu'expert professionnel.

Dans ses dernières publications, Holz-Mänttari se laisse inspirer de la biocybernétique pour expliquer les conditions qui permettent aux êtres humains de coopérer mutuellement (1988). La capacité de produire des «transmetteurs de messages» est déterminée par les fonctions cérébrales qui doivent être prises en compte dans la formation des «experts en production de textes» (1993). Cette approche peut être considérée comme appartenant également partiellement au domaine de la traductologie cognitive et psycholinguistique (Nord, 2008 : 25).

B.VII. La théorie du skopos et les approches fonctionnalistes

Les approches fonctionnalistes de la traduction - aperçu historique

Les approches fonctionnalistes de la traduction ont une longue tradition. Au cours de l'histoire, on trouve des traducteurs, pour la plupart de la Bible et de textes littéraires, qui ont affirmé que la traduction dépendait ou était en grande partie déterminée par la situation. Pourtant, le concept de bonne traduction était souvent associé à une fidélité mot-à-mot au texte source, bien que le résultat soit souvent différent de cette finalité proclamée théoriquement. Cicéron (106-43 av. J.-C.) explique ainsi le dilemme :

« J'ai en effet traduit, des plus éloquents des Attiques, Eschine et Démosthène, les deux discours les plus célèbres ; et je les ai traduits non en interprète, mais en orateur, avec la même présentation des idées et des figures, en adaptant les mots à notre propre langue. Pour ceux-ci je n'ai pas jugé nécessaire de les rendre mot pour mot, mais j'ai conservé dans son entier le genre des expressions et leur valeur. Je n'ai pas cru en effet que je dusse en rendre au lecteur le nombre, mais en quelque sorte le poids. » (Cicéron, *L'Orateur. Du meilleur genre d'orateur*. Paris, 1964, p. 114, cité d'après Nord, 2008 : 15-16)

Plusieurs traducteurs de la Bible partageaient l'avis que le processus de traduction doit comprendre les deux démarches : la reproduction fidèle des caractéristiques formelles du texte source et l'adéquation aux lecteurs cibles. St Jérôme (347-419) et Martin Luther (1483-1546) estimaient que, pour certains passages de la Bible, le traducteur doit reproduire jusqu'à l'ordre des mots (St Jérôme, *Lettre à Pammachius*) ou s'en tenir à la lettre (Luther, *Épître sur l'Art de Traduire et l'Intercession des Saints*, 1530). Pour d'autres passages, en revanche, il était plus important de rendre le sens (St Jérôme) ou d'adapter le texte aux besoins des lecteurs cibles. (Nord, 2008 : 16)

De même, Eugène A. Nida (*Toward a Science of Translating. With special reference to principles and procedures involved in Bible translating*, Leiden, 1964) fait une distinction, en traduction, entre l'équivalence formelle et l'équivalence dynamique, la première insistant sur une reproduction fidèle des éléments formels du texte source, tandis que la deuxième souligne l'importance de l'équivalence d'effet communicatif extralinguistique : « Une traduction visant l'équivalence dynamique cherchera à créer une expression totalement naturelle, afin de placer le destinataire devant des modes de comportement propres à sa culture ; une telle traduction ne cherche pas à ce que le destinataire comprenne les comportements culturels de la situation source afin de comprendre le message » (Nida, 1964, cité d'après Nord, 2008 : 16).

Dans *A Framework for the Analysis and Evaluation of Theories of Translation* (1976, *Lignes directrices pour l'analyse et l'évaluation des théories de la traduction*), Nida met accent sur la finalité de la traduction, sur les rôles respectifs du traducteur et des destinataires, ainsi que sur les implications culturelles du processus de traduction :

« Dans le cas de différentes traductions d'un même texte, l'adéquation relative de chacune d'elles est toujours fonction de la mesure où chaque traduction arrive à remplir la finalité recherchée. C'est-à-dire que la validité relative de chaque traduction sera jugée selon la capacité des destinataires à réagir au message (pour ce qui est du contenu aussi bien que de la forme), par rapport à : 1. la réaction que l'auteur du texte source voulait que soit la réaction chez les destinataires en langue source ; 2. la réaction réelle de ceux-ci. Il est évident que les réactions ne sauraient jamais être identiques, puisque la communication interlinguale implique toujours des différences de type culturel, notamment des différences entre les systèmes de valeurs, les présupposés conceptuels et les antécédents historiques » (Nida, 1976, cité d'après Nord, 2008 : 16-17).

Dans les années soixante, on a accentué le côté linguistique dans l'approche de Nida, ce qui correspondait à un contexte historique : pendant les années 1950 et 1960, la linguistique représentait la discipline humaniste dominante. Les premières expériences dans le domaine de la traduction automatique s'appuyaient inévitablement sur l'étude contrastive des langues. En même temps, la linguistique structurale, développant l'idée du langage comme code et le concept des universaux du langage, avait encouragé l'illusion que le langage – et la traduction en tant qu'opération linguistique – pourrait constituer l'objet de recherches scientifiques rigoureuses, comme n'importe quel autre objet des sciences. La traduction avait été jusque-là considérée comme un art ou une pratique professionnelle ; dorénavant, elle avait la chance de se voir reconnue comme une science et admise parmi les recherches universitaires sous l'égide de la linguistique appliquée. Rien d'étonnant de voir de nombreuses définitions de la traduction de l'époque souligner cet aspect linguistique :

« La traduction peut se définir comme suit : le remplacement des éléments textuels dans une langue (langue source) par des éléments équivalents dans une autre langue (langue cible) » (Catford, 1965), ou encore : « La traduction consiste à reproduire dans la langue cible l'équivalent naturel le plus proche du message en langue source (Nida et Taber, 1969) » (Nord, 2008 : 18).

Toutes ces approches linguistiques ne voyaient dans la traduction qu'une opération de transcodage. Au début des années 1970, grâce à l'essor d'une vision plus pragmatique, l'attention des traducteurs et traductologues s'est déplacée du mot et de la phrase comme unité de traduction vers le texte. Néanmoins, l'orientation linguistique dominante

persistait encore comme cadre théorique de base au moins pendant une décennie, si ce n'est jusqu'à nos jours (chez certains traductologues et dans certains pays). Par exemple, pour Wolfram Wilss, en 1977 : « La traduction part d'un texte en langue source pour mener à la production d'un texte en langue cible qui en soit l'équivalent le plus proche possible et qui présuppose une compréhension du contenu et du style du texte d'origine » (Wolfram Wills, *Übersetzungswissenschaft. Probleme und Methoden*, Tübingen, 1977 ; Nord, 2008 : 19).

La théorie du skopos

Le mot grec *skopos* signifie la visée, le but ou la finalité (cf. *lo scopo* en italien). Il est employé en traductologie pour désigner la théorie initiée en Allemagne (surtout à l'Université de Heidelberg) par Hans Vermeer à la fin des années 1970. Parmi ses promoteurs, on trouve également Christiane Nord et Margaret Ammann. La théorie du *skopos* s'inscrit dans le même cadre épistémologique que la *théorie actionnelle* de la traduction, et s'intéresse également avant tout aux textes pragmatiques et à leurs *fonctions* dans la culture cible. La traduction est envisagée comme une *activité* humaine particulière, ayant une *finalité* précise et un *produit final* qui lui est spécifique (le *translatum*).

Hans Vermeer est parti en 1978 du postulat que les méthodes et les stratégies de traduction sont déterminées essentiellement par le but ou la finalité (le *skopos*) du texte à traduire. La traduction se fait en fonction du *skopos*. Mais il ne s'agit pas de la fonction assignée par l'auteur du texte source, mais d'une *fonction* (d'où le qualificatif de *fonctionnelle* attribué à cette théorie) prospective rattachée au texte cible et qui dépend du *commanditaire* de la traduction (du *client*). C'est le client qui fixe un but au traducteur en fonction de ses besoins et de sa stratégie de communication. Pourtant, le traducteur doit respecter deux autres règles importantes. D'une part, *la règle de cohérence (intratextuelle)* qui stipule que le texte cible (*translatum*) doit être suffisamment cohérent pour être correctement compris par le public cible, comme une partie de son monde de référence. D'autre part *la règle de fidélité (cohérence intertextuelle)* qui stipule que le texte cible doit maintenir un lien suffisant avec le texte source.

Grâce à l'influence de Katharina Reiss (1984), Vermeer a précisé sa théorie en élargissant son cadre d'étude pour englober des cas spécifiques qui n'étaient pas pris en compte jusque-là.

Il a intégré par exemple la problématique de la typologie textuelle de K. Reiss. Si le traducteur parvient à rattacher le texte source à un type textuel ou à un genre discursif, cela l'aidera à mieux résoudre les problèmes qui se poseront à lui dans le processus

de traduction. Vermeer prend en considération les *types de textes* définis par K. Reiss (*informatifs, expressifs, opérationnels*) pour mieux préciser les fonctions qu'il convient de préserver lors du transfert.

Ainsi, le texte source est conçu comme une *offre d'information* fait par un producteur en langue A à l'attention d'un récepteur de la même culture. La traduction est envisagée comme une *offre secondaire d'information*, censée transmettre plus ou moins la même information à des récepteurs de langue et de culture différentes. La sélection des informations et le but de la communication dépendent des besoins et des attentes des récepteurs cibles.

Le *skopos* du texte (= le but, l'objectif communicationnel ultime que le texte traduit doit atteindre) peut être identique ou différent entre les deux langues concernées : s'il demeure identique, Vermeer et Reiss parlent de *permanence fonctionnelle* ; s'il varie, ils parlent de *variance fonctionnelle*. Dans un cas, le principe de la traduction est la *cohérence intertextuelle*, dans l'autre, l'*adéquation au skopos*.

La nouveauté de l'approche consiste dans le fait qu'elle laisse au traducteur le soin de décider quel statut accorder au texte source. En fonction du *skopos*, l'original peut être un simple point de départ pour une adaptation ou bien un modèle à transposer fidèlement. Cela signifie qu'un même texte peut avoir plusieurs traductions acceptables, chacune répondant à un *skopos* particulier. Le *skopos* est le critère d'évaluation suprême. (Guidère, 2010 : 72-74)

Katharina Reiss et la catégorie fonctionnelle de la critique de traduction

Katharina Reiss a enseigné pendant plus de quarante ans la traduction, tout d'abord à l'Université d'Heidelberg (1944-1970), ensuite à l'Université de Mayence depuis 1971 et parallèlement à l'Université de Würzburg (la philologie romane - l'espagnol), jusqu'à son départ à la retraite en 1988. En 1971, elle était une traductrice expérimentée, ayant traduit plusieurs ouvrages de l'espagnol vers l'allemand, parmi lesquels le célèbre essai de José Ortega y Gasset, *Miseria y esplendor de la traducción* (traduction française de Clara Foz, *La Misère et la splendeur de la traduction*). Elle était bien consciente du fait que le traducteur doit faire face à des situations où l'équivalence n'est pas réalisable et même, dans certains cas, n'est pas souhaitable. C'est à ce moment-là qu'elle élabore un modèle critique de traduction fondé sur la relation fonctionnelle entre les textes source et cible. Son ouvrage *Möglichkeiten und Grenzen der Übersetzungskritik (La Critique des traductions, ses possibilités et ses limites)* peut être considéré comme point de départ d'une nouvelle étape de la recherche universitaire en traduction en Allemagne, malgré qu'au début, sa théorie ait été fondée sur l'équivalence. (Nord, 2008 : 20-21).

Mais l'approche de Reiss prend en compte certaines exceptions au critère d'équivalence. Ces exceptions proviennent de la *consigne de traduction* (Übersetzungsauftrag). Une

telle exception se présente par exemple quand le texte cible vise une autre finalité que le texte original. Ainsi, l'adaptation d'un texte en prose pour le théâtre, ou la traduction mot-à-mot d'un poème en arabe, comme point de départ pour une adaptation par un poète français qui ne connaît pas l'arabe, constituent de telles exceptions à la règle d'équivalence. (Nord, 2008 : 21)

Katharina Reiss affirme que « tous les types de traduction peuvent être justifiés dans des circonstances spécifiques. Une version interlinéaire peut être très utile pour les recherches dans le cadre de la linguistique comparative. Une traduction littérale est un bon outil pour l'apprentissage d'une langue étrangère. La traduction philologique est appropriée si on veut se concentrer sur les différents moyens par lesquels les significations sont exprimées verbalement dans différentes langues. Le changement de fonction d'un texte, en tant qu'élément verbal dans un processus complexe de communication, peut également représenter une solution justifiable. [...] il faut considérer la traduction comme une performance communicationnelle intégrale, qui peut donner, sans l'apport des additions extratextuelles telles que les notes ou les explications, la forme linguistique et la fonction communicative du texte source » (Nord, 2008 : 21-22, c'est nous qui soulignons).

Hans J. Vermeer : la théorie du skopos et ses prolongements

Hans J. Vermeer, après avoir terminé sa formation en interprétation (assurée par K. Reiss), se consacra à la linguistique générale et à la traductologie. Il rompit avec la théorie linguistique de la traduction en 1976, et précisa sa position dans l'oeuvre *Ein Rahmen für eine allgemeine Translationstheorie [Esquisse d'une théorie générale de la traduction]* (1978).

Pour Vermeer, inspiré par la théorie de l'action, la traduction est un type d'action humaine doté d'une finalité et intervenant dans une situation donnée. Il appelle sa théorie, la théorie du *skopos* (*Skopostheorie*), une théorie de l'action intentionnelle ciblée. Dans son cadre, un des facteurs les plus importants dans la détermination de la finalité d'un texte traduit est le destinataire, avec sa connaissance culturelle du monde, avec ses attentes et besoins communicationnels.

Dans l'ouvrage commun de Reiss et Vermeer (*Grundlegung einer allgemeinen Translationstheorie, [Éléments fondamentaux d'une théorie générale de la traduction]*, Tübingen, 1984), Katharina Reiss présente sa conception du rapport existant entre type de texte et méthode de traduction ; cette conception est intégrée sous la forme d'une théorie spécifique (Partie II du livre) dans le cadre de la théorie générale de Vermeer (Partie I). (Nord, 2008 : 22-24)

Les fondements de la théorie du *skopos*

a) La consigne

La consigne de la traduction est un document, fourni par le *donneur d'ouvrage* et accompagnant le texte à traduire, qui précise les critères de traduction du texte. Elle doit contenir notamment des informations explicites ou implicites concernant :

- la fonction ou les fonctions du texte cible
- les destinataires du texte cible
- le moment prospectif et le lieu de réception du texte cible
- le support (le moyen de transmission) du texte cible et la motivation de sa production ou réception (Nord, 2008 : 78-79).

La consigne idéale comprend toutes ces informations. C'est le *donneur d'ouvrage* (mais cela peut parfois être le traducteur) qui décide du *skopos* pour le texte à traduire. Il est clair pourtant que souvent, le client et le traducteur négocient pour déterminer le *skopos*, surtout si le client n'a qu'une idée assez imprécise ou incorrecte du texte qui convient à la situation donnée. Le client n'étant pas en général un expert en communication interculturelle et ne sachant pas qu'une consigne précise est importante pour faciliter la production optimale d'un texte, il ne donne souvent pas la consigne explicite au traducteur. Or, dans la plupart des cas pareils, le traducteur expérimenté est capable de déduire le *skopos implicite* à partir de la situation traductionnelle. Selon Hans Vermeer (1989), « sauf indication contraire, nous prendrons pour acquis, dans notre culture, qu'un article technique au sujet d'une découverte astronomique, sera traduit comme un article technique pour des astronomes ... » (Nord, 2008 : 45) C'est ce qui est considéré comme une *consigne conventionnelle*, basée sur la présomption générale que, dans une culture donnée, à une époque donnée, certains types de textes sont normalement traduits selon certaines approches traductionnelles. La corrélation établie par Katharina Reiss entre le *type de texte* et la *méthode de traduction* (1971) est précisément fondée sur ce présupposé.

Mais même dans le cas où le client fournit une consigne, celle-ci ne dicte pas au traducteur la stratégie à utiliser. Si le client et le traducteur ne sont pas d'accord quant au type de texte traduit servant le mieux la finalité recherchée, le traducteur peut refuser le contrat (et risquer de perdre ce client) ou refuser d'assumer la responsabilité de la fonction du texte traduit et se résigner à satisfaire les attentes du client. (Nord, 2008 : 44-45)

b) La cohérence inter- et intra-textuelle

Alors que pour Katharina Reiss le texte source est le critère le plus important dans la prise de décisions par le traducteur, Vermeer le considère comme une « offre d'information » qui sera transformée, partiellement ou entièrement, en une « offre

d'information» secondaire, à l'intention du public cible. Conformément à la consigne, le traducteur sélectionnera certaines informations de l'offre d'information source, afin de formuler une nouvelle offre d'information dans la langue cible, qui servira de point de départ pour la sélection, par les récepteurs cibles, de ce qui leur semble significatif dans leur contexte culturel.

Le rôle du traducteur est de produire un texte qui puisse transmettre une signification aux récepteurs de la culture cible. Le traducteur doit notamment respecter *la règle de cohérence intra-textuelle* qui stipule que le texte cible (*translatum*) doit être suffisamment intelligible pour le récepteur et avoir un sens dans la situation communicationnelle et culturelle d'accueil, comme une partie de son monde de référence. Le traducteur doit respecter aussi *la règle de cohérence intertextuelle*, ou *la règle de fidélité*, qui est un lien entre le texte traduit et le texte source. La forme de cette *cohérence intertextuelle* sera dictée par l'interprétation que donne le traducteur du texte source et ensuite, par le *skopos* de la traduction. La *cohérence intertextuelle* est subordonnée à la *cohérence intra-textuelle* et toutes deux sont subordonnées à la règle du *skopos*. Si la *finalité* (*skopos*) exige un changement de fonction du texte, la norme ne sera plus la *cohérence intertextuelle* avec le texte source, mais l'adéquation (la conformité) à la finalité (Reiss et Vermeer, 1984 ; la terminologie « cohérence intra-textuelle » et « intertextuelle » est celle de Vermeer). Si la finalité exige une *incohérence* intra-textuelle, comme dans le cas du théâtre de l'absurde, la norme de la *cohérence intra-textuelle* ne tient plus (ou revêt une forme particulière). (Nord, 2008 : 45-47)

c) Le *skopos* et la typologie des traductions

« Le principe dominant de toute traduction est sa finalité (*skopos*). Les différents objectifs de traduction déterminent les différentes stratégies possibles pour un même texte. Par exemple pour étudier les langues inconnus jusque-là, le linguiste utilise souvent les *traductions interlinéaires* des textes rédigés dans la langue qu'il étudie. Cette méthode de traduction lui permet de déterminer les structures de la langue en question. Cette méthode était également appliquée dans les premières traductions de la Bible, parce qu'on était convaincu que les paroles mêmes ainsi que leur ordre étaient de caractère sacré et du fait interchangeable. La *traduction littérale* (qui se distingue de la traduction interlinéaire en ce qu'elle respecte les normes syntaxiques de la langue cible) est utilisée toujours dans l'enseignement des langues étrangères, comme l'une des méthodes possibles, servant à vérifier que l'étudiant a compris correctement les éléments lexicaux, syntaxiques et stylistiques de la langue étrangère.

La *traduction philologique* qui correspond au postulat de Schleiermacher (faire approcher le lecteur vers l'auteur) se donne pour l'objectif d'informer le lecteur de

la langue finale quant au mode dont l'auteur original communique avec les lecteurs de l'original. En traduction sont reproduites ainsi non seulement les dimensions syntaxique et sémantique des signes linguistiques du texte source, mais également sa dimension pragmatique. Selon Toury (1980, cité par Reiss, 1984/1996), cette méthode de traduction était considérée pendant toute l'histoire de la traduction comme un idéal, au moins pour la traduction des textes philosophiques et littéraires. » (Vermeer, Reiss, 1996 : 120)

« Par contre, aujourd'hui on prend pour l'idéal la soi-disant *traduction communicative* (ce qui signifie l'*information* sur une offre d'information par l'intermédiaire de l'*imitation* de l'offre d'information du texte source avec les moyens de la langue et de la culture finale). C'est un type de traduction que le lecteur est censé ne pas reconnaître comme une traduction, au moins sur le plan linguistique. C'est une traduction qui peut servir immédiatement, et avec la fonction identique, dans la culture cible à la communication (quotidienne, littéraire ou artistico-esthétique), et qui est à la fois équivalente à l'original (ce qui veut dire qu'elle possède la valeur identique dans toutes ses dimensions, syntaxique, sémantique et pragmatique). » Selon Reiss « on préfère aujourd'hui [en 1984] la traduction communicative ce qui est dû probablement à l'augmentation du nombre des traductions des textes considérés comme techniques par rapport aux textes considérés comme littéraires, et aussi au fait qu'il y a, par rapport à des époques précédentes, un nombre incomparablement plus élevé de lecteurs des traductions littéraires qui attendent que la traduction se lise *comme un original* ». (Vermeer, Reiss, 1996 : 121)

« Enfin, on peut mentionner la *traduction créative* comme un type spécifique de traduction (même si la traduction communicative exige parfois, elle aussi, la créativité linguistique du traducteur), utilisé lorsque la culture cible ne connaît pas une série de concepts, objets, modes de pensée, etc., et le traducteur doit créer de nouveaux signes linguistiques dans la langue cible. Cela vaut tant pour des textes religieux ou philosophiques que pour plusieurs textes techniques (dans le cas où les différences sont grandes entre les deux cultures quant au développement scientifique ou technique). » (Vermeer, Reiss, 1996 : 121)

d) L'adéquation dans les « adaptations »

« Il y a certains cas dans lesquels il s'avère nécessaire d'adapter le texte source dans le processus de traduction, et ce pour différentes raisons : a) la catégorie des récepteurs du texte cible ne correspond pas à celle des récepteurs du texte source ; b) la traduction doit remplir une autre finalité communicative que le texte source ; c) la traduction modifie délibérément un ou plusieurs aspects du texte source.

Si l'on traduit par exemple un texte technique qui s'adresse dans la culture source à des spécialistes, aussi pour les spécialistes, il est légitime qu'il existe une relation d'équivalence entre le texte source et le texte cible. Le texte traduit doit avoir la même valeur communicative et doit remplir la même fonction dans la communication entre les spécialistes. Si en revanche on traduit le texte technique pour le public laïc, nous ne pouvons plus avoir pour objectif l'équivalence textuelle. Le texte sera traduit pour un amateur de la problématique donnée de telle manière que celui-ci comprenne de quoi parle ce texte technique, malgré qu'il n'ait pas les connaissances (sur le sujet ni sur le langage technique) d'un spécialiste. Une autre situation qui exige l'adaptation du texte traduit aux besoins d'une autre catégorie de récepteurs est le cas de la traduction pour les enfants ou pour la jeunesse d'un roman appartenant à la littérature mondiale, qui fut écrit à l'origine pour un public adulte. Dans ce cas-là aussi, on ne peut pas prétendre à une équivalence au texte source, mais seulement à l'adéquation par rapport au skopos (et donc aux besoins des récepteurs, entre autre). » (Vermeer, Reiss, 1996 : 122-123, c'est nous qui soulignons.)

e) Équivalence contre l'adéquation

L'adéquation dans le domaine de la traduction d'un texte de départ se réfère au rapport qui existe entre le texte traduit et le texte original en tenant compte du skopos poursuivi par le processus de traduction.

L'équivalence exprime le rapport entre un texte traduit et un texte original qui peuvent remplir de façon semblable la même fonction communicative dans leurs cultures respectives. L'équivalence est un concept qui fait référence au produit (résultat) de l'action traductive. L'équivalence est un type spécifique de l'adéquation, ce qui signifie que l'équivalence peut coïncider avec l'adéquation, mais seulement lorsque la fonction reste constante dans les deux textes (l'invariance fonctionnelle). (Vermeer, Reiss, 1996 : 124-125)

« Dans le domaine de la traduction, la relation d'équivalence se réfère à l'équivalence textuelle qui est réalisable seulement lorsque le texte original et le texte traduit doivent remplir la même fonction communicative dans les deux cultures. » (Vermeer, Reiss, 1996 : 126, c'est nous qui soulignons.)

f) Les catégories textuelles en traduction

Katharina Reiss distingue trois catégories fondamentales de texte : textes *informatifs*, *expressifs*, *opératifs*, auxquelles elle ajoute une quatrième catégorie, celle des textes *multimédia* (qui peuvent être informatifs, expressifs ou opératifs, éventuellement combiner les traits de ces trois catégories).

Les trois catégories textuelles sont codifiées aux trois plans différents : la catégorie *informative* se situe sur le plan de la transmission du contenu ; la catégorie *expressive* sur le plan de la transmission du contenu et de l'organisation artistique ; la catégorie *opérative* se situe sur le plan de la transmission du contenu et de la force persuasive (et éventuellement aussi sur le plan de l'organisation artistique). On peut le représenter schématiquement dans le tableau suivant (Vermeer, Reiss, 1996 : 179) :

Niveau de codification	Catégorie textuelle informative	Catégorie textuelle expressive	Catégorie textuelle opérative
Contenu + organisation artistique + stratégie persuasive			X
Contenu + organisation artistique		X	(X)
Contenu	X	X	X

La typologie de textes de Reiss, introduite dès 1968, est basée sur le modèle organique des fonctions langagières proposé par le psychologue allemand Karl Bühler en 1934. Reiss fait une distinction entre deux typologies de textes suivant des critères différents : 1) les types de textes classés selon la fonction communicative dominante (le texte informatif, le texte expressif et le texte opératif), et 2) les genres ou sortes de textes (Textsorten) classifiés selon des conventions linguistiques (par ex. les ouvrages de référence, les cours magistraux, les textes satiriques, les textes publicitaires, etc.).

La fonction principale des textes informatifs est de donner au lecteur des informations concernant les choses et les phénomènes du monde réel. Le choix des formes linguistiques et syntaxiques est subordonné à cette fonction. Dans une situation traductionnelle où les textes source et cible sont du type informatif, le traducteur devra représenter de manière correcte et complète le contenu du texte source, en respectant les normes linguistiques et stylistiques dominantes de la langue et de la culture cibles. (Nord, 2008 : 52).

Dans les textes expressifs, l'aspect informatif est complété, voire dominé, par une composante esthétique. Les choix stylistiques faits par l'auteur visent la production d'un effet esthétique sur le lecteur. Si le texte cible doit appartenir à la même catégorie que le texte source (ce qui n'est pas le cas dans les éditions bilingues de poésie, par exemple), le traducteur devra produire un effet stylistique semblable et les choix stylistiques seront naturellement guidés par ceux du texte source.

Dans les textes opératifs (modes d'emploi, guides d'utilisateur, recette de cuisine, etc.), le contenu et la forme sont subordonnés à l'effet extralinguistique recherché

par le texte. La traduction des textes opératifs poursuivra l'objectif de susciter chez les destinataires du texte cible une réaction identique à celle des destinataires du texte source, même si pour ce faire, il faudra modifier le contenu ou des éléments stylistiques du texte source. (Nord, 2008 : 52)

Chaque type de texte est censé comprendre plusieurs genres de texte, mais aucun de ces genres (p. ex. les lettres) ne correspond forcément à un seul type de texte, puisque la lettre d'amour sera du type expressif, que la lettre d'affaires sera informative, tandis que la lettre de demande d'aide appartiendra au type opératif. Puisque les genres textuels sont caractérisés par des éléments conventionnels, leur classification joue un rôle important dans la traduction fonctionnelle. (Nord, 2008 : 53)

g) Les types de textes

Types de textes simples sont des types de textes qui excluent l'insertion d'un autre type de texte. Il s'agit des textes souvent courts, dotés des aspects conventionnels qui caractérisent ceux-ci dans une communauté linguistique et culturelle. Il s'agit par exemple des faire-part de mariage, des faire-part de décès, des bulletins météorologiques, etc. En étudiant les textes simples parallèles, on apprend à reconnaître les conventions textuelles caractérisant le type de texte donné dans la culture en question.

Types de textes complexes sont des types de textes « tolérants » par leur capacité d'intégrer d'autres types textuels ; par exemple un roman peut comprendre des types de textes pratiques comme une recette de cuisine, une lettre commerciale, un faire-part de décès, une petite annonce, etc. Parmi ces types de textes appartiennent aussi les biographies, les journaux personnels, les demandes, etc. Leur traduction exige une compétence textuelle plus grande que la traduction des types de textes simples.

Types de textes complémentaires (ou **secondaires**) sont les textes qui dépendent entièrement de l'existence d'un autre texte (un texte primaire). Y appartiennent des textes comme des comptes rendus, résumés, parodies, imitations, caricatures, décrets d'application d'une loi, etc. (Vermeer, Reiss, 1996 : 156-159)

Le type du texte dans le processus de traduction

« a) Il faut distinguer avant tout entre 1) (classes de) types de texte généraux - lettres, contes, récits épiques, accords, etc. - qui existent probablement dans chaque culture qui connaît l'écriture ; 2) (classes de) types de texte qui existent dans plusieurs communautés linguistiques - sonnets, oratorios, mystères de la passion de Jésus Christ, etc. - mais qui ne sont pas partagés par toutes les cultures ; 3) (classes de) types de texte qui n'existent que dans une seule communauté linguistique (le Haiku japonais).

b) Ensuite, il faut préciser que les conventions de l'organisation textuelle subissent l'évolution historique quant aux différents types de textes... » (Vermeer, Reiss, 1996 : 166)

h) Stratégies de traduction

« Dans les trois groupes de types textuels que nous venons de mentionner (a), il faut se décider (supposons ici une invariance fonctionnelle entre les textes source et cible) si on peut maintenir les conventions de la culture source au moyen d'une traduction linguistique (philologique) ou si par contre on doit les substituer par les conventions propres à la culture cible au moyen d'une traduction communicative.

Si un type de texte est absolument inconnu dans la culture cible, les traductions philologiques (linguistiques) peuvent avoir une répercussion innovatrice dans cette culture, et même lancer une tradition autochtone.

Si l'on traduit les types de texte propres à une seule communauté linguistique, il peut parfois s'avérer nécessaire de décrire ou d'expliquer les conventions de l'organisation textuelle de la culture source (au moyen des notes explicatives, commentaires). » (Vermeer, Reiss, 1996 : 167)

i) L'unité de traduction dans l'approche fonctionnaliste

En traductologie, on trouve des approches purement linguistiques pour lesquelles les unités de traduction vont des morphèmes (Diller et Kornelius 1978) aux mots (Albrecht 1973), ou varient du syntagme à la phrase et au texte entier, selon les besoins d'équivalence (Koller 1992). On trouve aussi des approches pragmatiques qui envisagent des unités plus larges telles que «les valeurs sémantico-pragmatiques complexes du type de texte» (Neubert 1973).

Nord (1988, 1993, 1997) propose une approche fonctionnaliste travaillant avec les unités verticales : le texte est considéré comme une hyper-unité comprenant des unités fonctionnelles qui ne sont pas limitées à un plan de langue spécifique. Par exemple, la fonction évaluative d'un texte peut se trouver dans différents endroits d'un même texte : dans une métaphore du titre, dans des adjectifs évaluatifs figurant dans diverses phrases, dans une phrase introduite par je crois, en association avec un ton ironique, dans une réaction de mépris et enfin dans la structure formelle typique d'une critique littéraire diffusée à la radio. (Nord, 2008 : 87-92, c'est nous qui soulignons.)

j) La typologie des traductions selon Christiane Nord (1989) – traduction documentaire et traduction instrumentale

Christiane Nord a proposé une typologie des traductions très élaborée, inspirée par celle de K. Reiss, qui implique une distinction entre la fonction de l'acte de traduction et la fonction du texte cible qui en résulte.

Elle identifie deux types fondamentaux de processus de traduction. « Le premier vise la production dans la langue cible d'une sorte de document qui témoigne de (certains aspects de) l'interaction communicative, dans laquelle un émetteur de culture source

entre en communication avec un public de culture source au moyen du texte source, dans les conditions de cette culture. Le deuxième type vise la production dans la langue cible d'un *instrument* qui doit permettre une nouvelle interaction communicative entre l'émetteur de culture source et le public de culture cible, en se servant de (certains aspects du) texte source comme modèle ou point de départ. Nord différencie alors traduction *documentaire* et traduction *instrumentale* (1997). » (Nord, 2008 : 64)

Les formes documentaires de la traduction

La fonction principale d'une traduction *documentaire* est méta-textuelle. Il existe plusieurs formes de traduction documentaire, portant sur des aspects différents du texte source.

La *traduction mot à mot* ou *interlinéaire* est une *traduction documentaire* qui se focalise sur les caractéristiques morphologiques, lexicales ou syntaxiques du système langagier source. Cette forme de traduction est utilisée en linguistique comparative ou dans les dictionnaires encyclopédiques pour montrer les caractéristiques structurelles d'une langue par l'intermédiaire d'une autre.

La *traduction littérale* est une *traduction documentaire* qui est censée reproduire les paroles du texte original, en adaptant la syntaxe et l'utilisation idiomatique du vocabulaire aux normes de la langue cible. Cette forme de traduction est employée dans les cours de langue, ou pour rendre en discours indirect les déclarations d'hommes politiques étrangers dans les articles de journaux ainsi que pour les citations littérales d'ouvrages scientifiques, ou dans les études interculturelles (en combinaison avec la traduction interlinéaire) lorsqu'on fait référence à une langue inconnue du lecteur.

La *traduction philologique* est une *traduction documentaire* qui reproduit le texte source de manière assez littérale, mais en y ajoutant les explications nécessaires concernant la culture source ou les particularités de la langue source, par exemple sous forme de notes en bas de page ou de glossaires. On trouve souvent cette forme de traduction dans la traduction des textes classiques de l'Antiquité gréco-romaine, de la Bible ou de textes de cultures éloignées.

Enfin la *traduction exotisante* est une *traduction documentaire* d'un texte de fiction qui préserve le cadre culturel de l'histoire, et peut ainsi créer une impression d'étrangeté exotique ou de distance culturelle pour les lecteurs cibles. La traduction est de nature documentaire en ce sens qu'elle change la fonction communicative du texte source : ce qui est de nature appellative dans le texte source (par exemple, le fait de rappeler aux lecteurs des phénomènes de leur propre culture) devient informatif pour les lecteurs cibles (sert à les renseigner quant à la culture source). (Nord, 2008 : 64-67)

Les formes documentaires de la traduction - tableau 1 (Nord, 2008 : 65)

Fonction de la traduction	document d'une interaction communicative dans la culture source, à l'intention des lecteurs de la culture cible			
Fonction du texte cible	fonction méta-textuelle			
Type de traduction	TRADUCTION DOCUMENTAIRE			
Forme de traduction	traduction interlinéaire	traduction littérale	traduction philologique	traduction exotisante
Finalité de la traduction	reproduction du système de la langue source	reproduction des formes de la langue source	reproduction des formes et du contenu du texte	reproduction des formes, du contenu et de la situation du texte source
Ancrage du processus de traduction	structures lexicales + syntaxiques de la langue source	unités lexicales du texte source	unités syntaxiques du texte source	unités textuelles du texte source
Exemple	linguistique comparée	citations dans des textes journalistiques	ouvrages classiques	prose littéraire contemporaine

Les formes instrumentales de la traduction

La *traduction instrumentale* peut remplir les mêmes fonctions potentielles que le texte original. Les lecteurs lisant une traduction instrumentale ne sont pas censés se rendre compte qu'ils lisent une traduction. La forme du texte s'adapte normalement aux normes et aux conventions de la culture cible en ce qui concerne le type de texte, le genre, le registre et la teneur. Si la fonction du texte cible est identique à celle du texte source, il s'agit de la *traduction équifonctionnelle*. S'il existe par contre une différence de fonction entre les deux textes, on parle de la *traduction hétérofonctionnelle*. Enfin, si le statut littéraire du texte cible parmi les textes de cette culture correspond au statut littéraire du texte original à l'intérieur de la culture source, on parle de la *traduction homologue*.

La *traduction équifonctionnelle* s'applique aux textes techniques, aux manuels d'instruction pour ordinateur et autres textes pragmatiques tels que les modes d'emploi, les recettes, les brochures touristiques, les informations sur les produits. Cela ne signifie pourtant pas que tout texte technique doive être traduit de façon instrumentale. Exemple de traduction *équifonctionnelle* des interdictions : *No entry. Prohibido entrar. Défense d'entrer.*

Une *traduction hétérofonctionnelle* est appliquée si la fonction ou les fonctions du texte original ne peuvent être préservées intégralement, ou s’il est impossible de conserver la même valeur hiérarchique des fonctions pour des raisons culturelles ou d’éloignement dans le temps. Si on traduit par exemple le *Gulliver’s Travels* de Jonathan Swift, ou le *Don Quichote* de Cervantes, pour les enfants, la fonction satirique (appellative), devenue vieillie pour la majorité des lecteurs contemporains qui ne connaissent pas la situation originale, cèdera la place à la fonction ludique d’une histoire située dans un cadre exotique.

Une *traduction homologue* est celle qui présente un degré analogue d’originalité à l’égard des corpus de textes propres aux deux cultures. Par exemple que l’hexamètre grec ne se traduira pas par un hexamètre anglais mais par des vers blanc (*blankvers*), ou par un autre mètre qui serait aussi connu que l’était le vers hexamètre dans la poésie de la Grèce classique. Bien que ces traductions soient souvent exclues du domaine de la « traduction proprement dite », dans le contexte du fonctionnalisme, elles respectent un skopos déterminé et sont donc justifiables comme n’importe quelle autre forme de transfert interculturel. Les *traductions homologues* se trouvent à l’autre bout du continuum des relations possibles entre texte source et texte cible que les *traductions interlinéaires*. (Nord, 2008 : 67-70)

Les formes instrumentales de la traduction - tableau 2 (Nord, 2008 : 68)

Fonction de la traduction	Instrument visant une interaction communicative en culture cible, basée sur une interaction communicative en culture source		
Fonction du texte cible	fonction référentielle/ expressive/ appellative/ phatique et diverses sous-fonctions		
Type de traduction	TRADUCTION INSTRUMENTALE		
Forme de traduction	traduction équi-fonctionnelle	traduction hétérofonctionnelle	traduction homologue
Finalité de la traduction	Remplir les fonctions du texte source pour le lecteur cible	Remplir les fonctions similaires à celles du texte source	Produire un effet homologue à celui du texte source
Ancrage de la traduction	unités fonctionnelles du texte source	fonction transférables du texte source	degré d’originalité du texte source
Exemple	mode d’emploi	Gulliver’s Travels traduit pour un public d’enfants	la poésie traduite par un poète

k) L'analyse fonctionnaliste des problèmes de traduction

L'**analyse ascendante (bottom-up)** 1) part des structures linguistiques de surface du texte, ensuite 2) prend en compte les conventions et 3) finit par les aspects pragmatiques. C'est une approche pratiquée dans les cours de traduction traditionnels. Selon cette approche d'analyse textuelle ascendante, la traduction est considérée comme une opération de transcodage, dans laquelle les équivalences lexicales et syntaxiques jouent un rôle le plus important.

La **traduction fonctionnaliste** aborde en revanche les problèmes de traduction par une **analyse descendante (top-down)** ; ainsi, le processus de traduction 1) commence au niveau pragmatique, pour déterminer la fonction recherchée du texte cible (fonction documentaire ou instrumentale). Ensuite, 2) on distingue les éléments fonctionnels du texte qui devront être reproduits tels quels de ceux qui seront adaptés au savoir contextuel, aux attentes et aux besoins communicationnels du destinataire ; 3) il faudra aussi tenir compte des contraintes liées au support (papier, électronique, multimédia) et à la déixis.

4) Le type de traduction (documentaire ou instrumentale) déterminera enfin si le texte traduit doit se conformer aux conventions de la culture source ou à celles de la culture cible en ce qui concerne le style. (Nord, 2008 : 85-87, c'est nous qui soulignons.)

l) Le concept de fonctionnalité et de loyauté

Christiane Nord, se sert de la notion de *loyauté* pour faire référence à la responsabilité du traducteur envers ses partenaires dans une situation de communication traductionnelle. « Cette loyauté engage le traducteur tant envers la situation source qu'envers la situation cible. Il ne faut pas confondre la notion de loyauté avec celles de *fidélité* ou d'*exactitude*, notions qui se réfèrent généralement à la relation entre les textes source et cible. La loyauté, en revanche, désigne une catégorie interpersonnelle qui renvoie à un lien social entre des personnes. » (Nord, 2008 : 149)

Le modèle de fonctionnalité et de loyauté prend en considération des intérêts légitimes des trois participants de l'acte traductionnel : l'initiateur (qui veut un certain type de traduction), le récepteur cible (qui attend une certaine relation entre les textes source et cible), l'auteur du texte source (qui a le droit d'exiger qu'on respecte ses intentions et s'attend donc à un certain rapport entre son texte et la traduction de celui-ci). En cas d'un conflit entre les intérêts de ces trois agents impliqués dans la situation traductionnelle, c'est le traducteur qui doit jouer le rôle de médiateur et chercher la coopération entre les parties. (Nord, 2008 : 147-152)

L'évaluation du paradigme de skopos :

Essayons de synthétiser les idées fondamentales de la théorie de skopos et des autres paradigmes fonctionnalistes :

Les décisions des traducteurs sont déterminées, en dernière instance, par la finalité (le skopos) de la traduction.

La finalité de l'action traduisante peut exiger de produire les équivalents des aspects les plus variés du texte original, mais elle peut aussi exiger de réaliser les réécritures (adaptations, variations plus ou moins libres) du texte original.

Un texte original peut alors être traduit de différentes manières pour servir les objectifs différents.

Un facteur principal pour établir la finalité de la traduction est l'information fournie au traducteur par le client / donneur d'ouvrage (ou le résultat d'une négociation avec celui-ci).

En dernière instance, la finalité de la traduction est définie par le traducteur en rapport avec les agents impliqués (à part le client, c'est notamment le récepteur final, parfois identique avec celui-là, parfois non), et avec la prise en considération de la situation communicationnelle dans laquelle le texte traduit aura à fonctionner. (Pym, 2012 : 60)

Critiques de la théorie du skopos :

La théorie du skopos a été critiquée comme une position extrême parce qu'elle rompt le lien originel existant entre le texte source et le texte cible au profit de la relation *translatum* (texte cible) – skopos (finalité). Mary Snell-Hornby de l'Université de Vienne en Autriche estimait (1990) que les textes littéraires, contrairement aux textes pragmatiques, ne pouvaient pas être traduits seulement en fonction du skopos : selon elle, la fonction de la littérature dépasse largement le cadre pragmatique délimité par Vermeer et Reiss. Par contre, Christiane Nord, étudiante de K. Reiss, démontre comment la théorie du skopos peut être appliquée à tous les types de textes, y compris les textes littéraires. Peter Newmark (1916-2011), professeur britannique de traductologie, de l'université de Surrey critiquait (1991) la simplification excessive du processus de traduction et la mise en relief du skopos au détriment du sens en général. Malgré ces critiques, la théorie de Vermeer demeure l'un des cadres conceptuels les plus cohérents et les plus influents de la traductologie contemporaine (Guidère, 2010 : 72-74).

Tandis que les approches linguistiques basées sur le concept d'équivalence se concentraient sur la préservation des caractéristiques du texte source dans le texte cible, et étaient normatives en ce sens qu'elles présupposaient que le texte cible qui n'aurait pas un lien d'équivalence le plus proche possible avec le texte source ne serait pas une

traduction, les partisans de la théorie du skopos considèrent l'original comme une offre d'information qui peut être soit adaptée, soit transposée fidèlement, en fonction des besoins communicationnels des récepteurs, précisés dans la consigne, dont le point essentiel est le skopos, le but communicationnel visé par le texte cible. (Nord, 2008 : 19-20, Guidère, 2010 : 72-74)

Points forts du paradigme fonctionnaliste par rapport au paradigme d'équivalence :

Le paradigme fonctionnaliste reconnaît que le traducteur travaille dans une situation professionnelle qui l'engage à prendre sa responsabilité non seulement envers des textes, mais surtout envers des personnes, tandis que les approches linguistiques, mais aussi les approches littéraires traditionnelles, étaient orientées avant tout sur le texte auquel elles appliquaient les notions binaires fidélité / liberté, servant à la fois comme concepts théoriques de description et comme critères d'évaluation.

Le paradigme fonctionnaliste libère le traducteur des théories qui postulent les normes linguistiques déterminant toute décision du traducteur.

Le paradigme fonctionnaliste oblige par contre le traducteur à envisager la traduction comme un projet qui exige la prise en compte de plusieurs facteurs, et non uniquement comme un travail sur le texte.

Le paradigme fonctionnaliste peut encourager le traducteur à concevoir la traduction dans un contexte social large et à réfléchir sur les questions éthiques. (Pym, 2012 : 61) On peut envisager dans ce sens le rôle de la traduction dans la société, sa réception (malgré que ce soient plutôt les chercheurs du polysystème qui développent cet aspect de la réception), son influence dans l'économie, la politique, les médias, etc., et la responsabilité (ou coresponsabilité) du traducteur des faits survenus dans le monde actuel.

À l'époque de sa naissance, la théorie du skopos (tout comme le paradigme fonctionnaliste entier, dont entre autre la théorie de l'action appliquée sur la traduction) dans sa version radicale était révolutionnaire et apparemment en finissait avec le paradigme d'équivalence (prescriptif, normatif) qui dominait le discours sur la traduction pendant des siècles, plus particulièrement depuis les philosophes allemands du dix-neuvième siècle (Schleiermacher). (Pym, 2012 : 61)

Pourtant, on ne peut ne pas apercevoir un certain prescriptivisme et une certaine dose du subjectivisme (voir p. ex. l'affirmation de Vermeer et Reiss, que l'on préfère aujourd'hui en général la traduction communicative, 1996 : 121) de la théorie du skopos, notamment dans son application pédagogique, et ce malgré que le paradigme se réclame de l'approche descriptive et objective. (Pym, 2012 : 63)

Les partisans de l'approche basée sur l'équivalence ont parfois tendance à accepter plus facilement des procédures de traduction non-littérales dans le cas des textes pragmatiques (modes d'emploi, textes publicitaires) que pour les textes littéraires, ce qui a pour conséquence une divergence de normes pour la traduction de différents types de textes. Certains traductologues dans les institutions de formation de traducteurs ont ainsi commencé à privilégier l'approche fonctionnaliste par rapport aux approches basées sur l'équivalence. (Nord, 2008 : 19-20)

Points faibles du paradigme fonctionnaliste par rapport au paradigme d'équivalence :

Il y a bien sûr des arguments contre certains aspects du paradigme fonctionnaliste (ou même contre ses fondements théoriques).

L'un d'entre eux est que dans les sociétés occidentales actuelles le concept dominant requière que le traducteur poursuive toute équivalence possible, s'il n'est pas spécifié autrement (par les instructions particulières du client). Or, l'analyse de la finalité telle qu'elle est demandée par la théorie du skopos considère ces cas comme spéciaux. Selon certains linguistes orientés sur l'analyse du discours (p. ex. Basil Hatim), l'analyse linguistique, pratiquée dans le cadre du paradigme de l'équivalence, peut se faire indépendamment de la finalité. Pourtant, on peut répondre à cette objection qu'il existe aujourd'hui différentes formes de la traduction (y compris la localisation/internationalisation dans la traduction des logiciels ou dans la traduction pour les médias), où le paradigme d'équivalence travaillant seulement avec le texte comme unité de traduction, sans prendre en considération des facteurs sociaux, pragmatiques, ou économiques, n'est plus suffisant. Par contre, le paradigme fonctionnaliste peut être assez utile parce qu'il est très ouvert et peut ainsi englober les nouveaux facteurs du métier. Il y a d'ailleurs plusieurs points communs entre le paradigme du skopos et les métiers de la localisation. La localisation exige entre autre l'analyse détaillée du contexte social cible, y compris les normes relatives à la mise en page, à la présentation typographique, etc., ce qui est également pris en considération par la théorie du skopos.

Un autre argument adressé parfois aux théoriciens du skopos est que l'analyse détaillée de la finalité n'est pas rentable et ne peut pas être effectuée dans la pratique quotidienne par le traducteur professionnel. L'argument fait notamment l'allusion aux soixante-seize questions que Christiane Nord indique dans son modèle d'analyse fonctionnaliste d'un texte en vue de sa traduction. On peut bien sûr répondre qu'un traducteur professionnel analyse un texte et son skopos (sa finalité) de manière presque automatique ou que cette démarche n'exige pas un tel effort. Le modèle d'analyse

détaillé peut plutôt être considéré comme un outil pour les apprentis traducteurs au cours de leur formation, mais il peut également servir les traducteurs en début de leur carrière à améliorer le niveau de leurs traductions. (Pym, 2012 : 62-63)

B.VIII. Les «Études de traduction» (Translation Studies) et la théorie du polysystème

Le domaine de recherche des *Translation Studies* s'était constitué depuis les années 1970 dans les petits pays plurilingues (Pays-Bas, Belgique, Israël). Il y avait deux écoles principales dès le début dans les années 1970 : celle de l'Université d'Amsterdam, où James Holmes (considéré comme fondateur des Translation Studies en tant que discipline autonome) enseignait à l'époque, et celle de l'Université de Tel Aviv (représentée par les fondateurs du polysystème, Itamar Even-Zohar et Gideon Toury). Depuis la publication du livre collectif édité par Theo Hermans : *The Manipulation of Literature : Studies in Literary Translation* en 1985, les deux approches, les Translation Studies et le polysystème, se sont unies en une seule école traductologique portant le nom de Translation Studies. Les deux courants ont en commun d'avoir pris naissance, au cours des années 1970, dans les sociétés multiculturelles et donc plus ouvertes aux réflexions sur l'importance culturelle, économique et politique de la traduction. D'autres points communs des chercheurs des deux écoles sont par exemple les suivants :

Ils conçoivent la littérature comme un système complexe et dynamique

Ils mettent l'accent sur la méthode descriptive et objective.

Ils s'intéressent avant tout à la traduction littéraire (ce qui les différencie des théoriciens allemands du *skopos*).

Ils s'orientent vers le texte cible.

Ils ont une vision fonctionnelle et systémique de la traduction : ils étudient notamment la place qu'occupent les traductions au sein d'une littérature nationale donnée et les rapports mutuels existants entre les littératures nationales.

Ils s'intéressent aux normes et aux limitations qui régissent la production et la réception des traductions.

Ils s'intéressent aux relations entre la traduction et d'autres types de production textuelle.

Ils sont conscients du caractère évolutif, historique des traductions, et prennent en considération des forces sociales telles que le pouvoir ou l'idéologie, et leur influence sur les textes traduits.

Ils puisent l'inspiration dans le formalisme russe et le structuralisme tchèque.

Parmi les représentants des Translation Studies appartiennent James Holmes des États-Unis, (enseignant à l'époque à l'Université d'Amsterdam), André Lefevere et José Lambert (de la Belgique), et aussi Susan Bassnett de Grande Bretagne. Lefevere, Bassnett et Lambert s'intéressent beaucoup aux questions de manipulation et de l'influence idéologique sur la traduction. Itamar Even-Zohar et Gideon Toury de l'Université de Tel Aviv (Israël) sont parfois associés eux-aussi à la Manipulation School, mais ils se sont notamment fait remarquer pour avoir formulé la théorie du polysystème. (Moya, 2010 : 122-130)

Les *Translation Studies* sont devenues entretemps une discipline à part entière, avec ses chaires, son enseignement, ses manuels et ses revues spécialisées : on peut mentionner par exemple la fondation en 1989 de la revue *Target : International Journal of Translation Studies*, John Benjamins Publishers, éditée par Gideon Toury et José Lambert.

La théorie du polysystème

(Les pages suivantes sont basées sur l'article d'Itamar-Even Zohar, « The Position of Translated Literature within the Literary Polysystem », publié originellement dans *Papers on Poetics and Semiotics* 8, Tel Aviv, 1978. Nous nous servons ici de la traduction italienne par Stefano Traini, *La posizione della letteratura tradotta all'interno del polisistema letterario*, publiée dans l'anthologie des textes traductologiques contemporains, éditée par Siri Nergaard: *Teorie contemporanee della traduzione*. Strumenti Bompiani, Milano, 1995, pp. 225-238. C'est nous qui traduisons en français. Les explications ajoutées ou les passages omis par nous sont indiqués entre crochets.)

« Malgré la reconnaissance générale parmi les historiens de la culture du grand rôle que la traduction a joué dans la création des cultures nationales, il est surprenant de noter que la recherche dans ce champ soit si peu développée, tant au niveau théorique qu'au niveau descriptif. Les histoires de la littérature parlent des traductions seulement lorsqu'il n'y a pas moyen de les éviter, quand il s'agit par exemple du Moyen Âge ou de la Renaissance. On peut bien sûr trouver les renvois sporadiques aux traductions littéraires en d'autres périodes, mais ceux-ci ne sont que rarement incorporés dans les analyses historiques cohérentes. Par conséquent, on ne peut que difficilement se faire une idée de la fonction de la littérature traduite comme de la littérature dans son ensemble ou de sa position à l'intérieur de cette littérature [nationale, autochtone]. En plus, il n'y pas de conscience de l'existence possible de la littérature traduite en tant que système littéraire particulier. [...] ... dans plusieurs études littéraires – qu'elle regardent les périodes, genres, ou auteurs-, il est difficile de se faire une idée des fonctions historiques. Non

seulement la littérature traduite, mais tous les autres types de systèmes littéraires sont traités en passant, étant donné que la littérature pour la jeunesse, les contes publiés dans les revues ou les thrillers, pour ne prendre que quelques cas au hasard, font tous partie du même système. La science littéraire occidentale, ayant commencé seulement depuis peu à se libérer de l'historicisme, a laissé le champ aux chercheurs traditionnels. À plusieurs égards, nous ne sommes pas allés trop au-delà des apports du formalisme russe des années vingt. Les travaux de Tynianov, Ejxembaum ou Žirmunskij sur l'historiographie et l'histoire littéraire ne sont pas encore surpassés et attendent une véritable application. [...]

[...] Je me sers de l'expression « littérature traduite » non seulement comme d'une étiquette conventionnelle pour raccourcir la longue périphrase « le groupe des oeuvres littéraires traduites », mais pour indiquer le corpus de textes qui est structuré et fonctionne comme un système. Quelle est la base pour une telle hypothèse ? Est-il possible de repérer au sein d'un groupe souvent arbitraire des oeuvres traduites le même type de cohérence culturelle et verbale, comparable à celle résidant au sein du corpus de la littérature originale ? On pourrait après tout argumenter que les oeuvres littéraires originales, écrites dans un idiome accepté d'une certaine littérature nationale, sont en corrélation les unes avec les autres, et qu'il y a une lutte constante pour obtenir la position centrale, comme l'a démontré Tynianov. Quels types de corrélations il peut y avoir entre les oeuvres traduites qui sont présentées comme travaux complets, importés à partir d'autres littératures, détachés de leurs propres contextes et en conséquence neutralisés du point de vue des luttes pour atteindre le centre ou la périphérie ? Mon opinion est que les oeuvres traduites sont en corrélation au moins de deux manières : 1) de manière dont elles sont sélectionnées par la littérature d'arrivée, les principes de sélection étant toujours (au moins en partie) corrélables avec les co-systèmes de la même littérature d'arrivée ; 2) de manière dont elles adoptent les normes, comportements et lignes de conduites spécifiques qui résultent de leurs relations avec d'autres co-systèmes. [...] Ainsi, la littérature traduite peut posséder les principes propres de modélisation qui, dans certaines limites, pourraient même être exclusifs.

[...] Je considère la littérature traduite non seulement comme un système à part entière, mais comme un système qui participe pleinement à l'histoire du polysystème comme partie intégrante de celui-ci, en rapport avec tous les autres co-systèmes. [... C'est nous qui soulignons.]

Il n'est pas nécessaire de s'arrêter longuement sur l'idée du polysystème. J'ai proposé ce concept pour la première fois en 1970, pour surmonter les difficultés qui résultaient de l'approche esthétique traditionnelle qui évitait de s'occuper des oeuvres jugées non

artistiques. Mon approche se basait sur l'hypothèse de travail pour laquelle il serait plus convenable [...] de considérer tous les types de textes, littéraires ou semilittéraires, comme un ensemble de systèmes. Cette idée n'est pas une idée totalement nouvelle ; elle était fortement mise en avant dans les années vingt par les chercheurs comme Iouri Tynianov (1894-1943), Boris Eichenbaum (1886-1959) et Viktor Shklovsky (1893-1984). Prenant leurs travaux comme point de départ, j'ai proposé une formulation préliminaire du concept dans une communication présentée en 1973.

[...] L'hypothèse du polysystème [...] nous aide à expliquer le mécanisme qui régit de telles relations [entre les genres littéraires] et la position spécifique et le rôle des genres littéraires dans l'existence historique de la littérature. Shklovsky voit une multiplicité de modèles littéraires, dont l'un occupe la position au sommet tandis que les autres attendent leur tour. Tynianov prête l'attention aux luttes entre les forces, genres et modèles innovateurs et conservateurs au sein de la structure complexe de la littérature. La notion du conservatisme contient implicitement la simplification, schématisation et stéréotypie des processus. [...] Lorsque la position plus élevée est maintenue par un genre littéraire dont la nature est innovatrice, nous trouverons les genres conservateurs descendre progressivement l'échelle des stratifications ; mais lorsque la position plus élevée est maintenue par un genre littéraire à peine cristallisé, alors le niveau plus bas aura tendance à initier le renouveau. Lorsque, dans le second cas, les positions ne changent pas, la littérature entière entre dans un état de stagnation. [C'est nous qui soulignons.]

À la lumière de ces remarques, le problème principal consiste non tellement à découvrir quels genres sont en haut et lesquels sont en bas, mais plutôt à découvrir les conditions qui causent que certains genres participent au processus du changement au sein du polysystème. C'est pourquoi j'ai proposé les notions d'activité *primaires* vs. *secondaires*, l'activité primaire représentant le principe d'innovation, l'activité secondaire celui du maintien du code établi [principe de conservation].

Quelle est la position de la littérature traduite en cette constellation : est-elle élevée, basse, innovatrice, conservatrice, simplifiée, stéréotypée ? De quelle manière participe-t-elle aux changements ? Ma réponse à la première question est que la littérature traduite peut incarner toutes ces choses à la fois. Elle n'est pas inamovible en principe. Si elle devient primaire ou secondaire dépend des circonstances spécifiques qui opèrent au sein du polysystème. [...]

Dire que la littérature traduite maintient une position primaire signifie qu'elle participe activement à la création du centre du polysystème. Des situations pareilles coïncident [...] avec les événements majeurs de l'histoire littéraire [...]. Ceci implique qu'aucune distinction nette ne soit maintenue entre les écrits originaux et traduits, et

que ce soient souvent les auteurs dominants (ou les membres de l'avant-garde qui sont en train de devenir auteurs dominants) qui font les traductions les plus importantes. En outre, dans de telles situations, quand les nouveaux modèles littéraires émergent, la traduction devient probablement l'un des moyens pour les élaborer. C'est à travers les oeuvres étrangères qu'on introduit dans la littérature autochtone les éléments qui n'y existaient pas auparavant.

[...] Il est aussi clair que les principes qui orientent le choix des oeuvres à traduire sont déterminés par la situation qui régit le polysystème : les textes sont choisis en fonction de leur compatibilité avec les nouvelles approches et selon leur rôle innovateur présumé dans la littérature d'arrivée.

Quelles sont les conditions qui rendent possible une telle situation ? Il me semble qu'on peut isoler trois cas principaux :

- a) quand un polysystème n'est pas encore cristallisé, quand il s'agit d'une « jeune » littérature, qui est en train de formation ;
- b) quand il s'agit d'une littérature ou « périphérique », ou « faible », ou les deux à la fois ;
- c) quand il y a des moments de crises, de changements ou de lacunes dans une littérature.

Dans le premier exemple, la littérature traduite satisfait aux besoins d'une jeune littérature pour mettre en pratique sa langue refondée (ou renouvelée) dans tous les genres littéraires possibles, en poursuivant l'objectif de rendre cette langue fonctionnelle comme langue littéraire et utile pour son public émergent. Puisque la jeune littérature ne peut pas créer immédiatement tous les genres et tous les types de textes, elle peut bénéficier de l'expérience des autres littératures, et la littérature traduite devient de cette manière l'un de ses systèmes les plus importants.

La même chose vaut aussi pour le deuxième exemple, celui des littératures relativement consolidées, dont les ressources sont pourtant limitées et dont la position dans une hiérarchie littéraire plus ample est en général périphérique. En conséquence de cette situation, de telles littératures ne produisent pas tous les systèmes « requis » de la structure polysystémique, mais en remplacent quelques-uns par la littérature traduite. Par exemple, la littérature non canonisée peut être [...] intégralement, ou en grande partie, traduite. Mais la conséquence beaucoup plus importante est la capacité de telle littérature à commencer des innovations, qui est souvent mineure par rapport à celle des littératures centrales, ce qui a pour résultat qu'il s'établit une relation de dépendance non seulement dans les systèmes secondaires, mais aussi au centre de ces littératures. [...] Pour de telles littératures [en parlant des littératures nationales périphériques, en général

celles des nations plus petites], la littérature traduite n'est pas seulement un canal par lequel on introduit les modèles à la mode, mais elle constitue aussi un modèle à imiter. Nous pouvons observer dans certains cas que la littérature traduite devient la source la plus constante des alternatives. Tandis que les littératures plus riches et plus fortes peuvent choisir d'adopter une nouveauté de tel ou tel genre périphérique au sein de leur propres frontières [...], les littératures « faibles » dépendent souvent de l'importation.

Dans le troisième cas, la dynamique à l'intérieur du polysystème crée des ruptures, des tournants, c.-à-d. des moments historiques où les modèles établis ne sont plus acceptables pour la génération plus jeune. Dans ces périodes, la littérature traduite peut assumer une position primaire même au sein des littératures centrales. Ceci est encore plus vrai quand, au moment du tournant historique, aucun élément autochtone n'est retenu comme acceptable, de sorte que l'on constate une « lacune » littéraire. En ce moment, il est facile, pour les modèles étrangers, de s'infiltrer, et la littérature traduite peut assumer par conséquent la position primaire. [...]

D'autre part, dire que la littérature traduite maintient une position secondaire revient à dire qu'elle constitue un système périphérique au sein du polysystème, en assumant en général le caractère d'écrits épigones. Autrement dit, dans une telle situation, la littérature traduite n'a pas l'influence sur les processus plus importants et elle est formée selon les normes établies conventionnellement de la part d'un genre déjà dominant. La littérature traduite devient dans ce cas un facteur conservateur important. Tandis que la littérature contemporaine originale pourrait continuer à développer de nouvelles formes et nouveaux modèles, la littérature traduite adhère aux normes qui avaient été refusées (depuis peu ou depuis longtemps) par le centre établi (depuis peu). Elle ne garde pas longtemps les relations positives avec les écrits originaux. Ici se manifeste un paradoxe très intéressant : la traduction, au moyen de laquelle les nouvelles idées, les nouveaux motifs, les nouvelles caractéristiques peuvent être introduits dans la littérature, devient un moyen pour préserver le goût traditionnel. Cette dissymétrie entre la littérature originale centrale et la littérature traduite peut évoluer différemment. Par exemple, quand la littérature traduite, après s'être imposée comme système primaire dans une situation des grands changements a perdu le contact avec la littérature originale du lieu qu'elle est allée à modifier, elle reste intacte. Ainsi, une littérature qui s'est imposée comme un genre révolutionnaire peut continuer à exister comme un système d'antan, souvent protégé fanatiquement par les agents des activités secondaires contre les moindres modifications. [...]

Quels rapports peuvent exister entre la position assumée par la littérature traduite et les choix ou les normes de traduction ? [...] En tout cas, puisque l'activité de traduction

participe au processus de création de nouveaux modèles [lorsqu'on parle d'une traduction assumant la position primaire], la préoccupation principale du traducteur n'est pas celle de chercher les modèles déjà établis au sein de son système de référence, dans lequel les textes originaux pourraient être transférés ; il est par contre prêt à violer les conventions de son propre système. Dans ces conditions, la possibilité qu'une traduction soit proche à l'original en terme d'adéquation (autrement dit, une reproduction des relations textuelles dominantes de l'original) est plus grande que dans l'autre cas. Du point de vue de la littérature d'arrivée, [...] si la nouvelle tendance est battue dans la bataille littéraire, les traductions faites selon ses conceptions ne gagneront pas du terrain. Mais si la nouvelle tendance se montre victorieuse, le code de la littérature traduite peut être enrichi et peut devenir plus flexible. Ces périodes [des grands changements historiques, littéraires] sont pratiquement les seules pendant lesquelles le traducteur est prêt à aller au-delà des options que lui offre le code établi, et veut essayer un traitement différent des relations textuelles de l'original. Par contre dans les conditions établies, les éléments absents de la littérature d'arrivée peuvent rester non-transférés si l'état du polysystème ne permet pas les innovations. Mais le processus d'ouverture graduelle du système fait approcher certaines littératures et à une plus longue échelle rend possible une situation dans laquelle les postulats de l'adéquation et la réalité de l'équivalence peuvent se superposer en grande partie. Ceci est le cas des littératures européennes, malgré que dans certaines d'entre elles, le mécanisme du refus a été si fort que les changements dont je parle se soient confirmés dans une mesure très limitée. »

Résumé des idées d'Itamar Even-Zohar :

Itamar Even-Zohar adopte une vision systémique des traductions littéraires, partie intégrante du polysystème littéraire cible. Dans certains cas, la littérature traduite maintient une position secondaire et constitue un système périphérique au sein du polysystème. Dans une telle situation, la littérature traduite devient un facteur conservateur important. Dans d'autres cas par contre, la littérature traduite peut occuper un lieu privilégié au sein du polysystème littéraire d'accueil et participer activement à la création de son centre.

Even-Zohar spécifie ensuite trois types de situations dans lesquelles les traductions accèdent au centre du polysystème : c'est

- a) le cas de la littérature en voie de développement (une jeune littérature),
- b) le cas de la littérature périphérique ou faible ou les deux à la fois, et
- c) le cas de la littérature qui passe par les moments de crise, ou de lacunes littéraires.

Il faut cependant préciser que les limites entre la position primaire ou secondaire occupée par une littérature traduite au sein d'un polysystème ne sont pas aussi claires : il peut arriver que tandis qu'une partie des traductions occupe *le centre*, l'autre partie reste *en marge*.

La position occupée par la littérature traduite dans un polysystème littéraire peut avoir l'impact sur la pratique traduisante (les choix et les normes de traductions appliqués par le traducteur) : les traductions occupant la position primaire seront probablement plus adéquates à l'original que les traductions occupant la position secondaire qui, à leur tour, seront conformes aux modèles littéraires cibles et non-adéquates par rapport à l'original.

Gideon Toury, le collaborateur d'Even-Zohar, élabore son projet de théorisation en *In Search of a Theory of Translation* (1980). Il étudie les oeuvres traduites de l'anglais et de l'allemand en hébreu entre 1930 et 1945 et constate entre autre que la traduction comme une activité comportementale est sujette aux lois ou normes. (Moya, 2010 : 141)

Toury définit la norme, concept sociologique, comme « la traduction des valeurs générales partagées par une communauté - comme ce qui est correct et ce qui est incorrect, adéquat et inadéquat - dans des instructions appropriées pour l'application dans des situations particulières, spécifiant ce qui est prescrit, ce qui est interdit et ce qui est toléré». (Toury, 1995 : 54-55) Pour Toury, la soumission du texte traduit aux normes du texte source permet de dire qu'une traduction est **adéquate** par rapport au texte source, tandis que la soumission aux normes de la culture cible détermine son **acceptabilité**. Toury constate que les traducteurs ne se préoccupent pas d'adhérer aux normes du système original (traduction *adéquate*), mais d'adhérer aux normes qui régissent le système culturel cible (traduction *acceptable*).

Ce sont les normes qui déterminent également le type et le degré d'équivalence de la traduction. Pour Toury, il n'a pas de sens de se demander si les deux textes, original et traduit, sont équivalents, mais plutôt quel type et degré d'équivalence traductive il y a entre eux. (Toury 1995 : 61, Moya, 2010 : 141)

Pour Toury, les normes sont spécifiques à chaque culture et elles sont instables. Il est possible de procéder à une reconstruction des normes ayant dicté la traduction d'un texte donné en vue de proposer des «lois» générales de traduction. Pour cela, il existe deux types de source : 1) l'analyse des textes, en tant que produits d'une activité obéissant à des normes, permet de décrire une régularité de comportement en comparant des segments du texte source et du texte cible afin de déterminer les normes qui ont prévalu pendant le processus de traduction ; 2) les déclarations explicites faites par les traducteurs, les éditeurs, les professionnels de la traduction concernant les normes.

Les lois que révèle l'analyse de textes d'origines culturelles différentes sont de deux ordres : **la normalisation** et **l'interférence**. De façon générale, du moins lorsque le traducteur veut se conformer au modèle cible, la tendance sera la normalisation et la perte de variation dans le style. Toury (1995 : 275) définit l'interférence comme le transfert

d'éléments appartenant au texte source vers le texte cible, ce qui peut être un transfert positif ou un transfert négatif. L'interférence dépend des conditions socioculturelles dans lesquelles la traduction est réalisée et consommée.

L'une des conclusions auxquelles arrive Toury est que la tolérance de l'interférence a tendance à être grande lorsque la traduction se fait d'une langue «majeure» ou prestigieuse vers une langue ou une culture cible «mineure» ou «faible.

Évaluation critique de la théorie du polysystème :

Selon Virgilio Moya, traductologue espagnol contemporain, il n'est pas vrai qu'à chaque fois qu'une littérature nationale passe par les moments de crise, les traductions occupent un lieu privilégié dans le polysystème littéraire d'accueil. Il y a d'autres facteurs qui influencent la position des traductions dans un polysystème littéraire, comme le *marché* (les forces économiques) ou le *pouvoir hégémonique de l'anglais*. Par exemple, entre 1976 et 2000, le niveau général de la littérature aux États-Unis était médiocre, par rapport au reste du XX^e siècle. Et pourtant, on ne peut pas dire que l'activité traduisante aux États-Unis soit grande ni que les traductions occupent une place privilégiée, parce que dans ce pays domine la conviction que les traductions ne se vendent pas. Le critère économique influence lui aussi la position de la littérature traduite au sein du polysystème littéraire des États-Unis. Moya conteste également que la pratique traduisante soit toujours subordonnée, comme le pense Even-Zohar, à la position d'une traduction au sein d'un polysystème. Les traductions *fidèles* et *fiabes*, ou *adéquates* à l'original, n'occupent pas nécessairement une position primaire au sein d'un polysystème, et viceversa : il peut y avoir des traductions *non-adéquates* aux textes sources qui occuperont une position littéraire élevée au sein d'un polysystème. (Moya, 2010 : 140)

Pourtant, il est incontestable que les hypothèses du polysystème apportent aux Translation Studies et à la théorie de la traduction quelques principes épistémologiques clé, dont l'impossibilité d'une considération statique et ahistorique de la traduction, parce que la traduction, de même que la littérature, est une activité qui a le sens en rapport avec un système culturel déterminé. Les hypothèses du polysystème mettent en relief la description empirique des traductions comme produit, le dynamisme et la complexité du texte littéraire, relativisent l'équivalence et soulignent le caractère systémique et fonctionnel de la traduction. Les hypothèses du polysystème (comme le reconnaît Itamar Even-Zohar lui-même) sont encore à vérifier ou à contester dans les littératures et cultures hors les pays occidentaux.

Comparaison du paradigme descriptiviste (Translation studies) et fonctionnaliste (théorie du skopos) :

La théorie du polysystème et la théorie du skopos travaillent les deux avec le terme « fonction ». Pour les études descriptives, la « fonction » d'une traduction résulte en général de la position à l'intérieur du système correspondant. Quand on dit qu'une traduction est relativement « centrale » ou « périphérique » dans un système, cela signifie que soit elle renforce, soit elle modifie la langue, la culture ou la littérature d'accueil. La fonction est ce que le texte « fait » grâce à sa position au sein d'un système, ou les changements qui apparaissent comme conséquence de l'introduction du texte dans le système. Pour le fonctionnalisme (la théorie du skopos), la « fonction » du texte cible est l'action que celui-ci permet de réaliser dans la situation communicationnelle finale. En ce sens, la traduction aide par exemple à expliquer un phénomène, à vendre un produit, à modifier une relation sociale, etc. Les deux paradigmes pourraient être désignés comme « fonctionnalistes », mais le terme de « fonction » prend chaque fois un sens particulier : un rôle dans un groupe de relations à grande échelle (théorie du polysystème) et un facteur de changement dans une situation qui implique plusieurs agents (théorie de l'action et du skopos). (Pym, 2012 : 88)

Il y a encore un autre terme que les deux paradigmes ont en commun : celui de la « norme ». Dans le contexte du descriptivisme, la norme n'est pas un ensemble de règles ou de lois, comme pourraient le suggérer certains synonymes liés au mot, mais correspond à une définition d'une de ses acceptions : « état habituel, régulier, conforme à la majorité des cas » (Trésor de la Langue Française informatisé, disponible sur le site www.cnrtl.fr). La norme chez Toury est un concept sociologique qui est défini par un accord collectif non formalisé pour agir dans une situation d'une manière déterminée. La norme transmet au moins en partie les idées et les valeurs générales partagées par la société donnée. (Pym, 2012 : 89)

La théorie du skopos est restée relativement en marge de l'approche descriptiviste adoptée par les chercheurs des Translation Studies, dans la mesure où ceux-ci ne se sont pas trop intéressés au personnage du traducteur (à l'exception d'André Lefevere qui a analysé les différentes manipulations des traductions liées aux systèmes du patronage, du mécénat). Malgré cela, on trouve d'autres ponts entre les deux théories. Les deux paradigmes sont très relativistes ; ils refusent de concevoir le texte original comme le seul facteur déterminant la traduction. (Pym, 2012 : 88)

B. IX. Les théories / perspectives sociologiques, féministes, postcoloniales

Les perspectives sociologiques

Les perspectives sociologiques ouvrent l'espace théorique à la subjectivisation du processus de traduction. On considère maintenant que traduire est un acte s'inscrivant dans l'espace social, en tant qu'il est pratiqué par une personne protégeant ses propres intérêts (symboliques, financiers ou politiques). L'inscription de l'acte de traduire dans l'espace social met en cause le rôle instrumental et le statut ancillaire de la traduction explicitement véhiculés par les métaphores de transparence, de fidélité ou de la trahison. La sociologie conçoit la traduction comme un travail et neutralise les conceptualisations qui valorisent l'effacement du sujet et sa non-intervention. Il devient légitime de postuler que les stratégies de traduction procèdent des rapports de force qui déterminent la valeur symbolique des productions esthétiques. La sociologie de la traduction montre que la langue neutre est une fiction. Traduire n'est jamais neutre en raison de l'économie des échanges linguistiques et en raison de la valorisation idéologique de certaines langues au détriment d'autres. Le processus traductif se complexifie par la prise en considération des enjeux identitaires, au même titre que des pratiques diverses d'écriture. (Boulanger, 2004 : 60-61)

Les perspectives féministes

Les théories féministes de la traduction naissent dans les années soixante-dix et surtout quatre-vingt aux États-Unis et au Canada ; leur développement date des années quatre-vingt-dix. La date clé est 1972 qui correspond à la fondation de la revue *Aphra* (la première revue de critique littéraire féministe). (Moya, 2010 : 195)

Comme l'écrit Virgilio Moya (2010 : 199) en citant África Vidal, la traduction était traditionnellement une activité impersonnelle, invisible, fidèle, équivalente. Grâce aux théories postmodernes portant sur le langage et sur le texte, on commença durant les années soixante-dix et quatre-vingt à envisager la traduction comme le contraire de tout cela – comme une activité descriptive, visible et herméneutique. La déconstruction a mis en question l'opposition traditionnelle entre l'original et la reproduction. Dans le postmodernisme, la traduction se transforme en une forme d'écriture, en la production créative d'un texte. C'est précisément le point de départ des traductrices et théoriciennes féministes de la traduction. Pourtant, la théorie poststructuraliste de la déconstruction n'a pas seulement servi aux théoriciennes féministes à mettre en doute

les oppositions binaires et de voir la traduction comme une forme créative d'*écriture*, mais elle a aussi servi à déconstruire les concepts fondamentaux de notre culture tels que la canonisation d'une seule interprétation déterminée et les mythes (celui de Babel p. ex.) et certaines superstitions ancrées profondément dans notre société. Une des auteures féministes, Louise Von Flotow, dit que « Derrida a accordé à la traductrice le droit, et même le devoir d'*abuser* le texte original » (Flotow, 1991 : 80). C'est ce que font certaines traductrices se réclamant des théories féministes. Elles aspirent à éclairer le sens des paroles, au moyen des compensations, transformations, explications, du changement de l'ordre des mots, des néologismes, parenthèses, moyens typographiques, et également au moyen du paratexte (prologues, introductions, notes en bas de pages). Cette pratique de la *réécriture* (c.-à-d. de la traduction) féministe a sa correspondance dans l'écriture d'auteures féministes. Von Flotow souligne que les positions de ces auteures devant le langage sont principalement deux : l'une réformiste, l'autre radicale. L'objectif des auteures qui adoptent l'attitude réformiste est de se voir représentées dans la langue, de déssexualiser celle-ci, afin que les femmes cessent d'être incluses dans le mot générique « homme ». L'attitude radicale voit par contre dans le langage colonisé par l'usage et par l'abus des patriarches la *cause* de l'oppression et de l'exclusion des femmes. La solution selon les auteurs défendant les positions féministes radicales est d'en finir avec la syntaxe standard et les genres littéraires conventionnels parce qu'ils ne font autre chose que de perpétuer les structures de pouvoir patriarcales. Les féministes radicales veulent trouver une nouvelle langue et les nouveaux genres littéraires qui reflètent mieux la réalité des femmes et y répondent mieux. Selon Luce Irigaray, « si nous continuons à parler la même langue, nous reproduisons la même histoire ». (Moya, 2010 : 201-202) Pourtant, cette ambition de changer la langue au niveau de la grammaire apparaît comme impossible, parce que s'il est bien possible de manipuler le vocabulaire d'une langue et le changer (au moins en partie), il s'avère par contre comme une tâche utopique de vouloir changer de manière analogue la grammaire d'une langue, parce que la langue à ce niveau n'est pas accessible à la conscience ni à la volonté et n'est pour cela pas manipulable par un individu ou par les institutions.

N'empêche que les auteures et traductrices féministes de cette littérature expérimentales voient en la langue patriarcale (ou langue maternelle) un symbole de domination et d'oppression masculines. Elles conçoivent la langue comme un territoire d'où elles étaient exilées pendant longtemps et qu'elles veulent changer, voire remplacer par une autre au sein de laquelle elles seraient présentes (avec leur personnalité, leur individualité et leur corps). Comme il est difficile de changer la grammaire, les auteures féministes s'orientent plutôt à changer le langage conventionnel utilisé par les institutions

d'enseignement, par les journaux, manuels de style, dictionnaires, etc. (Moya, 2010 : 202).

Suzanne Jill Levine aspire à renforcer le mythe moderne de la visibilité du traducteur et tirer de l'ombre les femmes, le féminin et la traduction. Elle veut donner la voix aux femmes, condamnées jusque-là au silence par les hommes. La conséquence négative de cette technique est que l'excès de visibilité de la traductrice relègue l'auteur à l'invisibilité et condamne le texte au silence. Par exemple Susanne de Lotbinière-Harwood dont les interventions théoriques sont encore plus radicales que celles des autres auteures féministes, essaie de justifier les raisons qui la mènent à intervenir dans les textes qu'elle traduit et à changer ceux d'entre eux qui s'opposent à l'idéologie et à la politique féministe. Elle défend son droit de manipuler les textes dans le sens voulu afin que la traduction fonctionne dans la situation contextuelle pour laquelle elle est destinée. Pour elle, la traduction est une activité politique dont l'objectif n'est autre que de donner la visibilité et la vie aux femmes dans la langue et dans le monde (Moya, 2010 : 205-206). On pourrait parler dans ce contexte de trahison ou de subversion.

Le côté positif (à notre avis) de certaines approches féministes est la valorisation du métier du traducteur : elles ont apporté l'idée que le traducteur devrait être considéré comme coauteur de l'oeuvre qu'il traduit. L'objectif de celles qui ont lancé cette idée est en dernière instance que le texte soit lu non pas comme appartenant à tel ou tel auteur, mais pour les idées qu'il contient. Le fruit de cette survalorisation du rôle du traducteur (ou de traductrice) est entre autre le droit moral du traducteur à ce qu'il y ait une petite photo et une petite biographie imprimées à côté de celles de l'auteur, sur la couverture du livre publié. (Moya, 2010 : 231)

Les perspectives féministes abolissent le mythe d'une langue commune ou d'un matériau linguistique neutre que chacun s'approprie individuellement. Elles soulignent le fait que l'héritage conceptuel et linguistique a exclu les femmes et que les connaissances transmises comme étant communes à l'« homme » ont servi et servent encore à renforcer l'ordre patriarcal. En conséquence, les hiérarchies et les représentations traditionnelles sont mises en cause, tel le rapport ancillaire de l'écriture à la traduction suggéré par les métaphores sexistes (les « belles infidèles ») que Lori Chamberlain a relevées. Par ailleurs, on se méfie des ouvrages qui se réclament d'un savoir universel, tels les encyclopédies, les dictionnaires et les grammaires, outils de manipulation idéologique. L'histoire est révisée, afin d'ébranler les interprétations « classiques » des récits historiques, mythologiques et religieux. Contre les discours universalisants qui occultent les femmes, les idiolectes sont mis en valeur par l'écriture du corps féminin (premier thème que les féministes ont cherché à se réapproprier), l'exploration formelle de la langue et la théorisation

de la différence. L'idée que le sens et les pratiques d'écriture sont renouvelables par la traduction vient ruiner la conception traditionnelle qui idéalise la traduction comme le transfert absolu et neutre d'une langue à l'autre. Selon les perspectives féministes, la traduction peut être considérée comme un vecteur de transformation identitaire et linguistique. (Boulanger, 2004 : 61-62)

Les perspectives post-colonialistes

Les perspectives post-colonialistes envisagent la traduction en tant qu'outil de domination, tandis que l'idéologie humaniste envisageait celle-ci uniquement comme un moyen de communication entre les peuples. Les théoriciens de cette orientation relisent et réinterprètent les textes classiques, en réagissant contre l'héritage conceptuel occidental. Les schèmes de représentation conventionnels et traditionnels qui définissaient l'étranger comme le contraire de l'homme civilisé sont mis en cause. Les théories post-colonialistes cherchent à mettre en valeur la spécificité et la pluralité de la différence, et à supprimer la hiérarchie traditionnelle entre les langues pures et leurs dialectes. Elles montrent que les langues interagissent et se mélangent sans cesse, notamment dans les zones de contact coloniales. La littérature postcoloniale exploite le potentiel subversif de la traduction et s'efforce de brouiller les frontières entre les langues, entre l'original et la copie, entre le centre et la périphérie. (Boulanger, 2004 : 62-63)

Testez vos connaissances (chapitres B.I. – B.IX.) :

- 1) Quels sont les principaux avantages pour la traductologie de l'approche dite « stylistique comparée » et quels en sont les points faibles ?
- 2) Sur quel lien la comparaison de la traduction à un jeu d'échecs est-elle fondée (dans le cadre de la théorie du jeu) ?
- 3) Quels sont les fondements théoriques du fonctionnalisme traductologique ? En quoi consistait sa nouveauté à l'époque de sa formulation par rapport aux paradigmes précédents ?
- 4) En quoi la distinction entre différents « types de textes » est-elle utile pour le traducteur ?
- 5) Pourquoi la théorie du skopos était-elle parfois mal acceptée par certains traductologues de l'époque ? Quels étaient les principaux reproches que l'on adressait à ce paradigme théorique ?
- 6) Y a-t-il des similitudes entre la théorie du skopos (ou le paradigme fonctionnaliste en général) et la théorie du polysystème (le paradigme descriptiviste) ?